1961

LE SEIGNEUR LUI-MEME...

Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel ; et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons pour toujours avec le Seigneur (1 Thessal. *4*, 16-18).

Ce passage est clair comme le jour, vrai comme tout ce que dit la Parole, sa réalisation imminente, et c'est pourquoi, nous le présentons à nos lecteurs, au début de cette nouvelle année.

Par la foi, le croyant s'en empare et s'en réjouit d'une fort grande joie. Et dans une heureuse et douce espérance il peut répondre à Celui qui dit : *Je viens bientôt : Amen ; viens Seigneur Jésus* (Apoc. *22*, 12-30). Les événements actuels, l'agitation sociale, la perspective d'une guerre à l'échelle de continents, les famines, les épidémies, les catastrophes dans l'air, sur les mers, sur terre... sont bien faits pour nous secouer de l'état de torpeur dans lequel Satan fait glisser sournoisement l'humanité tout entière. Au surplus, *mangeons et buvons, car demain nous mourrons* (1 Corinth. *15*, 32) ! La mort est en effet, la fin prévue

JANVIER 1961.

et naturelle de tout homme, dont il est dit qu'il naît, qu'il vit et qu'il meurt. Où ? quand ? et comment mourra-t-il ? nul ne peut le savoir, Dieu seul le sait. Cependant le jour viendra où le passage de 1 Thessal. *4*, se réalisera en un clin d'œil et à la lettre : les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis les croyants vivants ne passeront pas par la mort ; ils seront ravis ensemble, à la rencontre du Seigneur, en l'air. Mais jusqu'à ce jour-là, croyants et incrédules passeront par la mort. Et si cette mort n'est pas un sujet de crainte et d'effroi pour ceux qui se sont abandonnés à leur bien-aimé Sauveur et Seigneur, on conçoit aisément que la peur et l'angoisse saisissent tous ceux qui n'ont pas d'espérance et qui pensent que la mort pourrait être le point final d'une vie souvent malheureuse, dans une destruction totale et définitive du corps et de l'âme. Erreur terrible, et la parole dit fermement que l'âme ne peut être anéantie, c'est pourquoi aussi le Ciel avec toute sa gloire, l'Enfer avec toutes ses terreurs et ses souffrances, seront éternels.

Et c'est bien à cause de cela que nous demandons à ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas été lavés de leurs péchés dans le Sang de l'Agneau, de bien vouloir tenir grand compte de l'appel de Jean *3*, 16 : *Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.* Dieu nous laisse toute liberté de choisir entre la vie éternelle ou la mort éternelle mais, dans sa grâce merveilleuse envers le pécheur, il insiste : *J'ai*

mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie... (Deut. *30*, 19). Et cette vie, qui est la vie éternelle, ne peut s'acquérir ni par de l'or ou de l'argent, ni par des œuvres ou des sacrifices, ni par quoi que ce soit qui puisse être dicté par l'imagination des hommes les mieux intentionnés : seul le Sang de Jésus, qui a coulé sur la croix du Calvaire, possède la vertu toute-puissante d'expiation de tous nos péchés et d'abolition du péché lui-même. A celui qui n'aurait pas encore choisi nous adressons cet appel solennel : Venez à Jésus tout simplement, tel que vous êtes, avec vos péchés, votre misère, vos larmes ; saisissez par la foi le salut qui vous est offert, sans autre effort que celui de fixer les yeux sur Jésus, Celui qui a donné sa vie pour vous procurer la vie éternelle, en vous délivrant à toujours de Satan.

L'ennemi, mauvais conseiller, ne manque pas de dire à l'oreille de celui qui est jeune, plein de force et de santé : rien ne presse. Les plaisirs de ce monde où, comme on l'a dit, le diable a tout si bien arrangé, détournent de devant nous, jour après jour, le spectre de l'accident, de la maladie et de la mort qui tourne continuellement autour de chacun. La fortune, les honneurs, la gloire, le soi-disant bonheur, tout est mis en œuvre pour chasser de notre esprit la perspective de la mort et du jugement. Mais rien n'empêchera Dieu, cher lecteur peut-être insouciant, d'exécuter, au moment choisi par Lui seul, la fin de ses conseils de grâce et d'amour envers les pécheurs.

N'attendez pas le jour de la venue du Seigneur, d'ailleurs vous ne vous en apercevrez que par ses effets. Vous n'entendrez ni le cri de commandement, ni la voix d'archange, ni le son de la trompette de Dieu. Vous ne verrez pas les morts en Christ ressusciter à l'appel de Jésus, vous ne verrez pas non plus les croyants vivants ravis avec eux à sa rencontre en l'air... Vous ne verrez pas Jésus descendre du Ciel, mais vous resterez là encore et sans espérance devant des sépulcres vides et des demeures abandonnées. Le dernier racheté de Christ sera parti, le jour de grâce aura pris fin. Il sera trop tard et il ne restera plus pour vous que l'attente affreuse de la mort et du jugement : *C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant* (Hébreux *10*, 31) !

Cependant, Jésus lui-même, vous dit encore aujourd'hui : *Choisis la vie !* C'est le vœu que nous formons pour vous au premier jour d'une nouvelle année.

M. P.

L'AMOUR DU CHRIST

(Rom. *8*, 35 — 2 Cor. *5*, 14 — Éph. *3*, 19)

Trois fois nous trouvons dans les écrits de Paul cette expression : *l'amour du Christ*. Pour lui cet *amour du Christ* n'était pas une impression ou un sentiment fugitifs bientôt remplacés par d'autres, mais une précieuse réalité. C'était un fait dont il éprouvait la puis-

Le Salut de Dieu 82 (1961)

sance opérante dans son âme en l'attachant à lui, ce qui donnait un objet à son cœur, un but à sa vie et lui faisait dire : *pour moi, vivre c'est Christ !*

C'était à cet *amour du Christ* qu'il se désaltérait comme à une source jaillissante, en traversant le désert de ce monde dont il éprouvait l'aridité. Dès lors, la vie de Christ qui était en lui se manifestait dans toute sa fraîcheur et toute sa force, dans sa chair mortelle. Et sa joie débordante se communiquait à d'autres : *réjouissez-vous dans le Seigneur !*

C'est sous le charme de cet amour inaltérable qu'il pouvait, dans la prison de Philippes, chanter les louanges de Dieu et, à Césarée, dire au roi Agrippa, devant le gouverneur romain qui le croyait hors de sens : *Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières tels que je suis, hormis ces liens* (Actes *26*, 29).

Et pour nous, que de bénédictions découlent aujourd'hui de l'*amour du Christ !* Nous en avons goûté la douceur quand nos cœurs ont été ouverts à la grâce comme jadis celui de Lydie et que nous avons été amenés à Christ. Et si cet *amour du Christ* n'a trouvé qu'un faible écho dans nos cœurs, il deviendra le thème éternel de nos louanges, quand, ayant fini notre pèlerinage et étant pour toujours avec le Seigneur, nous rappellerons devant Lui comment cet amour s'est exercé envers nous tout le long de notre chemin et de notre témoignage.

Paul écrivant aux saints de Rome, exposés comme lui-même, à la persécution, à la souffrance, à la haine pour le nom de Christ, leur dit : *Qui nous séparera de l'amour du Christ ?* Aurait-il pu leur apporter un plus précieux encouragement ? Puisqu'il est mort pour nous, ressuscité pour notre justification, monté dans la gloire, usant là de son repos pour prendre soin de nous, qui pourrait en effet nous séparer de son amour ? La tribulation ou la détresse, la persécution, le péril, l'épée ne sont-ils pas les choses ordinaires de la vie ? Tout cela, le Seigneur Lui-même l'a connu et éprouvé, et si nous avons à passer par ce même chemin, Il y entrera avec nous en sympathie. Paul n'était-il pas lui-même parmi ceux dont parle le Psaume *44 : mis à mort tous les jours ?* parmi ceux qui étaient comme des brebis de tuerie, mais avec cela plus que vainqueurs par Christ, par Celui qui nous a aimés. L'*amour du Christ* était leur sécurité, leur refuge, le bras éternel placé au-dessous d'eux, leur ressource qui ne pouvait manquer alors que tout manquait. Quelle position pour eux alors et pour nous aujourd'hui ! Bénissons Dieu de ne pas avoir à souffrir de la même manière. Les séparations, de nos jours, bien qu'elles ne soient pas par le feu ou par l'épée n'en sont pas moins pénibles bien que la mort nous fasse être plus vite auprès du Seigneur ; mais comme alors, rien ne peut nous séparer de l'*amour du Christ.*

Comme nous le lisons dans Jean *13 : Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin.* Cet amour est aussi

véritablement occupé de notre bonheur qu'il est éternel ; cet *amour du Christ* est pour nous la source de tout.

L'amour du Christ nous étreint c'est-à-dire s'est emparé de nous et nous enserre. Ce passage (2 Cor. *14*) est la base de tout l'Évangile. Tous sont morts aux yeux de Dieu, et cela est prouvé par le fait que Jésus Christ Lui-même est venu mourir pour eux. Paul sent la puissance et la grâce qu'il y a dans cet *amour du Christ* avec un cœur heureux après les craintes que lui avait inspirées la condition des saints de Corinthe. Le coupable retranché avait pu être restauré et Paul avait coopéré à la joie des Corinthiens.

En face de l'opposition et de l'hostilité variées de ces manifestations de Satan d'une part, et d'autre part de l'incrédulité et de la perversité des hommes, quoi d'autre que l'*amour du Christ* aurait bien pu soutenir ce fidèle serviteur du Seigneur ? Cet *amour du Christ* l'étreignait ! Cet *amour du Christ* qui l'avait conduit à se donner pour Paul comme aussi pour chacun de nous était sa ressource comme elle est aussi la nôtre. Il n'y a rien de semblable à la croix, il n'y a rien de comparable à l'*amour du Christ* qui l'a fait se laisser crucifier pour nous purifier et produire en nous de saintes affections pour Lui.

En Éph. *3*, l'apôtre demande que le Christ habite par la foi dans nos cœurs et que nous soyons enracinés et fondés dans l'amour, il demande que les saints d'Éphèse et nous aussi, nous connaissions l'*amour du Christ* qui surpasse toute connaissance. Cet *amour du Christ* ils l'ont connu, le Seigneur Lui-même en a entendu l'écho dans leurs cœurs et puis, hélas, c'est là que le Seigneur le cherche et constate qu'Éphèse l'a abandonné ! *Souviens-toi d'où tu es déchu et repens-toi,* est l'avertissement plein de grâce qu'Il lui adresse.

Cet *amour du Christ,* nous le connaissons un peu, mais qui pourrait dire qu'il connaît ce qui surpasse toute connaissance ? Et la prière de l'apôtre va jusqu'au fond des conseils éternels de Dieu ; en effet il nous place au centre de la gloire, représentée ici par l'infini : longueur, largeur, hauteur, profondeur ! Et là, à ce centre, connaissant l'*amour du Christ* qui surpasse toute connaissance, afin que nous soyons remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu.

Aussi, quelle perte irréparable et quelle chute pour Éphèse d'avoir abandonné ce premier amour ! Car ce que Christ veut avant tout, c'est notre cœur ! Mon fils, ma fille, donne-moi ton cœur ! Non pas ta tête, tes énergies, tes œuvres, mais ton cœur. Qu'il s'agisse de l'Église ou de l'individu, c'est l'amour de ceux qu'il s'est acquis, qu'il veut. Elle a beaucoup aimé, dit-il à Simon en désignant la pécheresse, qui était venue à ses pieds, c'est pourquoi ses nombreuses fautes lui sont pardonnées !

L'amour du Christ, nous le connaissons donc un peu, très peu. Dieu se révèle en Lui, en Christ, dans toute sa gloire, il est Dieu sur toutes choses, béni éternellement.

Les frères de Joseph auraient dû connaître

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

l'amour de leur frère : ne le leur avait-il pas montré ? Mais quand leur père est mort, ils pensent qu'il les haïra et leur rendra tout le mal qu'ils lui ont fait. Comme ils le connaissaient peu ! Nous lisons que Joseph pleura quand il connut leur défiance, leurs craintes, leurs mensonges, en réponse à son cœur plein d'amour.

Pour nous, *l'amour du Christ*, du vrai Joseph, passe toute intelligence ! N'affligeons pas son cœur en le mettant en doute. La crèche, le jardin de Gethsémané, la croix du Calvaire, ses pensées pour nous depuis le trône, sont autant de preuves de cet amour infini, éternel, que nous connaîtrons un jour dans la perfection.

Gardons ce premier amour dans nos cœurs, tenons-nous aux pieds de Jésus, à la source jaillissante de cet amour qui seul peut rafraîchir nos cœurs. N'entendez-vous pas le Seigneur vous y inviter comme le bien-aimé du Cantique des Cantiques, qui en est un type béni : *Buvez, buvez abondamment, bien-aimés !*

Si nous abandonnions ce premier amour produit dans nos cœurs, ce serait pour nous une perte irréparable. Que deviennent en effet l'activité, le zèle, l'amour même que nous prétendons montrer pour les âmes, séparés de l'*amour du Christ* ? Ce ne sont plus que des formes vides, sans réalité. Et n'est-ce pas le tout premier reproche de Christ à l'Église d'Éphèse : *Tu as abandonné ton premier amour.* Et cela tandis qu'il constatait ses œuvres, son travail, sa patience et tant d'autres choses qui pouvaient avoir une bonne apparence aux yeux des hommes, ou même aux yeux des saints, mais où manquait le vrai mobile, l'amour, le premier amour !

E. P.

LA BREBIS

Quelques pensées sur le Psaume 23

(FIN)

LE DOMAINE DE NOS ENNEMIS ACHARNÉS

Tu dresses devant moi une table, en la présence de mes ennemis ; tu as oint ma tête d'huile, ma coupe est comble.

Quel contraste ce verset nous révèle entre les sentiments du monde envers les Brebis du Bon Berger, et l'état moral de ces dernières devant l'hostilité et la haine de leurs adversaires ! N'est-ce pas un des caractères les plus accentués du monde que son inimitié contre les enfants de Dieu ? Cette inimitié peut se manifester à divers degrés, soit suivant le caractère plus ou moins agressif des ennemis eux-mêmes, soit, et cela bien plus souvent, suivant le caractère mondain de ceux qui professent être des Brebis du Seigneur. Mais n'oublions pas ce que nous avons déjà dit, que nous avons dans ce Psaume la Brebis modèle qui apprécie pleinement les vertus de son Berger. Elle n'a pas plus l'idée de s'accommoder au monde et de lui tendre la main, qu'elle n'en

avait, au verset 2, de chercher quelque satisfaction dans le désert. En considérant le monde sous l'aspect de ses relations avec Dieu, elle constate qu'il est totalement étranger à ces relations, et elle ne voit pas autre chose chez lui que son inimitié. Qu'il soit ennemi de Christ, ne l'a-t-il pas prouvé en le clouant à une croix, sans même lui permettre de poser ses pieds sur ce sol qui deviendra son royaume après le jugement de ses ennemis.

Mais la Brebis fidèle, comment envisage-t-elle le monde ? Peut-elle appeler ses amis ceux qui ont crucifié son Sauveur ? Ont-ils pour elle un autre caractère que celui qu'ils ont déployé envers Christ ? Non, elle préférera des milliers de fois être du côté de son Berger que du leur !

Il est remarquable que ce caractère du monde soit mentionné par la Brebis, tout à la fin de sa course. Il faut souvent au chrétien de longues expériences pour comprendre que, malgré toutes les apparences, le monde n'a jamais été que l'ennemi juré de Christ et du vrai chrétien. Jamais cette inimitié n'a changé de caractère, pour qui la voit dans sa nudité, et non pas ornée des vêtements d'emprunt dont le monde la recouvre. Il suffit de prendre, comme chrétien, une franche attitude vis-à-vis du monde pour s'en apercevoir aussitôt. Tant que le chrétien croit à l'amélioration du monde, il trouve partout la bienvenue et des mains sympathiques qui lui sont tendues. Du moment qu'il proclame que toutes les prétendues améliorations de l'homme ne sont qu'un voile trompeur jeté sur un état incurable, il devient l'objet de l'animadversion du monde et particulièrement de ce qu'on appelle le monde chrétien. Il est enfin traité avec mépris, ce qui est une des formes ultimes de la haine.

Mais le Seigneur ne se laisse pas sans témoignage. La haine, pas plus que les convoitises, ne peut nourrir l'âme des hommes. Le Berger donne à sa Brebis une place privilégiée : *Tu dresses devant moi une table, en la présence de mes ennemis.* Tu me donnes une abondante nourriture, une nourriture de choix, à la vue de ceux qui me haïssent. Leur châtiment est d'assister à tout ce déploiement de richesses qui constitue la part des chrétiens, et dont le monde ne possède pas même la moindre bribe. Et ce qu'il y a de plus humiliant pour ces ennemis, c'est de ne pouvoir ni assiéger, ni renverser, ni briser cette table ; c'est d'être obligés d'assister au spectacle d'êtres parfaitement paisibles, parfaitement heureux, réalisant pleinement ce qui est dit au premier verset : *Je ne manquerai de rien.* Toute l'animosité du monde ne fera pas perdre à la Brebis la moindre parcelle du repas que le Berger lui a servi. Des jouissances analogues appartiennent aussi au temps présent. La table du Seigneur est encore dressée aujourd'hui pour ses Brebis et elles y apprennent de plus en plus que rien ne Lui est comparable.

Mais avant de s'asseoir à cette table du festin, la Brebis peut dire : *Tu as oint ma tête d'huile.* Pour s'y asseoir, les convives étaient oints d'huile précieuse. Une telle pratique est la déclaration publique que la Brebis est mise à part pour le Berger, qu'elle lui est

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

consacrée, qu'elle lui appartient en propre. Cet acte est, en outre, le signe d'une dignité particulière conférée à la Brebis. Nous voyons dans la Parole qu'une telle onction signifie habituellement le don du Saint Esprit, don qui n'est octroyé qu'en vertu d'une satisfaction publique et d'une dignité particulière conférée à la Brebis. Par le Saint Esprit, donné au croyant, celui-ci est capable de jouir des choses célestes. Il en est de même pour nous, chrétiens. Pour goûter ces biens et en faire part, il nous faut l'onction du Saint Esprit, sans laquelle toute jouissance personnelle ou communiquée à d'autres, serait non avenue.

Ce n'est pas tout ; il faut encore une *coupe comble*, une débordante mesure, une joie intime, pour rendre cette communication plus efficace et pour moi et pour d'autres : *Des fleuves d'eau vive couleront de son ventre.* Quel bonheur qu'il en soit ainsi et que la pleine satisfaction de l'âme puisse encore se communiquer à d'autres ! Ne peut-on pas dire que cette *coupe comble* termine glorieusement la mention de tous les privilèges dont ce Psaume est rempli ? Quel breuvage de joie pourrait-on encore ajouter à celui dont la coupe est comble ? N'est-elle pas l'expression de la pleine satisfaction que donne au cœur de la Brebis le souvenir de la longue course parcourue sous l'égide du bon Berger, au moment où, comme nous allons le voir, elle peut s'écrier avec chant de triomphe : le but est atteint !

Oui, la bonté et la gratuité me suivront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera

dans la maison de l'Éternel pour de longs jours (v. 6).

Après la tableau délicieux de ce Psaume, la Brebis ne peut-elle pas s'écrier : l'amour (exprimé dans l'Ancien Testament par ce mot : la Bonté) et la gratuité dont je suis l'exemple dans ma course ici-bas, me suivront tous les jours de ma vie, sans qu'il y ait un seul jour où l'on ne puisse voir en moi ce que sont ces qualités divines, à la gloire du Berger qui me conduit. Quand le dernier jour de ma vie ici-bas aura lui, mon habitation sera dans la maison de l'Éternel aussi longtemps qu'il y aura des jours pour éclairer le monde. N'oublions pas que ces bénédictions sont ici la part des croyants de l'Ancienne Alliance qui ont leur part sur la terre et non pas, comme nous, dans la lumière du jour éternel !

H. R.

LA MORT DE CHRIST

VI.

Premiers résultats de la Mort de Christ

(*suite*)

La Résurrection

Après avoir constaté le déchirement du voile du temple, le récit évangélique continue ainsi : *Et la terre trembla, et les rochers se fendirent, et les sépulcres s'ouvrirent ; et beaucoup des corps des saints endormis ressuscitèrent,*

et étant sortis des sépulcres après sa résurrection, ils entrèrent dans la sainte ville, et apparurent à plusieurs (Matthieu 27, 51-53).

Trois grandes vérités nous sont présentées ici :

1) La puissance de la mort est annulée par la mort de Christ.

2) La résurrection des saints n'a lieu qu'après celle de Christ, bien qu'elle soit un fruit de sa mort.

3) En même temps nous est donné un témoignage irrécusable de la réalité de la résurrection des corps des saints.

Relativement à la première vérité, nous lisons, dans le 2e chapitre de l'épitre aux Hébreux, ces paroles : *Puis donc que les enfants ont eu part au sang et à la chair, lui (Christ) aussi semblablement y a participé, afin que, par la mort, il rendît impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable.* Et, dans la 2e épître à Timothée, chap. *1*, 10, l'apôtre Paul affirme que notre Sauveur Jésus Christ *a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile.*

Tous les hommes ont péché et sont, pour cette raison, assujettis à la mort, gages du péché. Mais nous voyons ici que Christ ayant, par sa mort, payé la rançon des transgressions, la mort est forcée de lâcher ses victimes. Aussitôt que Christ, par sa résurrection, leur a ouvert le chemin, les corps des saints sortent des sépulcres : précieuses arrhes de ce qui aura lieu bientôt pour tous ceux *qui se sont endormis en Christ.* A sa venue, ils entendrons sa voix et

ressusciteront, puis, avec nous, les vivants qui demeurons encore sur la terre, ils seront ravis à la rencontre du Seigneur en l'air, pour être *toujours avec le Seigneur* (1 Thessaloniciens *4*, 16, 17).

C'est par le péché que la mort est entrée dans le monde ; il fallait donc que les exigences de la justice de Dieu à l'égard du péché fussent satisfaites, pour que Dieu pût, en intervenant par sa puissance, donner la vie éternelle à des pécheurs, et montrer sa justice en justifiant celui qui croit en Jésus. Le péché, qui entraîne la mort, étant ôté par le sacrifice de Christ, Dieu peut donner la vie au pécheur, et le faire entrer en relation avec Lui-même.

Or, l'on reçoit cette vie en croyant au Sauveur, Fils de l'homme et Fils de Dieu, ainsi que le dit le Seigneur dans l'évangile de Jean (chap. *3*, 14-17). Mais comme l'œuvre qui ôte le péché (1) a été accomplie, il y a plus de dix-neuf siècles, à la croix où Christ fut attaché, Dieu a voulu donner, au moment même de son accomplissement, une preuve irrécusable de l'effet moral de la mort de Christ. La mort, conséquence du péché, atteint et l'âme et le corps du pécheur. Ainsi la puissance de la

(1) Les pleins résultats de cette œuvre s'étendent jusqu'aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre où la justice habitera. Mais en attendant d'être introduit, selon la promesse de Dieu, dans cette scène d'une bénédiction parfaite, le croyant jouit déjà de la faveur de Dieu et de la relation de fils, dans lesquelles l'a fait entrer l'œuvre expiatoire de Christ.

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

résurrection de Christ s'exerce sur les corps aussi bien que sur les âmes de ceux qui ont reçu la vie par sa mort. *La mort étant intervenue pour la rançon des transgressions qui étaient sous la première alliance* (c'est-à-dire qui étaient mises en lumière par la loi), *ceux qui sont appelés reçoivent l'héritage éternel qui a été promis* (Hébreux *9*, 15). C'est pourquoi, au chapitre *6* de l'évangile de Jean, le Seigneur parle quatre fois de la résurrection des siens (vers. 39, 40, 44 et 54).

Or, c'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé, que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. Car c'est ici la volonté de mon Père, que quiconque discerne le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour.

Nul ne peut venir à moi, à moins que le Père qui m'a envoyé ne le tire, et moi je le ressusciterai au dernier jour.

Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, a la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour.

Ce dernier passage montre clairement que c'est par la mort de Christ que nous avons la vie. Par la foi, notre âme saisit cette mort (indiquée par sa chair et son sang), nous nous l'assimilons, la prenant pour nous-mêmes, et ainsi nous nous en nourrissons, de la même manière que l'on prend des aliments pour la nourriture du corps. Puis le Seigneur y attache la résurrection comme partie intégrante de son œuvre en faveur du croyant.

La résurrection du Seigneur Jésus d'entre les morts n'est pas seulement un fait annoncé dans les prophéties de l'Ancien Testament, telles que le Psaume *16*, 10 ; c'est aussi une conséquence de sa nature divine, comme le dit l'apôtre Pierre : *Il n'était pas possible qu'il fût retenu par la mort* (Actes *2*, 24). Il était *le Prince de la vie* (Actes *3*, 15). Mais la grande puissance que Dieu a déployée dans la résurrection de Christ (voyez Éphésiens *1*, 20) s'exerce aussi en faveur de tous ceux qui, par la foi, participent aux bienfaits résultant de la mort de Christ. C'est ce dont nous avons la première preuve dans le passage de Matthieu qui nous occupe, et ce qui est abondamment constaté dans les Écritures, comme nous le voyons, entre autres, par ce qui suit :

Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts vivifiera vos corps mortels aussi, à cause de son Esprit qui habite en vous (Romains *8*, 11).

Nous croyons, c'est pourquoi aussi nous parlons, sachant que celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus nous ressuscitera aussi par Jésus, et nous présentera avec vous (2 Corinthiens *4*, 13, 14).

Car si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi, avec lui, Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus (1 Thessaloniciens *4*, 14).

Le chapitre *15* de la première épître aux Corinthiens tout entier nous montre comment la résurrection du croyant est liée à celle de Christ

et en dépend. Elle est un résultat moral et direct de sa mort, quoi qu'elle ne puisse avoir lieu de fait qu'après sa résurrection, ainsi que nous le voyons dans notre passage (vers. 53) : *Étant sortis des sépulcres après sa résurrection, ils entrèrent dans la sainte ville.* Ce fait démontre encore une autre vérité qui est souvent niée : c'est la réalité de la résurrection du corps. Il est écrit que beaucoup des corps des saints ressuscitèrent, et sortirent des sépulcres. L'apôtre Paul, dans le chapitre de la première épître aux Corinthiens dont nous avons parlé plus haut, insiste beaucoup sur cette vérité. La semence jetée en terre en sort, sous une autre forme assurément, mais c'est la chose même qui a été semée ; ainsi le corps qui ressuscite est identique, quant à la personnalité, avec le corps qui a été mis dans la terre ; mais *il est semé en corruption, il ressucite en incorruptibilité ; il est semé en déshonneur, il ressuscite en gloire ; il est semé en faiblesse, il ressuscite en puissance ; il est semé corps animal, il ressuscite corps spirituel.*

Et si quelqu'un prétend montrer que c'est chose ridicule et impossible (comme il peut paraître à l'homme naturel), la parole de Dieu l'appelle un *insensé*. Tous les raisonnements humains ne parviendront jamais à infirmer ce que Dieu a dit, et ce que sa puissance peut exécuter (voyez Philippiens *3*, 21).

Lisons l'objection et la réponse que fait l'apôtre : *Quelqu'un dira : Comment ressuscitent les morts et avec quels corps viennent-ils ? Insensé, ce que tu sèmes n'est pas vivifié s'il ne meurt ; et, quant à ce que tu sèmes, tu ne sèmes pas le*

corps qui sera, mais le simple grain de blé comme il se rencontre ou de quelqu'une des autres semences ; mais Dieu lui donne un corps comme il a voulu, et à chacune des semences son propre corps (1 Corinthiens *15*, 35-50 ; voyez tout le passage).

Quel bonheur pour le croyant de savoir que son corps et son âme appartiennent au Seigneur! Non seulement son âme est sauvée, mais son corps aussi, assujetti ici-bas à tant d'infirmités et à la mort, va bientôt être transformé en la ressemblance du corps glorieux du Seigneur, dans une parfaite conformité à son image.

La vérité et la réalité de la résurrection des corps des saints sont donc clairement démontrées par les faits merveilleux qui suivirent immédiatement la mort et la résurrection de Christ. Nous avons ainsi la preuve de l'efficace de sa mort pour les pécheurs, et de la puissance de sa résurrection, puissance que nous sommes appelés à connaître, même maintenant, en traversant ce monde où règnent Satan, le péché et la mort (comparez Philippiens *3*, 10 ; 2 Corinthiens *1*, 9-10 ; Éphésiens *1*, 20). Dieu veille sur les siens, et, quels que soient les dangers qui, par suite de l'activité de Satan, nous menacent, Celui qui ressuscite les morts est puissant pour nous en délivrer.

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

LA LOI ET LA GRACE

Les deux tables... écrites du doigt de Dieu (Ex. *31,* 18).

Jésus... écrivait avec le doigt sur la terre (Jean *8,* 6).

La loi a été donnée par Moïse ; la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ (Jean *1,* 17). Quelle heureuse annonce au début de l'Évangile de Jean ! Le cœur du disciple de l'amour est plein de la personne de son Sauveur et Maître, et il nous parle de Lui dans ses attributs les plus attrayants pour l'homme pécheur.

La loi n'est-elle pas *grande et honorable* (Esaïe *42,* 21) ? Et nous entendons le peuple d'Israël dire : *Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons* (Ex. *19,* 8), sachant que s'il pratique ses statuts et ses ordonnances, l'homme vivra (Lev. *18,* 5).

Ne pas tuer, ne pas dérober, ne pas dire de faux témoignage... il semble qu'avec un peu de bonne volonté, le peuple pouvait y arriver. Mais n'y aurait-il jamais de convoitise dans aucun cœur ? Et pourtant *quiconque gardera toute la loi et faillira en un seul point est coupable sur tous* (Jacques *2,* 10), et même : *Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire* (Gal *3,* 10 ; Deut. *27,* 26) ; et Dieu ne juge-

t-il pas le mal quand ce mal n'est encore qu'une pensée dans le cœur (Matth. *5,* 28) ? Si bien *que tout le monde est coupable devant Dieu. C'est pourquoi nulle chair ne sera justifiée devant Lui par des œuvres de loi, car par la loi est la connaissance du péché* (Rom. *3,* 19-20).

C'est après avoir entendu les commandements divins (Ex. *20* à *32*) que Moïse, ayant reçu les deux tables du témoignage, *tables de pierre, écrites du doigt de Dieu* (Ex. *31,* 18) fut averti par l'Éternel du mal où était tombé le peuple en adorant le veau d'or. Il intercéda avec tant de force qu'il gagna le cœur de Dieu *et l'Éternel se repentit du mal qu'il avait dit qu'il ferait à son peuple* (Ex. *32,* 14). Mais en arrivant au camp d'Israël Moïse entendit les cris de la fête, il vit le veau d'or et les tables où l'Éternel, de son doigt, avait écrit : Tu ne feras pas d'image taillée ; il les jeta de ses mains et les brisa au pied de la montagne (Ex. *32,* 19).

Même là, sous le règne de la loi, c'est la grâce qui triomphe. Mais quel triomphe encore plus éclatant, quand, débonnaire et humble de cœur, le Tout-Puissant, Dieu béni éternellement, s'approche de sa créature non pas pour la punir mais pour la sauver ! Le petit enfant couché dans la crèche, c'est Jésus : Dieu-Sauveur. Celui qui va de lieu en lieu faisant le bien, n'ayant pas de lieu où reposer sa tête, c'est Jésus. Celui qui est cloué sur une croix, trait d'union entre le ciel et la terre, c'est Jésus. Mais aussi Celui qui, en grand vainqueur de Satan et de la mort s'est assis sur le trône de gloire, c'est Jésus. Et Celui qui

va venir chercher les siens et établir son règne de puissance et de justice, c'est Jésus.

Oui, *la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ.* Nous le voyons, par exemple, écoutant les scribes et les pharisiens accuser une pécheresse. La loi la condamnait, elle devait être lapidée. Mais quel était le juste qui, étant sans péché, pouvait le premier jeter la pierre contre cette femme ? La vérité sondait les cœurs : *Et eux, l'ayant entendu, sortirent un à un, en commençant depuis les plus anciens jusqu'aux derniers* (Jean *8,* 9). La loi qu'ils voulaient appliquer à la pécheresse se dressait devant chacun d'eux et les condamnait. Le seul Juste était là, écrivant avec le doigt, sur la terre. Qu'écrivait-il ? l'évangéliste ne le dit pas, mais nous pouvons le comprendre. Il écrivait ce qu'il a manifesté dans sa vie et dans sa mort : *la pure grâce divine ! Moi non plus, je ne te condamne pas ; va, dorénavant ne pèche plus* (Jean *8,* 11).

L'ami des publicains et des pécheurs pouvait leur parler de grâce et de pardon. Lui-même allait donner sa vie en rançon pour plusieurs, portant leurs péchés en son corps sur le bois.

Encore aujourd'hui nous pouvons lire ce qui a été dit par notre Sauveur et Seigneur : *L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres ; il m'a envoyé pour publier aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue ; pour renvoyer libres ceux qui sont foulés, et pour publier l'an agréable du Seigneur* (Luc *4,* 18 ; Esaïe *51,* 1-2). C'est l'appel de sa grâce :

Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos (Mat. *11,* 28). C'est son œuvre parfaite : *Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu* (Luc *19,* 10). C'est sa confession de nos péchés comme siens, en en portant tout le châtiment : *Mes iniquités m'ont atteint et je ne puis les regarder ; elles sont plus nombreuses que les cheveux de ma tête, mon cœur m'a abandonné* (Ps. *40,* 12). C'est sa pensée d'associer ses chers rachetés à sa victoire et à sa gloire : *Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, que tu m'as donnée* (Jean *17,* 24). A lui soit la gloire !

H. A.

Des foudres de la loi s'éteignit la menace,
Quand ton Fils prit sur lui tous nos égarements ;
Et tes heureux enfants,
Par la foi triomphants,
Pour leurs nombreux péchés ont ta lettre de [grâce.

UNE BONNE PREUVE

Dites tout ce que vous voudrez, camarades, s'écriait un marin, cela m'est égal, moquez-vous de moi tant que vous voudrez, je n'en continuerai pas moins à être chrétien, car depuis que je le suis, je ne bois plus, j'ai bon pied, bon œil, la tête claire et le cœur joyeux ; tout cela, parce que j'ai accepté Jésus Christ pour mon Sauveur !

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

LA MORT DE CHRIST

Celui qui est venu par l'eau et par le sang

Combien sont merveilleuses les voies de Dieu ! *Même la colère de l'homme retournera à Sa louange* (Psaume *76*, 10). La religieuse scrupulosité des Juifs et la lance d'un soldat romain furent les instruments dont Dieu se servit, non seulement pour constater que la mort du Christ avait eu lieu avant le temps ordinaire en pareilles circonstances, et prouver ainsi son caractère miraculeux, mais encore pour que fût donné un double témoignage de son efficacité en faveur de tous ceux qui y croient. En même temps, la manière dont le Sauveur mourut accomplissait littéralement les écritures.

Voici le récit de ce fait tel que nous le présente l'Esprit de Dieu dans l'évangile de Jean :

Quand donc Jésus eut pris le vinaigre, il dit : C'est accompli. Et ayant baissé la tête, il remit son esprit. — Les Juifs donc, afin que les corps ne demeurassent pas sur la croix en un jour de sabbat, puisque c'était la Préparation (car le jour de ce sabbat-là était grand), firent à Pilate la demande qu'on leur rompît les jambes et qu'on les ôtât. Les soldats donc vinrent et rompirent les jambes du premier et de l'autre qui était

crucifié avec lui. Mais étant venus à Jésus, comme ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ; mais l'un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Et celui qui l'a vu rend témoignage ; et son témoignage est véritable ; et lui sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous croyiez. Car ces choses sont arrivées afin que l'écriture fût accomplie : « Pas un de ses os ne sera cassé ». Et encore une autre écriture dit : « Ils regarderont vers celui qu'ils ont percé » (Jean *19*, 30-37).

Dieu voulait qu'il y eût sur la terre où Christ a souffert, un témoignage visible de ce que sa mort a accompli. C'est le double témoignage du sang et de l'eau qui coulèrent du côté du Sauveur mort, et qui furent comme une réponse divine aux dernières paroles qu'il prononça avant de remettre son esprit : *C'est accompli.*

Le Seigneur avait alors achevé l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire (Jean *17*, 4) ; il avait bu la coupe que le Père lui avait donnée à boire (Jean *18*, 11) ; la rédemption était une œuvre faite, et dorénavant Dieu pouvait manifester sa justice en justifiant le pécheur qui croit en Jésus. *L'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde* était là, pleinement manifesté aux yeux de tous, et la valeur de son œuvre expiatoire, son efficacité pour opérer un salut complet pour l'homme pécheur, était démontrée d'une manière évidente.

Voyez, sortant du côté percé de Jésus, le sang qui purifie de tout péché, l'eau qui nettoie de

toute souillure ; — le sang qui délivre d'une mauvaise conscience en enlevant de dessus le cœur le fardeau du péché ; l'eau dans laquelle le corps — l'être tout entier — est lavé de manière à pouvoir subsister en la présence d'un Dieu trois fois saint (Comparez Hébreux *10*, 22, et les ordonnances pour l'installation des sacrificateurs du peuple d'Israël ; Exode *29*, 4, 20, 21 ; Lévitique *8*, *9*).

L'eau qui purifie nous montre l'amour immense du Dieu qui fait approcher de Lui des pécheurs perdus, et les établit dans une sainteté parfaite en sa présence.

Le sang répond à toutes les exigences de la justice de Dieu, car c'est par la mort seulement que le péché peut être ôté. Comme le Seigneur l'a dit : *Il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle ;* et encore : *Moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même ; or, il disait cela pour indiquer de quelle mort il devait mourir* (Jean *3*, 14, 15 ; *12*, 32, 33).

Sans sa mort, Jésus aurait été comme le grain de blé, qui, s'il ne tombe en terre et ne meurt, ne porte pas de fruit ; il fût demeuré seul dans sa perfection, et aucun homme n'aurait pu Lui être associé. Dans la sainteté absolue de sa personne, il était innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, même en traversant ce monde ; mais sa mort, qui ôte le péché, ouvre aux pécheurs la porte de la présence de Dieu, et Jésus, qui, après sa résurrection, est élevé plus haut que les cieux,

peut préparer une place dans cette gloire à tous ceux qui sont sanctifiés, qui sont nés *d'eau et de l'Esprit* (Jean *3*, 5 ; *14*, 2, 3).

L'Ancien Testament, dans ses ordonnances typiques, nous fait voir constamment qu'au point de vue pratique, l'application de *l'eau* précède toujours celle du *sang ;* en d'autres termes, que la sanctification vient avant la justification. Si la théologie courante dit le contraire, cela prouve une fois de plus qu'en faisant des systèmes on s'éloigne souvent du sens des Écritures. Toutes les fois qu'elles font mention de ces deux choses dans leur application pratique à l'âme, elles présentent la sanctification comme précédant nécessairement la justification. C'est une chose admise et sous-entendue d'un bout à l'autre de la parole de Dieu (1).

Voici quelques passages à l'appui de ce que nous avançons :

Mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu (1 Corinthiens *6*, 11).

Dieu vous a choisis dès le commencement pour le salut, dans la sainteté de l'Esprit et dans la foi de la vérité (2 Thessaloniciens *2*, 13).

(1) Dans le passage, Hébreux *10*, 22, où le sang est mentionné avant l'eau, il n'est pas question de l'ordre de leur application au pécheur, comme du reste le prouve clairement l'allusion évidente aux ordonnances lévitiques.

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

C'est la foi de la vérité qui apporte dans l'âme la bienheureuse certitude qu'elle est justifiée devant Dieu ; mais auparavant il y a une œuvre de sanctification pratique opérée par le Saint Esprit.

L'apôtre Pierre présente cette vérité d'une manière tout aussi claire et décisive : *Élus*, dit-il, *selon la préconnaissance de Dieu le Père, en sainteté de l'Esprit, pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ* (1 Pierre *1*, 2).

Prenons pour exemple la conversion de Saul de Tarse.

A quel moment de sa vie Saul, de blasphémateur et persécuteur qu'il était, devint-il un serviteur de Dieu ? Ce fut, sans contredit, lorsque, terrassé par la vue de la gloire de Jésus sur le chemin de Damas, et reconnaissant la divine autorité du Seigneur, il s'écrie, en véritable serviteur : Seigneur, que faut-il que je fasse ? Il abandonne donc tout ce qui tient à sa vie précédente, il en est lavé.

Mais est-il heureux alors ? Bien au contraire, il est dans une telle anxiété d'âme, que, durant trois jours, il ne peut ni manger ni boire. Sa seule ressource est de verser sa requête, sa douleur, ses confessions, son repentir devant Dieu. *Voici, il prie*, dit de lui le Seigneur.

Après ce temps, le Seigneur lui envoie par Ananias le message de paix : Saul comprit alors la justification et fut rempli du Saint Esprit. Il apprit que le même Jésus, qui lui était apparu dans la gloire, avait envoyé vers lui pour

qu'il reçût l'Esprit Saint. Ses péchés furent ôtés par le Sauveur qui, après avoir souffert, est couronné de gloire et d'honneur à la droite de Dieu. Etant justifié par la foi, il avait la paix avec Dieu, et sa vie subséquente montre combien cette paix était profonde. Il vivait dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui l'avait aimé et s'était donné Lui-même pour lui. (Voyez Galates *2*, 20 ; 1 Timothée *1*, 15 ; Romains *5*, 1 ; Hébreux *1*, 3 ; *9*, 26 ; *10*, 10, 14.)

Dans le cours ordinaire de la vie on ne se trompe pas en appréciant la profession que fait un homme. Qui croirait à la sincérité de celui qui prétendrait rechercher le Seigneur, tout en persévérant dans sa vie de péché ? Cesser de mal faire ne donne pas, il est vrai, la paix de l'âme ; mais c'est une preuve que l'on cherche Dieu ; puis on trouve la paix lorsqu'on se repose avec simplicité sur l'œuvre expiatoire de Christ.

Celui qui cherche le Seigneur le trouvera certainement. L'âme qui est réveillée, qui, ainsi que Saul, voit ses péchés et demande ce qu'il faut faire, a besoin de trouver en Jésus sainteté et justice, et les trouve en sa mort d'une manière complète et divine. Elle est mise à part, étant d'abord lavée par la puissance de la parole et de l'Esprit, puis elle est amenée à connaitre que, par la mort de Christ, elle est placée devant Dieu dans une sainteté parfaite (l'eau), et parfaitement justifiée (le sang).

Hélas ! Il nous est si naturel de nous occuper de nous-mêmes, que nous oublions aisément les droits du Seigneur sur nous. Lorsqu'il est ques-

tion de sauver un pécheur, la première chose est ce qui concerne Dieu ; — c'est-à-dire qu'il faut une sainteté qui convienne à la présence de Dieu ; ensuite Dieu, dans sa grâce, accorde au cœur la certitude de la justification par le sang du Christ, et cela produit chez le pécheur une bonne conscience. Ce qui la donne, c'est la foi au Seigneur Jésus Christ, le Fils de Dieu, mort et ressuscité. *C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang, Jésus le Christ, non seulement dans la puissance de l'eau, mais dans la puissance de l'eau et du sang.* La purification et la justification se trouvent en Lui.

Nous retrouvons constamment ces deux choses dans l'Evangile de Jean, d'où nous pouvons conclure que le double témoignage relatif au côté percé du Seigneur résume, à ce point de vue, l'enseignement du livre entier.

Déjà dans le second chapitre, nous voyons que le « bon vin », par lequel le Seigneur couronna la noce de Cana, provenait de « l'eau de purification » versée dans les six vaisseaux placés là selon la coutume des Juifs. Il y a dans ce fait une profonde vérité : la vraie joie, dont le vin est l'image, n'est communiquée à l'âme que lorsqu'elle est placée dans la lumière de la présence de Dieu, dans une sainteté absolue. Un être souillé fuit cette présence ; mais le cœur purifié par la foi peut jouir de la communion avec Dieu (1 Jean *1*, 3-4). Toutefois, cela n'est rendu possible que par la mort de Christ ; aussi est-ce de cette mort que Jésus parle à la fin du chapitre 2 de l'évangile.

Dans le chapitre *3*, Jésus enseigne que, pour entrer dans le royaume de Dieu, il faut être né d'eau et de l'Esprit (vers. 5). Le sens de cette expression est donné dans le chapitre 15, où le Seigneur dit à ses disciples (vers. 3) : *Vous êtes déjà nets à cause de la parole que je vous ai dite.* Le cœur est purifié par la foi dans la parole de Dieu (Actes *15*, 9) ; mais le péché ne peut être ôté que par la mort de Christ. C'est pourquoi, au verset 14 du 3e chapitre de l'évangile de Jean, Jésus fait allusion à sa mort, comme nous l'avons déjà remarqué. Partout dans cet évangile, on trouve Celui *qui est venu par l'eau et par le sang ;* la vie éternelle appartient à celui *qui entend sa parole* (chapitre *5*, 25-26). Elle est aussi le partage de celui *qui mange sa chair et boit son sang* (chapitre *6*, 54-56), c'est-à-dire qui s'approprie sa mort.

Au chapitre *9*, l'aveugle-né est séparé du monde par le fait d'avoir obéi à la parole du Seigneur, — il est ainsi sanctifié (1). Dans le chapitre *10*, Jésus montre que, s'il est venu appeler ses propres brebis par leur nom pour être à Lui, c'est qu'étant le bon Berger, il donne sa vie pour elles ; c'est ainsi seulement qu'elles peuvent être justifiées.

(1) C'est-à-dire, par rapport à sa vie renouvelée. La sanctification absolue devant Dieu, qui est un effet de la mort de Christ, et dans laquelle le croyant se trouve placé, ne devient la joie et la force de son âme que lorsqu'il saisit les pensées de Dieu au sujet de l'œuvre expiatoire de Christ.

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Mais l'œuvre de la sanctification ne se borne pas à l'acte d'écouter l'appel de Dieu et de saisir le vrai caractère de l'œuvre de Christ. Jésus veut que les siens soient maintenus dans un état de sainteté pratique qui convienne à la place de gloire où il est maintenant à la droite de Dieu. C'est là ce qu'il veut enseigner à ses bien-aimés disciples, lorsqu'il leur lave les pieds avant de les quitter (chapitre *13*, 1-11). Alors même que l'on est personnellement net, comme le Seigneur le dit (verset 11), il faut être nettoyé des souillures que l'on peut contracter en traversant le monde. — Un peu plus tard, Jésus parle de sa mort comme ce par quoi il glorifie Dieu et accomplit jusqu'au bout le commandement de son Père (chapitre *13*, 31 ; *14*, 31).

Précieux Sauveur ! Combien son œuvre est complète sous tous les rapports ! De son côté percé coule le double témoignage de tout ce que sa mort a accompli pour nous ! C'est là que le cœur, délivré de toute crainte, est amené dans la sainteté, auprès du Dieu vivant ; c'est là que la conscience est déchargée de son fardeau de péchés par le précieux sang qui seul est capable de l'en purifier.

Et celui qui l'a vu rend témoignage, et son témoignage est véritable, et lui sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous croyiez. — Et c'est l'Esprit qui rend témoignage, car l'Esprit est la vérité.

CONVERSIONS SOUDAINES

— Je ne crois pas aux conversions soudaines, disait quelqu'un à une personne qui, de son côté, estimait qu'il fallait se méfier des gens qui prétendaient pouvoir dire avec précision le jour et l'heure de leur conversion.

En fait, pour le croyant, la chose importante et précieuse pour lui-même, est de savoir et de croire tout simplement ce que dit la Parole de Dieu. Pour l'incrédule, c'est une autre affaire, tant qu'il n'accepte pas les vérités divines avec une foi sans réserve et sans discussion.

Ainsi il est écrit en Jean *3*, 3 : *Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu.* Cette affirmation s'adresse à Nicodème, un homme d'entre les Pharisiens et qui était un chef des Juifs. Devant son ignorance, Jésus lui dit : *Tu es le docteur d'Israël, et tu ne connais pas ces choses ?* (Jean *3*, 10). Parlant de ceux qui l'ont reçu, Jésus dit : *lesquels sont nés, non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu* (Jean 1, 13). Etre *né de nouveau* signifie avoir reçu la vie, alors qu'on était spirituellement mort, du fait que tous sont morts dans leurs fautes et leurs péchés. Christ est notre vie : Posséder Jésus comme

l'objet de notre foi, le posséder dans son cœur, c'est avoir la vie ; ne pas le posséder ainsi, c'est être mort.

Lecteur, êtes-vous vivant, spirituellement, en Christ, ou bien êtes-vous encore mort dans vos fautes et dans vos péchés ? Avoir Christ, c'est être *lumière : Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur* (Eph. *5*, 8).

Il ne s'agit pas d'une question d'opinion personnelle, mais bien d'une déclaration claire de la part de Dieu, et Dieu ne peut mentir. En Jean 5, 25, il est dit de nouveau : *En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront.* Avez-vous entendu cette voix vivifiante ? Sinon, vous êtes encore et toujours mort. Vous pouvez jouir de votre santé, de votre force, de votre jeunesse naturelles, mais Celui qui est *la vérité* dit que vous êtes mort.

S'adressant aux Juifs, à qui avaient été donnés les oracles de Dieu, Jésus dit : *Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie* (Jean *5*, 40). Et encore, en 1 Jean *5*, 12, il est écrit : *Celui qui a le Fils a la vie ; et celui qui n'a pas le Fils n'a pas la vie.*

Cher lecteur, votre opinion personnelle n'a aucune espèce de valeur quand Dieu a parlé. Et, que vous vouliez le croire ou ne pas le croire, dites-vous bien que *la vérité* reste la même éternellement et sans recours. C'est précisément

parce que vous êtes mort que vous ne sentez pas votre terrible besoin de vie : *Je suis le chemin, la vérité et la vie* (Jean *14*, 6).

Il est absolument indispensable pour chaque individu de naître de nouveau parce que nous sommes tous nés dans le péché et formés dans l'iniquité, — parce que nous sommes *morts* par nature, corrompus par nature, et qu'en aucun cas la corruption ne peut hériter de l'incorruptibilité, — parce que nous sommes impurs par nature et qu'aucune chose souillée ne peut entrer au Ciel, — parce que nous sommes ténèbres par nature et que *Dieu est lumière*, — parce que nous sommes nés aveugles et que *l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie, et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement* (1 Corinth. *2*, 14). *Je suis venu, afin que ceux qui voient ne voient plus. Mais maintenant vous dites, nous voyons, votre péché demeure* (Jean *9*, 39).

Il est nécessaire d'être nés de nouveau, parce que nous sommes nés sourds : *Pourquoi n'entendez-vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez pas ouïr ma parole* (Jean *8*, 43). *Celui qui est né de Dieu entend les paroles de Dieu. C'est pourquoi vous, vous n'entendez pas, parce que vous n'êtes pas Dieu* (Jean *8*, 47). *Mes brebis connaissent ma voix.* Avez-vous entendu la voix vivifiante du Fils de Dieu ? Que vous soyez jeune ou vieux, riche ou pauvre, instruit ou illettré, qui que vous soyez, puisse Dieu faire résonner au plus profond de votre âme cette parole : *Il vous faut être nés de nouveau !*

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Comment donc un homme peut-il savoir quand il est né de nouveau ? Lazare n'a-t-il pas compris quand il a été appelé du silence de la nuit du sépulcre à la lumière par la voix de la *Résurrection et de la Vie* ? N'a-t-il pas senti ce retour à la vie, ne s'est-il pas senti vivant quand il a pu contempler avec reconnaissance et adoration Celui qui lui avait redonné la vie ?

Cher lecteur, si vous avez été fait un participant de la nature divine (2 Pierre *1*, 4), vous ne pouvez pas ne pas le savoir. Avez-vous pu contempler Christ par la foi ? Est-il précieux à votre cœur (1 Pierre *2*, 7) ? Marchez-vous dès lors dans la voie de ses commandements ?

L'homme aveugle sait très bien discerner le moment où ses yeux ont été ouverts. Le muet se rend parfaitement compte du moment où sa langue a été déliée.

Ainsi vous saurez si les yeux de votre foi ont vu le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs. Ainsi vous saurez si votre langue, autrefois silencieuse, dit maintenant ses louanges. L'homme boiteux sait-il quand il reçoit par le nom de Jésus Christ de Nazareth la possibilité de sauter, de se tenir debout et de marcher ? Ainsi saurez-vous quand vous pourrez entrer dans sa sainte présence, *marchant et sautant et louant Dieu.*

Venez sans tarder, tel que vous êtes, à la fontaine de la vie, et prenez *gratuitement de l'eau de la vie*. Mais hâtez-vous, ne remettez pas à demain, car l'eau ne coulera pas toujours, mais tout ce qui aura été abreuvé vivra. Souvenez-vous qu'*après la mort, il y aura le jugement !*

E. H.

L'UN SÈME, L'AUTRE MOISSONNERA

Jette ton pain sur la surface des eaux, car tu le trouveras après bien des jours (Ecc. *11*, 1).

— Que puis-je faire pour le Seigneur ?, disait une jeune servante chrétienne à une dame qui lui montrait sa responsabilité vis-à-vis des âmes qui l'entouraient. J'ai si peu de temps et encore moins d'occasions.

— Ne pourriez-vous pas distribuer des traités ?

— Quand donc y arriverais-je ? Le dimanche, je vais au culte avec mes camarades de service et pendant la semaine, je ne sors que pour faire des emplettes. Je voudrais pourtant travailler pour mon Sauveur ; mais comment faire ?

— Eh bien ! Marie, je comprends que ce soit chose difficile pour vous. Mais n'est-ce pas vous qui devez répondre à la porte chaque jour ?

— En effet.

— Alors mettez quelques traités dans la poche de votre tablier et si un fournisseur ou un mendiant vient sonner, donnez-lui un petit livre en demandant à Dieu d'en bénir la lecture.

— Quelle bonne idée ! Jamais je n'aurais pensé à cela. Mais si on me refuse ?...

— Si l'un refuse, tous ne le feront pas.

Marie se procura des traités et bientôt l'occasion désirée se présenta. Une femme qui avait l'habitude d'apporter chaque semaine des fruits et des légumes vint tirer la sonnette et Marie lui répondit. Le marché conclu, la jeune fille tendit un traité à la marchande.

— Que voulez-vous que je fasse de bêtises pareilles ? fit la femme avec colère, et elle jeta le traité sur le pavé d'où le vent eut tôt fait de l'emporter. Pauvre Marie ! Quel triste début !

Peu après, elle tomba malade. A son amie qui était venue la voir, elle raconta son échec.

— L'avez-vous donné avec prières ?

— Oh ! oui et même avec larmes.

— Alors, laissez le résultat à Dieu. Vous avez fait ce qui était en votre pouvoir ; n'oubliez pas que le disciple n'est pas plus grand que son Maître. Jésus fut méconnu par ceux mêmes qu'Il était venu sauver. Ainsi ne perdez pas courage et quand vous serez mieux, essayez encore une fois.

Mais Marie s'en allait dans la patrie céleste. Le mal dont elle était atteinte fit son œuvre avec rapidité et bientôt le Sauveur recueillit la jeune fille auprès de Lui. Jamais elle ne connut le résultat de son travail.

C'était la nuit. D'un pas fiévreux un homme arpentait une rue écartée aux abords de la grande ville. Tout à coup, il s'arrêta sous une lampe électrique, se baissa et ramassa une feuille de papier. Il en lut le titre :

Pour quoi vis-tu ?

— Pour quoi ? en effet, fit l'homme avec amertume, en chiffonnant la feuille dans sa main. Puis il se ravisa, déplia le feuillet froissé et, à la lueur de la lampe, en déchiffra le contenu d'un bout à l'autre. Ensuite, il changea de direction et, toujours agité et le cœur très lourd, regagna sa demeure. Une flèche avait atteint sa conscience et tout son être en était ébranlé. Cette flèche avait été dirigée par une main sûre. L'Esprit de Dieu agissait dans l'âme de cet homme dévoyé et pervers.

Ce morceau de papier n'était pas autre chose que le traité méprisé de la pauvre Marie, ce traité que le vent avait porté là où Dieu voulait s'en servir ! La jeune servante ne sut jamais ici-bas que sa prière avait été exaucée. Mais le pauvre homme fut amené par ce moyen aux pieds du Seigneur Jésus où il trouva le pardon et la paix.

Le Seigneur avait béni l'effort d'une jeune chrétienne faible et timide, mais qui avait cherché en tremblant à faire quelque chose pour le Maître qu'elle aimait.

Ne nous lassons pas en faisant le bien, car, au temps propre, nous moissonnerons, si nous ne défaillons pas (Gal. *6*, 9).

Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur (1 Cor. *15*, 58).

Le Salut de Dieu 82 (1961)

UN DROIT MERVEILLEUX

Si l'homme de la société moderne parle peu de ses devoirs il n'oublie certes jamais le plus petit de ses droits et il sait fort bien les réclamer ou les faire respecter. Cela est d'ailleurs parfaitement juste.

Il est pourtant un droit merveilleux entre tous, et d'une valeur inestimable, qui lui est offert dans la Parole de Dieu. Mais, soit par négligence, soit par indifférence, soit parce qu'il ne veut pas y croire, il ne songe pas à s'en emparer, tout simplement, par la foi. Il est écrit en Jean *1*, 12 : *A tous ceux qui l'ont reçu, Il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom.* Il s'agit là d'un droit absolu et formel que nul ne peut contester, et pour qui veut bien l'accepter, il a une valeur réelle et éternelle. Au surplus, il est l'expression de la volonté de Celui qui a dit : *Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, que tu m'as donnée ; car tu m'as aimé avant la fondation du monde* (Jean *17*, 24).

Ce droit est unique dans son genre et il appartient d'office à tout individu quel qu'il soit, autrement dit à quiconque veut bien recevoir Jésus dans son cœur, comme son Sauveur et son Seigneur. Il n'y a aucune condition restrictive, aucune question de race ou de religion, de titre ou de qualité, de richesse ou de pauvreté, de santé ou de maladie. Qu'il s'agisse

d'un bienfaiteur de l'humanité ou du plus redoutable des mauvais sujets, le droit est acquis à chacun, à condition, bien sûr, qu'il veuille le réclamer. Avec les siècles le droit conserve sa valeur, sans réserve, sans surprise, car la Parole de Dieu est d'une clarté parfaite : *A tous ceux qui l'ont reçu, Il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom.*

Dieu seul pouvait par le moyen de son Fils bien-aimé venu ici-bas chercher et sauver des pécheurs, méchants par nature, incapables de faire le bien, pour les faire bénéficier par pure grâce de ce droit éternel à son amour. A nous donc, de regarder à Jésus et de le suivre de la crèche à la croix, dans sa vie d'homme parfait et de réaliser que tout en étant Dieu Il a bien voulu prendre la forme d'un homme comme nous, à part le péché, et cela afin de nous sauver et de nous acquérir ce précieux droit. Lui seul pouvait s'offrir en holocauste valable en acceptant de porter tous nos péchés en son corps sur le bois. *Le sang de Jésus Christ, son Fils, nous purifie de tout péché* (1 Jean *1*, 7).

Quel fardeau indiciblement lourd ! Quel amour de la part d'un tel Sauveur, donnant sa vie pour ceux qui l'avaient rejeté, pour ceux qui continuent à mépriser ce droit acquis une fois pour toutes à la croix : *Lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous* (Rom. *5*, 8).

Cher lecteur qui n'auriez pas encore réalisé tout ce que ce droit comporte de bénédictions pour vous dans le présent et dans l'avenir,

il vous faut, pendant qu'il en est encore temps, vous en emparer par la foi, la foi dont il est dit en Hébreux *11*, 1 qu'elle *est l'assurance des choses qu'on espère, et la conviction de celles qu'on ne voit pas.*

Ce droit n'aura plus aucune valeur le jour où le Seigneur se sera levé pour venir à la rencontre des siens sur la nuée, et ce moment viendra certainement.

Ce droit merveilleux que vous pouvez acquérir, aussi simplement, vous offre l'accès de la maison du Père (puisque vous êtes devenus enfants de Dieu), c'est-à-dire du Ciel où tout sera paix, repos et bonheur. En attendant, Jésus lui-même vous prend à sa charge, Il vous porte sur son cœur et sur ses épaules. Aussi bien, ce droit comporte-t-il un héritage : Si (tu es) fils, (tu es) héritier de Dieu par Jésus Christ (Gal. *4*, 7). — *Héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ* (Rom. *8*, 17). — Possesseurs d'un *héritage qui ne peut se corrompre* (1 Pierre *1*, 4). Vous avez donc la vie éternelle et cela n'est pas peu de chose !

Vous n'avez pas à le mériter, cela ne serait pas possible, mais à l'accepter en disant : merci.

Quelle part précieuse et bénie, nous apporte ce droit qu'aucun décret ne peut annuler *car il n'y a pas d'ombre de changement en Lui* (Jac. *1*, 17).

Cher lecteur n'attendez pas à plus tard, ne méprisez pas ce droit qui est encore à votre disposition aujourd'hui. Faites-le valoir en répondant à l'appel de Jésus, venant à Lui tel que vous êtes.

Ne vous compliquez pas la vie en vaines discussions ou recherches stériles d'autres moyens que celui d'accepter tout simplement ce que Dieu vous offre : *le droit à l'arbre de vie* (Apoc. *22*, 14).

M. P.

L'HOMME DE DOULEURS

(Fragments d'une étude biblique parue en 1926, dans : « Die Tenne » — Elberfeld).

I. GETHSÉMANÉ

(Matth. *26*, 36-56 ; Marc *14*, 32-52 ; Luc *22*, 39-53 ; Jean *18*, 1-11).

Quelles pensées pouvaient bien remplir le cœur du Seigneur, quand, pour se rendre *selon sa coutume* à la montagne des Oliviers, Il sortit de Jérusalem et *s'en alla avec ses disciples au-delà du torrent du Cédron* (Luc *22*, 39 ; Jean *18*, 1) ? David avait peut-être éprouvé des sentiments analogues mille ans auparavant, lorsqu'il *montait par la montée des Oliviers*, plein de tristesse en pensant à tout ce qu'il laissait derrière lui (2 Samuel *15*, 30). Mais cette fois, il s'agissait de Quelqu'un d'infiniment plus grand. Le Seigneur ne savait-il pas que dans peu d'heures il devrait de nouveau traverser le Cédron, sous la conduite rude et grossière des

Le Salut de Dieu 82 (1961)

huissiers, alors que tous les siens l'auraient abandonné ? Satan qui *s'était retiré d'avec lui pour un temps* (Luc *4,* 13), revenait maintenant à la charge, en plaçant devant son âme sainte les horreurs de cette *mort qu'il allait accomplir à Jérusalem* (Luc *9,* 31).

Plus nous méditons ces choses, plus nous devons reconnaître qu'il y a des profondeurs où nous ne pouvons Le suivre, un mystère qui nous restera éternellement caché. L'ombre de la croix se projetait déjà en travers de sa route et *devant lui Il voyait la coupe de la colère divine* qu'il était venu boire ici-bas.

Il pénètre dans le jardin, et dans cette circonstance comme dans tant d'autres, nous ne le voyons suivi, sur son invitation, que des plus intimes de ses disciples. Ceux-ci n'avaient même pas remarqué qu'il était *saisi d'effroi et fort angoissé* (Marc *14,* 33), puisque c'est de Sa bouche qu'ils doivent l'apprendre. Cette *tristesse jusqu'à la mort* devint *l'angoisse du combat,* mais tandis qu'éloigné d'eux d'environ *un jet de pierre,* il était tombé sur sa face et *offrait avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort,* tandis que *sa sueur devenait comme des grumeaux de sang découlant en terre* et qu'un *ange du ciel lui apparut le fortifiant,* — eux qui devaient *veiller avec lui,* cherchaient dans le sommeil l'oubli de leur tristesse (Matth. *26,* 36 ; Luc *22,* 41 et 43-45 ; Héb. *5,* 7). Pouvons-nous les juger ? Certainement pas. Pour lui, il n'y avait point de repos possible ; il ne pouvait *se retirer en arrière,* si grand et terrible

que pût être le *travail de son âme* (Esaïe *50,* 5 ; *53,* 11). Aussi est-ce avec une adoration profonde que nous entendons ces paroles sortir de ses lèvres : ... *Toutefois, non pas ce que je veux, moi, mais ce que tu veux, toi,* et : *Mon Père, s'il n'est pas possible que ceci passe loin de moi, sans que je le boive, que ta volonté soit faite* (Marc *14,* 36 ; Matth. *26,* 39 et 42). *Toutes choses* étaient possibles à son Père, et pourtant il ne pouvait faire passer *cette coupe* loin de son Fils (Marc *14,* 36) ; car sa sainteté parfaite haïssait le péché, tandis que son amour aimait le pécheur. Trois fois le Seigneur répéta les *mêmes paroles.*

Le combat est terminé, *s'étant levé de sa prière,* il peut aller dans une paix parfaite au-devant de cette coupe que le Père lui présente et qu'il va boire jusqu'à la lie la plus amère.

Tandis que dans sa grâce inlassable le Seigneur était encore occupé des siens, tandis qu'il faisait une dernière tentative pour diriger les pensées de ceux qui étaient *endormis de tristesse* sur les souffrances qu'il allait endurer, dans l'ombre de la nuit s'approchait celui qui devait le livrer : *Judas, l'un des douze* (Matth. *26,* 46).

Plusieurs d'entre nous ont sans doute déjà remarqué que le Saint Esprit a donné dans la Parole une place toute spéciale à la trahison de Judas. Aucun autre moment de la vie du Seigneur ici-bas ne nous est raconté avec autant de détails ; mais, pour désigner cette nuit-là en peu de mots, le Saint Esprit l'appelle : *La nuit dans laquelle le Seigneur Jésus fut livré* (1 Cor. *11,* 23). Chaque fois que le nom de Judas est

mentionné dans les évangiles, il est fait allusion à sa trahison, même lors de l'appel des disciples (Matth. *10,* 4 ; Marc *3,* 19 ; Luc *6,* 16 etc).

Quelle chose terrible ! En vérité, Judas, le traître, avait *plus de péché* que Pilate (Jean *19,* 11) ! *Le fils de l'homme s'en va selon ce qui est écrit de lui ; mais malheur à cet homme par qui le fils de l'homme est livré ! Il eût été bon pour cet homme-là qu'il ne fût pas né.* (Matth. *26,* 24).

Les hommes se sont efforcés d'analyser la personnalité de Judas, de décrire son état d'âme et sa fin désespérée, sans arriver cependant à une solution satisfaisante. Mais pour celui qui a un *œil simple,* tout cela est clair et facile à saisir, quoique plein de sérieux avertissements.

Chez Judas, nous voyons ce dont l'homme est capable, jusqu'où il peut aller quand la nouvelle naissance n'a pas vraiment eu lieu. On peut avoir *prophétisé, chassé des démons, fait beaucoup de miracles en son nom* (et Judas doit l'avoir fait — autant que nous pouvons le savoir — puisqu'il était un des douze que Jésus avait envoyés guérir et prêcher) (Matth. *10,* 1). On peut avoir une *lampe,* un témoignage extérieur, être de ceux qui ont *mangé et bu en sa présence,* on peut avoir fait tout cela, et pourtant rester *dehors* quand la porte sera fermée, quand il sera trop tard pour venir vraiment à lui et qu'il devra dire : *Retirez-vous de moi... Je ne vous ai jamais connus* (Matth. *6,* 21-23 ; Luc *13,* 25). On peut marcher avec la *lumière qui est venue dans ce monde,* et pourtant ne pas *venir à la lumière,* on *a mieux aimé les ténèbres que la lumière,* parce que *les œuvres sont mauvaises* et que l'on

ne veut pas le reconnaître (Jean *3,* 19-21). Judas n'était pas *net* (Jean *13,* 11) ; son cœur, toujours plus envahi par l'amour de l'argent, n'avait jamais été brisé ; il était devenu un *voleur* (Jean *12,* 4-6) et avait été entraîné toujours plus loin sur cette pente glissante jusqu'à ce que le diable lui mît au cœur la plus horrible trahison qu'un homme ait jamais commise, jusqu'à ce que *Satan entrât en lui* (Jean *13,* 2 et 27 ; Luc *22,* 3) et qu'il fût endurci sans retour. Les hommes ont pu se tromper sur l'état réel de son cœur, mais le Seigneur, lui, connaissait son disciple *dès le commencement* et avait dû dire de lui : *L'un d'entre vous est un diable ;* il était *le fils de perdition* (Jean *6,* 64 et 70 ; *17,* 12).

Ah ! comme son cœur haineux a su trouver l'occasion favorable pour le livrer ! Comme il a bien su choisir ce jardin de Gethsémané, si connu de tous les disciples, puisque *Jésus s'y était souvent assemblé* (Jean *18,* 2) avec eux. Quelque souvenir de ce passé pourtant si proche ne se réveillerait-il pas dans son cœur ? N'aurait-il pas au moins quelque peu conscience de l'horreur de son acte ? Hélas ! ce cœur était devenu trop insensible, trop endurci pour l'arrêter sur la pente fatale.

Jésus lui avait dit : *Ce que tu fais, fais-le promptement,* et, incapable de réfléchir, avec une énergie terrible, il s'en était allé sur le chemin de la perdition que Satan ouvrait devant lui. Quand il eut reçu le morceau, il était sorti *aussitôt* dans l'obscurité de la nuit. *Comme Jésus parlait encore* dans le jardin de Gethsémané, il s'était trouvé là avec ceux qui venaient le

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

prendre ; *aussitôt, s'approchant de lui, il dit : Je te salue, Rabbi ; et il le baisa avec empressement* (Jean *13,* 27-30 ; Marc *14,* 43 ; Matth. *26,* 49). *Celui que je baiserai, c'est lui ; saisissez-le et emmenez-le sûrement* (Marc *14,* 44).

N'aurait-il pu trouver un autre signe ? Sans doute, mais l'ironie et l'audace sans nom que révèle ce signe étaient inspirées par Satan qui triomphait. N'oublions pas cependant que le Seigneur Jésus éprouvait et sentait d'une manière parfaite tout le bien ou le mal qui lui était fait. A une occasion il avait dû dire : *Tu ne m'as pas donné de baiser ; mais elle, depuis que je suis entré, n'a pas cessé de couvrir mes pieds de baisers* (Luc 7, 45). La froide indifférence du pharisien, comme l'ardent amour de la pécheresse, l'avaient touché jusqu'au plus profond de son âme. En face du traître infâme qui le livrait à la haine sauvage des hommes, combien son cœur aimant et tendre dut frémir douloureusement et sentir avec effroi la souillure et tout le poids du péché qu'il allait régler devant Dieu.

Jésus n'avait pourtant pas manqué d'avertir Judas et de l'enseigner. Une dernière fois il essaie, plein d'amour, de toucher le cœur et la conscience de son disciple tombé si bas : *Ami, pourquoi es-tu venu ? — Judas, tu livres le fils de l'homme par un baiser ?* (Matth. *26,* 50 ; Luc *22,* 48). Mais c'était à jamais trop tard.

Considérons maintenant le Seigneur lui-même. Il est là devant nous, dans l'abaissement et la honte et pourtant au-dessus de tout ce qui l'entoure. D'un seul mot il les a tous fait reculer

et tomber par terre (Jean *18,* 6) ; et d'un seul mot, il pouvait avoir pour sa défense plus de douze légions d'anges ; mais il n'était pas venu pour juger les pécheurs, mais pour souffrir et mourir pour eux : *La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas* (Jean *18,* 11) ? Il n'est pas occupé de lui-même, mais de Judas, puis des siens, de Pierre, de l'esclave du souverain sacrificateur ; enfin il se tourne vers la foule haineuse et leur montre à la lumière divine l'horreur de leur conduite. Il avait été *tous les jours assis parmi eux,* ils ne s'étaient pas saisis de lui ; si maintenant enfin ils le prenaient, ce n'était certes pas en vertu de leur force armée ; mais *afin que les Ecritures fussent accomplies* (Matth. *26,* 54-56). Il s'abandonnait à leur pouvoir, il se livrait pour un temps à la volonté des hommes, *conduits par le chef de l'autorité de l'air* — c'était *leur heure et le pouvoir des ténèbres.* Que de fois ils avaient voulu le prendre, mais maintenant seulement leur heure — et la sienne — était venue (Luc *22,* 53 ; Jean 7, 30 et *8,* 20 ; Matth. *26,* 45 ; Marc *14,* 35).

Nous arrivons à la fin de cette scène si sombre. Le Seigneur Jésus s'engage *seul* dans ce chemin de douleur. *Alors tous les disciples le laissèrent et s'enfuirent* (Matth. *26,* 56). Ils étaient tous *scandalisés en lui* comme il le leur avait dit ; ils ne pouvaient comprendre ce qu'il allait accomplir. *Amis et compagnons furent éloignés de lui, le troupeau était dispersé,* laissant seul le berger contre qui *l'Épée s'était réveillée* (Matth. *26,* 31 ; Ps. *88,* 18 ; Zach. *13,* 7).

Il ne pouvait en être autrement. Entre l'arche

(Christ) et le peuple, lors de leur entrée en Canaan, une distance d'environ deux mille coudées devait être maintenue : *N'en approchez pas, afin que vous connaissiez le chemin par lequel vous devez marcher.* Quel était-il, ce chemin ? Il conduisait à travers le Jourdain qui *regorgeait par-dessus tous ses bords,* et l'homme *n'avait pas passé par ce chemin ci-devant.* L'arche devait ouvrir le Jourdain *devant* le peuple (Josué *3,* 4 et 6-15). Le Seigneur avait dit à Pierre : *Là où je vais, tu ne peux me suivre maintenant* (Jean *13,* 36). Seul celui qui a reconnu la perdition complète de l'homme naturel peut comprendre ces paroles. C'est ce qui nous fait si souvent défaut ; c'était ce qui manquait à Pierre et à l'autre disciple. C'était pour cela aussi que le *certain jeune homme* qui avait voulu suivre Jésus, avait dû s'enfuir plein de honte, abandonnant *la toile de fin lin* (Marc *14,* 51-52) dans laquelle il s'enveloppait, pour rester dans sa misère et sa nudité absolues.

Et le Seigneur ? *La compagnie de soldats donc, et le chiliarque, et les huissiers des Juifs, se saisirent de Jésus et le lièrent* (Jean *18,* 12). Ces mains qui avaient fait tant de bien, qui venaient encore de guérir un de ses ennemis, et qu'il avait étendues pour protéger ses disciples, ces mains bénissantes n'ont trouvé de la part des hommes que des liens infamants et les clous des soldats de Rome.

(*A suivre.*)

Il libère les captifs

Par une nuit orageuse et froide de février, un jeune homme de dix-huit ans attendait au bord du fleuve dont les flots impétueux, grossis par les dernières pluies, roulaient tumultueusement par-dessus les berges. Le meilleur des nageurs n'aurait pas risqué de s'aventurer dans un courant d'une telle violence, aux remous dangereux.

Découragé, dégoûté de la vie, dégoûté de lui-même, Charles avait pris la décision d'en finir avec la vie et de se jeter dans les flots, espérant bien trouver avec la mort, l'oubli de toute chose et le repos de son âme bouleversée. Un dur combat se livrait en lui, mais s'il cherchait à mourir, le souvenir de sa chère et bonne maman le retenait devant le fleuve en furie. Il repassait toute sa vie malheureuse, remplie de peines et de chagrins plus que de joies et de satisfactions. Petit enfant déjà, il avait vu la tombe se refermer sur son pauvre père, puis ce fut le tour de son frère et de sa sœur. Il n'avait plus que sa mère, cette mère magnifique qui avait tout accepté, tout supporté sans un murmure, sans une plainte.

De plus en plus il se sentait attiré vers les eaux mugissantes, quand une main puissante saisissant son bras l'arracha à ses pensées. Une voix qu'il connaissait bien, pour être celle de son meilleur ami, se fit entendre : Allons, Charles, viens avec moi, tu n'as rien à faire ici à cette heure tardive.

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

— Laisse-moi, fut la réponse. Mon chemin est clair, et si tu veux me rendre service, pousse-moi dans l'eau.

— Viens, Charles, reprit d'un ton calme son ami, je ne puis pas être ton meurtrier.

Après quelques instants d'hésitation, Charles le suivit et l'accompagna. Sans avoir échangé un mot en cours de route, les deux amis arrivaient à la maison, peu après minuit.

Une fois dans la chambre bien chaude et doucement éclairée, le silence allait être rompu. Sans lui faire le moindre reproche, son ami le regarda avec bonté ; alors Charles fondit en larmes ; ouvrant son cœur, il raconta tout ce qui, sans réserve, motivait le terrible combat d'une âme blessée, fatiguée, lassée, découragée.

Son ami le laissa parler, jusqu'à ce que le calme fût venu et que Charles se fût effondré, la tête entre les mains. Prenant alors la vieille Bible, il lui parla de la grâce de Dieu, de la culpabilité de l'homme, du pardon des péchés, de la lutte entre l'esprit et la chair, ainsi que de la victoire de Christ à la Croix, de Sa résurrection et de Son appel : *Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos* (Mat. *11,* 28). Puis, joignant les mains, il pria pour son jeune ami, implorant pour lui la grâce divine.

Le jour commençait à venir lorsque Charles, tout heureux et paisible, se mit au lit dans la maison de son ami.

P. T. O.

AU-DESSOUS DE TOI SONT LES BRAS ÉTERNELS !

(Deut. *33,* 27)

Nous relevons dans un de nos grands journaux quotidiens du 14 janvier le fait divers suivant : « Pris dans un violent orage qui s'abattit sur le Sud Constantinois, un petit avion « Beechecraft » d'une compagnie privée, s'est écrasé hier au soir sur l'aérodrome de Négrine, à 120 km au sud de Tébessa — un mort, six blessés. »

Que s'était-il passé ? L'avion venait de décoller et il se trouvait déjà très haut dans un ciel gris lorsque le pilote s'aperçut que la commande d'un des deux moteurs ne fonctionnait pas. Il fit arrêter le moteur et décida de revenir à la piste de départ, tant bien que mal, sur un seul. C'était la meilleure solution, malheureusement l'appareil se trouva pris dans un violent tourbillon; dès lors tout contrôle était perdu, ce fut la chute en ligne verticale. Évitant de justesse une puissante ligne de force d'un côté, un ravin de l'autre, l'avion percuta le sol avec une force inouïe, perdant une aile, puis tout son avant avec le pilote qui fut éjecté et tué. Après une série de bonds et de chocs successifs le reste de l'avion alla se fracasser au bord du ravin... et puis ce fut le grand silence...

Parmi les passagers il y avait un chrétien qui était l'objet des prières des siens et qui lui-même, n'ayant pas sous-estimé les conséquences

d'une descente aussi vertigineuse, s'était abandonné paisiblement aux bras de son Sauveur. Et c'est ainsi qu'il devait sortir sans dommage de cette catastrophe. Arrosés d'essence, couverts de sang, blessés ou contusionnés, les six survivants furent dégagés, non sans peine, par des soldats accourus d'une formation sanitaire toute proche, émerveillés de constater que l'avion n'avait pas pris feu. Un témoin de cette chute voyant sortir les rescapés ne put retenir cette parole : Et dire qu'il y a des gens qui ne croient pas en Dieu !

Cher lecteur, êtes-vous de ceux qui croyez en Dieu, en ce Dieu qui accomplit des miracles et qui porte les siens sur ses bras éternels ? On frissonne, en pensant à ceux qui pourraient ne pas croire en ce Dieu tout-puissant et qui se privent ainsi volontairement du privilège à nul autre pareil de pouvoir se confier en lui pour le temps et l'éternité.

Et pourtant la mort est si près de nous... une commande grippée par le sable du désert, une tornade imprévue, une chute dans un ravin, l'accrochage d'une ligne électrique puissante, l'étincelle qui met le feu, la blessure mortelle ; tout cela arrive très vite, trop vite pour que l'homme incrédule ait le temps de régler sa situation devant Dieu. Et dire qu'il y a des gens qui ne croient pas en ce Dieu de toute grâce qui pourtant leur offre un salut éternel par la vertu de l'œuvre de Jésus Christ, son Fils unique et bien-aimé ! Ce Fils qu'il a donné dans son amour immense a bien voulu accepter la croix et l'abandon pour expier tous nos

péchés dans son sang précieux, ce sang qui nous apporte la vie, la vie éternelle : *Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos* (Matth. *11,* 28).

Puisse ce fait divers entre bien d'autres, toucher le cœur et la conscience de chacun — croyant ou non-croyant ; le croyant afin qu'il ne néglige pas la prière, le non-croyant afin qu'il vienne à Jésus pendant que c'est encore le jour de la grâce. C'est en lui seul qu'il trouvera le repos de son âme, la paix de son cœur, le bonheur dans un salut parfait au travers de l'œuvre de la croix, éternellement vraie, permanente et opérante ! Alors, comme un enfant bien-aimé du Père, il pourra sans crainte et sans effroi, vivre ou s'endormir sur les bras éternels.

M. P.

APRÈS LA FÊTE

— Allez-vous vous amuser pendant ces fêtes ? demandait un jeune homme, ami du plaisir, à un compagnon de travail qui se préparait comme lui à quitter son service.

— Dieu seul sait si nous passerons le jour du Nouvel An ! fut la réponse de celui-ci qui était un vrai croyant. Mais, continua-t-il, par la grâce de Dieu, je sais que, quoi qu'il arrive,

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

je n'aurai que de la joie, car soit qu'il vive soit qu'il meure le croyant, déjà heureux ici-bas, sera plus heureux encore avec Jésus, en haut.

— Ne peut-on plus prendre aucun plaisir dans ce monde et être joyeux ? Pour moi, je ne laisserai pas échapper l'occasion de m'amuser, répondit son interlocuteur.

— Savez-vous aussi, lui répondit son camarade, que chaque jour la mort plonge un nombre incalculable de nos semblables dans l'éternité ? Ne peut-elle pas nous atteindre plus tôt que nous le pensons ?

— Je penserai à cela après la fête, adieu, et maintenant au plaisir, fut la réponse.

— Mon cher ami, dit le jeune chrétien, j'ai bien des fois cherché à vous rendre attentif au sérieux de l'éternité. La Parole de Dieu dit : *L'homme qui, étant souvent repris, roidit son cou, sera brisé subitement et il n'y a pas de remède* (Prov. *29*, 1). Tournez-vous vers Dieu aujourd'hui et nous pourrons fêter la nouvelle année avec une joie véritable.

— Non, pas aujourd'hui, répliqua en riant le jeune homme, quand les fêtes du Nouvel An seront passées j'y réfléchirai. — Et il s'éloigna rapidement.

Il y avait ce soir-là un brouillard tellement épais qu'il était impossible de voir à un pas devant soi, et plusieurs accidents se produisirent dans la ville. Au matin, on pouvait lire entre autres faits divers dans les journaux, le récit suivant : hier dans la soirée, le garde du port entendit un bruit sourd comme la chute d'un corps dans l'eau, mais l'intensité du brouillard

ne permit pas la moindre recherche. Cependant le propriétaire d'un petit bateau, amarré à cet endroit, laissa descendre à tout hasard un câble de sauvetage, mais, n'entendant plus aucun bruit, il laissa flotter le câble jusqu'au matin. En le retirant, on a découvert à la surface de l'eau le corps d'un jeune homme qui visiblement l'avait saisi, mais n'avait pu trouver la force de crier « au secours » et ainsi il avait péri là.

E. P.

OÙ MENDIER ?

Deux mendiants se rencontrèrent un jour sur la grand'route.

— Notre métier est joliment dur, j'en suis fatigué, dit l'un.

— Vraiment ? Ce n'est pas mon cas, je le trouve très prospère, je l'aime de plus en plus, dit l'autre.

— Çà, c'est trop fort, répondit le premier, car nous avons tant de choses contre nous. D'abord nous n'osons pas aborder trop souvent la même personne.

— Ce n'est pas mon expérience, dit l'autre ; plus je demande mieux je suis accueilli.

— Pas possible ! Moi, on me reçoit avec des sottises et on me dit d'aller raconter mon histoire ailleurs. C'est bien rare que j'obtienne de l'argent ou du pain.

— Eh bien, moi, c'est tout le contraire ; si

je n'ai pas exactement ce que je demande, j'ai toujours quelque chose de mieux.

— Vous en avez de la chance ! Surtout que maintenant, les gens vous racontent que leurs dépenses augmentent beaucoup, et qu'ils seront bientôt obligés de mendier, eux aussi.

— On ne me dit jamais cela, je vais là où les richesses abondent et où il y a plus qu'il ne me faut.

— Si j'ai l'air triste on me traite d'hypocrite ; si j'ai l'air gai on me traite d'effronté.

— Si je suis dans la peine on me plaint. Si je suis joyeux je suis aussi bien traité.

— C'est merveilleux !... On se fatigue de mon histoire avant même qu'elle soit achevée, et de plus on la croit fausse.

— Comme mon cas est différent ! Je ne puis assez raconter mes peines et exposer mes besoins. On me dit de venir pour les plus petites difficultés. On connaît mes besoins avant même que je les expose.

— Voyons, chez qui allez-vous ? demanda le premier mendiant étonné.

— A la porte du ciel. Et vous ? dit son compagnon.

— Moi, je demande au monde.

— Alors ce n'est pas étonnant que vous en ayez assez. Venez essayer à la porte où je m'adresse, vous ne serez jamais désappointé. Vous n'entendrez jamais un mot désobligeant, et vous ne serez jamais renvoyé à vide.

SE CONFIER EN CHRIST

— Monsieur, disait un docteur à son malade, je voudrais bien savoir ce que veut dire : se confier en Christ. Quelles sont cette joie et cette paix que vous avez trouvées ?

— Docteur, répondit le client, je suis très malade. J'ai vu que je ne pouvais me guérir moi-même, j'ai remis mon cas entre vos mains. Je me confie en votre science. Ce que je fais à votre égard, faites-le pour Jésus Christ. Tout pécheur doit, pour obtenir le pardon de ses fautes, se confier au Christ, le grand médecin.

— Est-ce tout ? s'écria le docteur. Je comprends maintenant le sens de ces paroles : *Celui qui croit en lui ne mourra pas, mais aura la vie éternelle.* Oui, il m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi. Quelle sublime simplicité !

Le docteur sortit transformé de chez son malade.

Nous croyons en Celui qui a ressuscité des morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos fautes et est ressuscité pour notre justification (Rom. *4*, 24-25).

DEMANDEZ, ET IL VOUS SERA DONNÉ ; CHERCHEZ, ET VOUS TROUVEREZ ; HEURTEZ, ET IL VOUS SERA OUVERT ; CAR QUICONQUE DEMANDE, REÇOIT ; ET CELUI QUI CHERCHE, TROUVE ; ET A CELUI QUI HEURTE, IL SERA OUVERT.

(Matth. 7, 7-8.)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

MON FILS... DONNE-MOI TON CŒUR

(Prov. *23*, 26)

Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique et bien-aimé, Jésus Christ, celui qui faisait ses délices dans le ciel pour nous chercher, nous sauver et nous introduire avec lui dans sa gloire. Lui seul pouvait accomplir une telle œuvre de grâce en répandant son sang précieux à la croix : *Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché* (1 Jean *1*, 7).

En retour d'un tel amour Dieu nous dit : Donne-moi ton cœur, ce cœur qui pourtant est si mauvais ; *dur comme le diamant* (Zach. 7, 12), *dur comme une pierre* (Job *41*, 15) *épaissi comme la graisse* (Ps. *119*, 70), ce cœur duquel viennent les mauvaises pensées (Matt. *15*, 19 ; Marc 7, 21), ce cœur dont l'imagination est mauvaise (Gen. *8*, 21), ce cœur partagé (Jacques *1*, 8 ; Osée *10*, 2), ce cœur qui marche après leurs dieux (Ézé. *20*, 6), ou qui se complait dans ses biens : *là où est votre trésor, là sera aussi votre cœur* (Luc *12*, 34).

Rien dans ce monde ne peut faire façon de ce cœur rusé et malin, indéfiniment sujet aux convoitises et capable de tous les égarements. Ce cœur irrémédiablement mauvais conduit l'homme, tôt ou tard à la mort éternelle, au jugement et à l'enfer terrible dont Satan cherche à minimiser l'horreur, voire même à nier l'existence.

AVRIL 1961.

Et c'est ce Dieu Sauveur, celui qui voit tout, qui sait tout, qui entend tout, qui discerne tout des moindres intentions du cœur, c'est ce Dieu qui dit : Donne-moi ton cœur ! Donne-moi ce cœur dont je puis arrêter le battement quand je veux et comme je veux, donne-moi ton cœur tel qu'il est, je le changerai en un cœur qui désormais vivra pour moi.

Ne cherche pas à l'améliorer toi-même, à le corriger, cela n'est pas possible, demande-moi de te *créer un cœur pur* (Ps. *51*, 10), demande-moi *un cœur intelligent* (1 Rois *3*, 9), donne-le moi tout simplement, laisse-moi l'ouvrir comme j'ai ouvert celui de Lydie (Actes *16*, 14), et je le remplirai de mon amour au point qu'il n'y aura plus de place en lui pour autre chose.

Pour en arriver là il te faut t'arrêter au pied de la croix, là-haut sur le Calvaire et fixer les yeux sur Jésus crucifié, lui confesser tous tes péchés, lui apporter toute ta misère. Lui n'a-t-il pas vidé à fond la coupe amère du jugement de Dieu à notre place, et cette coupe était remplie de tous nos péchés et de toutes nos iniquités. L'œuvre expiatoire est parfaite, définitive, éternelle. Animé par un cœur nouveau tu seras un homme nouveau, de l'abondance de ce cœur ta bouche s'ouvrira (Matt. *12*, 35), et tes lèvres chanteront de joie.

Ne tarde pas, cher lecteur qui perds un temps précieux en de vains espoirs cherchés en toi-même ou autour de toi. Viens à Jésus pendant que c'est encore le jour de grâce et donne-lui ton cœur — ce cœur pour lequel il a donné sa vie à Golgotha.

M. P.

L'HOMME DE DOULEURS

(*Suite*)

II. OPPROBES ET CRACHATS

(Matth. *26*, 67-68 ; Marc *14*, 65 ; Luc *22*, 63-65)

Occupons-nous maintenant de quelques-uns des détails que la Parole nous rapporte sur *la nuit dans laquelle le Seigneur Jésus fut livré*, cette nuit où le *Seigneur de gloire*, le *Créateur des extrémités de la terre* fut l'objet des traitements les plus infâmes et les plus brutaux de la part de ses créatures, — cette nuit où il nous est présenté comme celui qui a été *méprisé et délaissé des hommes, homme de douleurs, sachant ce que c'est que la langueur* (Ésaïe *53*, 3).

Malgré tous nos efforts pour entrer quelque peu dans ces choses, il est certain que notre conception reste bien au-dessous de la réalité. Combien la vie du Seigneur au milieu de son peuple avait été bienfaisante, remplie d'amour et de paix ! Il n'avait pas contesté et n'avait pas crié ; personne *n'avait entendu sa voix dans les rues ; Il n'avait pas brisé le roseau froissé, ni éteint le lumignon qui fume* (Matth. *12*, 19). Tous les cœurs auraient dû être attirés à lui. Mais, quoiqu'il fût venu chez les siens, *les siens ne l'ont pas reçu*, et il a dû s'écrier : *Pourquoi suis-je venu et il n'y a eu personne ? Pourquoi ai-je appelé et il n'y a eu personne qui répondit ?* Oui, Il était devenu *celui que l'homme méprise, celui que la nation abhorre* (Ésaïe *50*, 2 ; *49*, 7). Quelle

preuve de l'état de péché profond où se trouve l'homme ! *Ceux qui me haïssent sans cause sont plus nombreux que les cheveux de ma tête. Pour mon amour, ils ont été mes adversaires, ils m'ont rendu le mal pour le bien et la haine pour mon amour* (Ps. *69*, 4 ; *109*, 4).

Que de fois les Juifs avaient cherché à le faire périr ! Sept fois ils avaient voulu le tuer, mais en vain, car *son heure n'était pas encore venue* (Jean 7, 30 ; *8*, 20). Maintenant, elle avait sonné, et l'homme s'ingéniait à déverser sa rage sur la personne du Fils de Dieu qu'il n'avait pu atteindre jusqu'alors. En présence du souverain sacrificateur, un huissier avait commencé par un soufflet aussi violent qu'infâme (Jean *18*, 22) et, au cours de la séance, les bourreaux, pour remplir les intervalles s'acharnèrent à le maltraiter et à le couvrir d'injures. Ils lient les mains qui, peu d'heures auparavant, dans un amour et une condescendance incompréhensibles, avaient guéri l'oreille de Malchus ; ils couvrent les yeux qui venaient de jeter encore un regard plein de compassion au disciple qui l'avait renié (Jean *18*, 12 ; Luc *22*, 64 ; Marc *14*, 65). Oh ! comme l'homme, sous l'influence de Satan, est passé maître dans l'art de manifester sa haine contre l'amour et la grâce de Dieu.

Ils lui crachaient au visage; comme l'avait déjà dit Job, *ils n'épargnaient* pas à sa face les crachats (Job *30*, 10). Si nous voulons avoir une idée de ce qu'était une telle chose pour le Seigneur, lisons les paroles de l'Éternel à Moïse en Nombres *12*, 14. Ils le frappaient de leurs poings,

Le Salut de Dieu 82 (1961)

lui donnaient des soufflets et se moquaient de lui. Lui couvrant les yeux, ils s'écriaient : *Prophétise-nous, qui t'a frappé ?* Lui demandant d'exercer pour leur plaisir cette capacité divine qu'il n'avait jamais employée que pour le bien de ceux qui en avaient vraiment besoin. *Et ils disaient plusieurs autres choses contre lui en l'outrageant.* Oui, *ils m'ont déchiré et ils n'ont pas cessé* (Luc *22*, 65 ; Ps. *35*, 15). Et lui restait silencieux et tranquille, centre d'une scène si révoltante et si horrible. Nous n'entendons *pas un seul mot* sortir de ses lèvres. *Il a été opprimé et affligé, et il n'a pas ouvert sa bouche, comme une brebis muette devant ceux qui la tondent. Il a donné son dos à ceux qui frappaient et ses joues à ceux qui arrachaient le poil ; Il n'a pas caché sa face à l'opprobre et aux crachats* (Ésaïe *53*, 7 ; *50*, 6).

Nous savons pour qui il endurait tout cela : *car à cause de toi, j'ai porté l'opprobre, la confusion a couvert mon visage... et les outrages de ceux qui t'outragent sont tombés sur moi* (Ps. *69*, 7 et 9). Et ce chemin devait le conduire toujours plus loin dans la douleur et l'amertume, toujours plus seul dans la souffrance, jusqu'à la croix, jusqu'à la mort.

Tu fus seul sur la croix, buvant la coupe amère,
Sans qu'un cœur vint répondre à ton cri dou-
[loureux ;
Maintenant exalté sur le trône du Père,
De ta louange, ô Christ, retentissent les cieux.

UNE GRANDE QUESTION

Il est bien curieux et à la fois très affligeant de voir comment, dans ce monde, on fait petit ce qui est grand et grand ce qui est petit. Les hommes s'agitent pour des choses de peu d'importance ; ils travaillent pour acquérir une gloire vaine ou quelques richesses pourries ; ils méditent soigneusement sur les meilleurs moyens à employer pour atteindre promptement leur but ; ils luttent avec persévérance contre tous les obstacles qu'ils rencontrent, et toute cette activité se dépense pour des questions uniquement relatives à ce monde et à cette vie qui n'est qu'une « vapeur ». On pense, on agit, on vit pour le temps présent et pour la terre. Mais les questions qui ont rapport à l'éternité et au salut de l'âme, sont mises de côté, oubliées, négligées ! Voilà ce que j'appelle faire grand ce qui est petit et petit ce qui est grand. Sous cette manière de faire on ne trouve qu'un matérialisme grossier ou bien ce détestable pharisaïsme qui « coule le moucheron et avale le chameau, et qui estime davantage l'or du temple que celui qui habite dans le temple ». Quant à moi, cher lecteur, après y avoir réfléchi, je trouve que les questions qui se rapportent à l'éternité et au salut de mon âme, exigent de ma part une étude et une attention bien plus sérieuses que celles qui concernent seulement mon existence dans ce monde, dont la figure passe et où je ne fais que passer moi-même.

Et c'est parce que cette conviction a de profondes racines dans mon âme, que je vais essayer d'attirer votre attention sur une question généralement négligée, mais qui n'en est pas moins d'une haute importance. Il s'agit du *péché !* Je vois bien votre désappointement et vos sourires railleurs ; je ne serais même ni étonné, ni scandalisé si, à votre tour, vous ne m'accusiez de vouloir faire grand ce qui est petit. Comment seriez-vous pénétré de l'importance de cette question, si jusqu'ici vous l'aviez négligée ? Si la question d'Orient, dont on s'occupe beaucoup, a plus d'importance aux yeux des diplomates qu'à ceux des pauvres paysans, à quoi cela tient-il, si ce n'est à ce que les premiers l'ont examinée sous toutes ses faces, tandis que les derniers n'en n'ont peut-être jamais entendu parler ? Mais l'ignorance des paysans amoindrit-elle la question ? Nullement. Or, je suis parfaitement convaincu que si la question du *péché* a pour vous peu d'importance, c'est seulement parce que vous l'avez négligée. Et Dieu veuille que ce petit écrit ait pour effet de vous porter à vous occuper sérieusement et sans retard d'une question qui vous touche de si près !

Avant tout, cher lecteur, il faut que je vous prévienne que ce qui suit n'est pas *ma théorie* sur le péché ; il vous importe fort peu de savoir ce *qu'un homme* peut penser et dire sur un tel sujet, car ce n'est pas aux hommes que vous rendrez compte, mais *à Dieu ;* c'est donc la pensée de Dieu sur le péché que vous avez besoin de connaître. Ma tâche sera ainsi très simple : je mettrai sous vos yeux ce que Dieu dit sur la

question qui nous occupe, en employant autant que possible, les termes mêmes des Saintes Écritures.

Et, d'abord, qu'est-ce que le *péché ?* Vulgairement, on appelle ainsi un acte que Dieu défend, comme le meurtre, le vol, le mensonge la médisance etc. Or l'Écriture qualifie bien de *péchés* ces actes et autres semblables, mais là ne s'arrête pas l'idée qu'elle nous donne *du péché.* Voici, en effet, comment elle parle : *Mais les choses qui sortent de la bouche viennent du cœur, et ces choses-là souillent l'homme. Car du cœur viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les injures. Mais moi, je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis adultère avec elle dans son cœur. Ou faites l'arbre bon et son fruit bon, ou faites l'arbre mauvais et son fruit mauvais, car l'arbre est connu par son fruit. Race de vipères, comment, étant méchants, pouvez-vous dire de bonnes choses ? car de l'abondance du cœur la bouche parle* (Matth. *15*, 18-19 ; *5*, 28 ; *12*, 33-34). C'est donc dans le *cœur* qu'il faut chercher le principe du mal ; c'est dans le cœur que sont les racines profondes de l'arbre qui porte tout mauvais fruit ; il y a là une *souillure intérieure*, dont *les péchés* que nous commettons ne sont que la manifestation et la preuve certaine. Or, ce principe mauvais, cette souillure, cette corruption du cœur, voilà surtout ce que l'Écriture désigne sous le nom de péché, ce sur quoi elle appelle toute notre attention. En d'autres termes, l'Écriture ne dit pas seulement que l'homme commet

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

des péchés, elle enseigne surtout que le *cœur* humain est mauvais, corrompu, que le mal, que la source empoisonnée, d'où sortent tous les péchés, est dans sa *nature même*. Pour Dieu, *les péchés* ne sont que des fruits mauvais d'un mauvais arbre ; et s'il juge et condamne les fruits, il juge et condamne l'arbre ; aussi Dieu dit que : *l'imagination du cœur de l'homme est mauvaise dès sa jeunesse* (Gen. *8,* 21) ; et que *le cœur est trompeur par-dessus tout, et incurable* (Jér. *17,* 9). Tel est le jugement que *Dieu* porte sur *votre cœur,* car dit Paul : *Nous avons ci-devant accusé et Juifs et Grecs d'être tous sous le péché, selon qu'il est écrit : « Il n'y a point de juste, non pas même un seul ; il n'y a personne qui ait de l'intelligence, il n'y a personne qui recherche Dieu ; ils se sont tous détournés, ils se sont tous ensemble rendus inutiles* (Rom. *3,* 9-12). *Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché* (Rom. *5,* 12). Ainsi, *si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons menteur et sa parole n'est pas en nous* (1 Jean *1,* 8 et 10).

Avant d'aller plus loin, cher lecteur, veuillez remarquer que vous avez ici à examiner et à résoudre une première question d'une grande importance : question qui vous regarde *personnellement* et que voici : l'Écriture dit que *tous* les hommes sont *pécheurs* et *ont péché ;* cela serait-il vrai de *moi ?* — Suis-je pécheur ? — Est-ce

que *j'ai péché ?* — Cette souillure du cœur est-elle en *moi ?* — Placez-vous devant votre conscience, devant Dieu et devant sa parole, et répondez à cette importante question. Dieu, lui (et il est toujours vrai), Dieu n'hésite pas à prononcer sur votre cas. Il dit : *Tous, tous* sont pécheurs ; *tous, tous* ont péché ! mais il importe, vous le comprenez, que vous vous prononciez vous-même sur une telle question et, que vous ne donniez pas un démenti à la parole de Dieu, à Dieu lui-même ; car votre *propre nom,* lecteur, est renfermé dans ces *tous,* desquels Dieu dit : Ils sont pécheurs, ils ont péché.

Mais continuons. Dieu dit : *Mais vos iniquités ont fait séparation entre vous et votre Dieu, et vos péchés ont fait qu'il a caché de vous sa face* (Ésaïe *59,* 2). — *Ne vous y trompez pas : ni fornicateurs, ni idolâtres, ni adultères, ni efféminés, ni ceux qui abusent d'eux-mêmes avec des hommes, ni voleurs, ni avares, ni ivrognes, ni outrageux, ni ravisseurs, n'hériteront du royaume de Dieu* (1 Cor. *6,* 9-10 ; comp. Gal. *5,* 20-21). *Mais quant aux timides, et aux incrédules, et à ceux qui se sont souillés avec des abominations et aux meurtriers, et aux fornicateurs, et aux magiciens, et aux idolâtres, et à tous les menteurs, leur part sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort. Et il n'y entrera* (dans la cité où Dieu manifeste sa gloire) *aucune chose souillée, ni ce qui fait une abomination et un mensonge* (Apoc. *21,* 8 et 27). — *Dieu est lumière et il n'y a en lui aucunes ténèbres* (1 Jean *1,* 5). — *Car tu n'es pas un Dieu qui prenne plaisir à la méchanceté ; le mal ne séjournera point chez*

toi. Tu feras périr ceux qui profèrent le mensonge ; l'homme de sang et de fourbe, l'Éternel l'a en abomination (Ps. *5,* 4 et 6). C'est ici, cher lecteur que la question qui nous occupe devient solennelle, car les déclarations ci-dessus (qu'il serait facile de multiplier) établissent très clairement que *le péché sépare l'homme de Dieu,* devant lequel *aucune* souillure ne peut être admise. Dieu ne peut *tolérer* aucun mal dans son royaume : voilà ce qui est parfaitement certain ; mais ce qui n'est pas moins certain, c'est que vous avez péché, que votre cœur est souillé, que le mal est en vous ! Quelle est la conséquence que l'Écriture tire de ces vérités ? Elle est bien simple mais bien solennelle, c'est que, *tel que vous êtes,* vous ne pouvez voir la face de Dieu ; *tel que vous êtes,* vous ne pouvez hériter son royaume. Un pauvre pécheur, quel qu'il soit, n'a rien d'autre à attendre, s'il n'est lavé, purifié, né de nouveau, il n'a, dis-je, rien d'autre à attendre qu'un étang de feu, une seconde mort !... Vérité redoutable, terrifiante ; mais vérité éternelle et sûre, que Dieu n'a pas voulu vous cacher, et cela parce qu'il vous aime ! Et ici, disons-nous bien que nos raisonnements, nos récriminations et nos illusions ne *peuvent* absolument rien changer à la nature des choses. Est-ce que Dieu peut cesser d'être Dieu ? Serait-il *saint,* serait-il *lumière,* s'il avait la moindre communion avec le mal ? Non ! le *vrai* Dieu ne peut pas tolérer le mal ; il faut que tout ce qui l'entoure soit pur, saint, parfait. Me direz-vous que je fais de Dieu un être dur ?... Mais je ne fais que constater un fait : savoir que Dieu est saint, trois fois saint ;

que vous êtes souillé, et que jamais, jamais Dieu et la souillure, Dieu et le mal ne se verront ensemble. Est-ce que cette vérité fait de Dieu un être dur ? Au contraire elle l'*honore,* car je n'ai ni respect, ni crainte, ni amour pour un Dieu qui tolère le mal. Si votre Dieu n'a pas le péché en abomination, il n'est pas le *vrai* Dieu ; c'est un Dieu fait par l'homme. Le vrai Dieu hait le péché ; il l'a en extrême horreur, il n'en veut rien et l'abomination qu'il a si abondamment manifestée *contre le péché* ne fait que démontrer toujours mieux que le Dieu de l'Évangile est le *vrai* Dieu.

Soit ! direz-vous peut-être ; mais il n'en est pas moins vrai que votre « grande question » est à la fois désolante et inutile. Car, enfin, quel profit pouvons-nous retirer de croire que nous sommes perdus, condamnés, maudits ? Une telle pensée n'est propre qu'à empoisonner une existence déjà assez misérable ! Laissez, laissez donc votre question dans l'oubli. Votre réflexion, lecteur, serait juste, si le point où nous sommes arrivés était le dernier mot de la question qui nous occupe ; mais nous ne l'avons vue, cette question, que sous une de ses faces ; ce que nous avons appris jusqu'ici est propre, il est vrai, à remplir nos cœurs de tristesse et d'angoisse, et plaise à Dieu qu'il en soit ainsi et que vos consciences soient réveillées au sujet du péché ! Car, remarquez bien qu'il s'agit ici d'une question qui vous intéresse personnellement ; si vous l'ensevelissez aujourd'hui dans l'oubli, prenez garde ! car elle renaîtra dans un moment où il sera peut-être trop tard pour la régler. Un malfaiteur *qui*

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

attend son jugement peut oublier ses crimes ; mais le *jour arrivera où il faudra* qu'il en réponde devant ses *juges !* Oubliez vos péchés, n'en existeront-ils pas moins ? Votre oubli les effacera-t-il ? Jetez sur votre cœur un voile épais qui vous en cache la corruption ; en sera-t-il purifié ? Dieu, lui, oubliera-t-il vos péchés ? Ne verra-t-il pas sous le voile ? Ce juge suprême vous absoudra-t-il, parce que vous n'aurez pas voulu vous occuper de cette question ? Non !

Poursuivons-en donc l'étude, et redisons que l'homme ayant péché et que le salaire du péché étant la mort, c'est-à-dire une séparation éternelle de Dieu, l'homme est irrémédiablement perdu... à *moins* qu'il ne puisse obtenir de Dieu le pardon de *tous ses péchés* ; dans ce cas, une porte de salut lui serait ouverte... Mais ce n'est pas tout : le cœur de l'homme étant souillé, sa nature même étant corrompue, et comme, tel qu'il est, il ne peut pas habiter avec Dieu, il faut en outre qu'une *nature nouvelle pure et sainte,* lui soit communiquée ; car *si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu* (Jean *3*, 3). Voilà deux choses sans lesquelles il n'y a pas de salut pour l'homme ; or, il est parfaitement clair qu'elles ne peuvent venir que de Dieu. De qui, en effet, puis-je recevoir le pardon, si ce n'est de celui que j'ai offensé ? et qui peut me faire *naître de nouveau,* sinon Dieu seul ?

Levons donc les yeux vers lui, car de lui *seul* peut venir notre délivrance. Dieu s'est révélé ; il a parlé, écoutons-le ! Il est vrai que le Dieu de l'Évangile me dit très clairement que je suis pécheur, que je suis perdu ; mais il me dit aussi

qu'il est amour (1 Jean *4*, 8, 16), *qu'il est miséricordieux et plein de grâce, lent à la colère et d'une grande bonté* (Ps. *103*, 8), qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie (Ézéch. *18*, 23, 32). Il me dit qu'*il a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle* (Jean *3*, 16). L'Évangile, en effet, me montre ce Fils unique de Dieu, venu en chair, fait semblable à nous, à part le péché car il est le Saint, le Juste, le vrai Dieu manifesté en chair. Sa vie au milieu des hommes est parfaitement pure, ses œuvres rendent témoignage de lui et disent qu'il est Emmanuel, *Dieu avec nous.* Dans ses enseignements, il déclare qu'il est venu pour *chercher et sauver ce qui était perdu, et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs.* Cependant il est méprisé, contredit, insulté, et à la fin il meurt sur une croix. Maintenant, chers lecteurs, transportez-vous par la pensée sur le Calvaire et regardez cette croix sur laquelle le Fils de Dieu souffre et meurt.

Pourquoi ces souffrances et cette mort ?

Voici la réponse des Écritures :

Il a été blessé pour nos transgressions, il a été meurtri pour nos iniquités ; le châtiment de notre paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous sommes guéris (Ésaïe *53*, 5). *Il a été livré pour nos fautes* (Rom. *4*, 25). *Car Christ alors que nous étions encore sans force, au temps convenable, est mort pour des impies... mais Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. Si Dieu est pour nous, qui sera*

contre nous ? Celui même qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous (Rom. *5*, 6 et 8 ; *8*, 32) ! *Car je vous ai communiqué avant toutes choses ce que j'ai aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures* (1 Cor. *15*, 3). *Il s'est donné lui-même pour nos péchés* (Gal. *1*, 4). *Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu* (Éph. *5*, 2). *Notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité* (Tite 2, 14). *Car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu. Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois* (1 Pierre *3*, 18 ; *2*, 24). *Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous. En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés* (1 Jean *3*, 16 ; *4*, 10). *Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui* (2 Cor. *5*, 21). *Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous* (Gal. *3*, 13). *En la consommation des siècles, il* (Christ) *a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice. Et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, — et après cela le jugement, ainsi le Christ aussi, ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent* (Hébr. *9*, 26-28).

Il serait bien facile, cher lecteur, de faire un volume des textes qui expliquent pourquoi le Fils de Dieu est mort, mais ceux qui précèdent suffiront : ils établissent tous que Christ est mort pour *nos forfaits, nos péchés, nos iniquités, pour des impies, des injustes,* précisément pour *nous,* ô mon lecteur pour *vous* et pour *moi !* Et, remarquez-le bien : si, d'un côté, Christ a été mis à mort *par la main d'hommes iniques,* d'un autre côté, il a pourtant *été livré par le conseil défini et par la préconnaissance de Dieu :* Dieu l'a donné, livré, frappé... Jésus aussi s'est donné lui-même : il a dit : *Je laisse ma vie... Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre* (Actes 2, 22 et 24 ; Jean *10*, 17-18). C'est volontairement que Christ a pris place sur la croix ; certes, s'il eût voulu échapper au supplice, il avait à sa disposition *des légions d'anges* et sa propre puissance. Mais, comme il le déclare lui-même, *c'était pour cette heure qu'il était venu.* Dieu donc a donné Jésus, et Jésus s'est donné pour être notre *substitut* devant la justice et la sainteté divines, que nous avons outragées par le péché. Dieu est *juste ;* il ne peut pas être indifférent au mal ; il faut nécessairement que le péché soit puni. Or, à la croix, la justice de Dieu est manifestée avec éclat. Là, sur la croix, le péché est puni ! Le châtiment qu'il mérite tombe sur notre substitut ; tout le poids du péché pèse sur son âme : il est abandonné de Dieu ! Dieu, le Dieu saint, ne peut supporter la vue du mal et il détourne sa face de son Fils bien-aimé, au moment où celui-ci *est fait péché*

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

pour nous, au moment où *il porte nos péchés en son corps sur le bois.*

Mais quel est le fruit des souffrances et de la mort du Fils de Dieu ? Quelle est l'efficace de ce sacrifice volontaire et la vertu de ce sang innocent ? Vous l'avez déjà lu : *Christ est mort pour abolir le péché par le sacrifice de lui-même. — Son sang purifie de tout péché.* Par sa mort, la propitation est faite, l'expiation accomplie et le péché ôté. Le péché était sur Christ : il le portait sur la croix ; mais Dieu déclare que la mort de son Fils *l'abolit.* Il a ôté le péché, afin qu'il pût recevoir le pécheur. Et maintenant Dieu est juste, non pas en repoussant le pécheur, mais en justifiant celui qui croit en son Fils. Tout ce que Dieu demande d'un pécheur, c'est qu'il croie en Jésus qui nous a été fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sainteté et rédemption. L'homme ne pouvait ni se pardonner lui-même, ni se créer de nouveau : Dieu est juste en pardonnant au coupable qui croit, car sa justice ayant été manifestée au sujet du péché, il peut inviter et il invite les pécheurs les plus endurcis à venir à lui *par Jésus.* La rémission des péchés, un pardon complet, est présenté de la part de Dieu, *par le nom de Jésus,* à tout pécheur. Ce pardon ne vous sera pas refusé, si vous croyez au Fils de Dieu. En Christ donc, se trouve la première chose indispensable à votre salut ; et en lui aussi, par la foi, vous trouverez cette vie nouvelle, pure, sainte, capable de vous faire vous tenir en la présence de Dieu ; car Christ lui-même est la *vie* des croyants et, certes, cette vie plaît à Dieu. Elle est communiquée par le Saint Esprit à ceux

qui croient : Jésus naît dans leur âme, Christ est un *homme nouveau* ; c'est le second Adam, en qui il n'y a pas la moindre trace de péché ; aussi Dieu l'a-t-il reçu et élevé à sa droite. Or, ce second Adam est ma vie.

Ainsi, cher lecteur, la question du péché est parfaitement résolue : Dieu s'en est occupé dans son immense amour. Il a donné son Fils et son Fils s'est donné pour ôter le péché : c'était la seule chose qui pût se faire, pour que les pauvres pécheurs ne périssent pas. Elle est faite. La parole de Dieu, seule, *fait que les yeux voient ;* si vous étudiez, dans les Écritures, la question dont je viens de vous donner un aperçu, elle deviendra claire pour vous ; vous en comprendrez l'immense importance, vous serez gardé des erreurs funestes, reçues parmi les hommes sur ce sujet ; vous verrez, par exemple, la folie de ceux qui prétendent se rendre Dieu favorable, s'ouvrir le ciel, se purifier, par des cérémonies ou par de bonnes œuvres ; mais surtout vous direz avec David : *Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert ! Bienheureux l'homme à qui l'Éternel ne compte pas l'iniquité* (Ps. *32,* 1-2 ; Rom. *4,* 7-8).

PENSÉE

Dieu est lumière (1 Jean *1,* 5), *Dieu est amour* (1 Jean *4,* 9). L'amour seul sans la lumière, c'est-à-dire sans la vérité, n'est plus l'amour selon Dieu. La vérité et l'amour sont inséparables.

M. P.

LA PAIX AVEC DIEU

Je vous fais remarquer que la bénédiction exprimée par ces mots n'est pas un sentiment, mais un fait.

Dieu discute avec les pécheurs. Nous entendons dire parfois qu'Il ne peut voir le péché qu'avec horreur, Il ne peut pas voir le péché. Aussi longtemps que je suis souillé, je dois me tenir éloigné de Lui.

Que vais-je faire ? Comment va finir la discussion ? Elle ne sera finie que quand je serai justifié. J'aurai, à partir de ce moment-là la paix avec Dieu. Mais qu'est-ce que d'être justifié ?

C'est, me semble-t-il, être dans un tel état que Dieu puisse me regarder sans rien voir en moi de condamnable. Puis-je être dans cet état ? Ah ! non ! Pourrai-je jamais y parvenir ? C'est impossible.

Alors je suis perdu.

N'y a-t-il pas dans tout l'univers quelqu'un qui puisse faire pour moi ce que je ne puis faire moi-même ? L'Évangile me répond : « Oui, il y a Jésus, il est venu dans le monde uniquement pour nous justifier. Sa mort a accompli la loi, elle a expié nos péchés. »

Mais comment puis-je m'approprier cette œuvre ? Dieu répond encore : « Par la foi. »

J'en crois le témoignage de la Parole de Dieu ; cette œuvre répond à mon pressant besoin, et elle m'est offerte comme un don de Dieu. Je l'accepte avec reconnaissance, et suis complètement rassuré.

Quelle est maintenant ma position ? Acceptant ce don de la main de Dieu il m'appartient, et il ne peut jamais m'être enlevé. C'est comme si j'avais fait moi-même cette œuvre, comme si j'avais expié moi-même mes péchés et observé toute la loi de Dieu.

Dieu ne voit plus en moi rien de condamnable. Je suis aussi saint que son Fils. Je puis dire avec une inexprimable joie : Justifié par la foi, j'ai la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ.

LA LUTTE POUR LA VIE

La loi nous présente un homme luttant pour obtenir la vie par l'obéissance sans jamais y parvenir. *La grâce* nous le montre, recevant la vie comme un don gratuit, par la foi en l'œuvre accomplie par notre Seigneur Jésus Christ.

G. du V.

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

LUMIERE... AMOUR

La lumière et l'amour sont, à parts égales l'essence même de Dieu, sa nature : *Dieu est lumière* (1 Jean *1,* 5). *Dieu est amour* (1 Jean *4,* 8). Au commencement il est dit que Dieu *créa* les cieux et la terre, mais aussitôt, dès le premier jour, il appela à l'existence la lumière, celle *qui manifeste tout* (Éph. *5,* 14) : *Que la lumière soit. Et la lumière fut* (Gen. *1,* 3).

Mais Dieu est amour, au même titre qu'il est lumière, et il manifeste son amour et sa grâce envers les hommes : *En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui* (1 Jean *4,* 9-10). L'amour seul ne peut exister sans la lumière, et la lumière sans l'amour n'aurait pas son éclat.

Ainsi Jésus est venu dans ce monde : *Voici, je viens, — il est écrit de moi dans le rouleau du livre — pour faire, ô Dieu, ta volonté* (Hébr. *10,* 7). Il s'est fait homme tout en restant Dieu et il s'est présenté sur la terre en disant : *Venez à moi vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos* (Mat. *11,* 28).

Mais les hommes l'ont méprisé, rejeté, cloué sur une croix, et c'est là sur le Calvaire que Jésus a répandu le précieux sang qui purifie de tout péché chaque pécheur qui le réclame ; c'est là que pendant trois heures solennelles, tandis que les ténèbres couvraient la terre entière, c'est là, que Jésus a porté tous nos péchés et en a fait

une entière et parfaite expiation, acceptant ainsi d'être fait péché pour nous.

Quand l'œuvre est achevée, Jésus avant de remettre son esprit, dit : *C'est accompli* (Jean *19,* 30). Aussitôt les ténèbres se dissipent et la lumière brille à nouveau de son éclat le plus merveilleux : Dieu est amour ! Désormais il n'y a plus de crainte, plus d'effroi pour le pécheur, car Jésus, l'agneau de Dieu, parfait et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde, a été son substitut.

Loin de chercher à échapper à la lumière divine, le pécheur doit au contraire se laisser pénétrer par elle et lui laisser voir tout ce qui se cache dans les moindres replis de son cœur. L'amour continuera à faire toute le reste en lui apportant le pardon, la paix, un salut éternel par le précieux sang de Jésus : *Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché* (1 Jean *1,* 7).

Appelé des ténèbres à sa merveilleuse lumière (1 Pierre *2,* 9), le pécheur, délivré à tout jamais du fardeau de ses péchés, pourra désormais goûter combien Dieu est bon, combien son amour est grand. Et le Dieu trois fois saint qui vit dans la lumière sera heureux de trouver en son bien-aimé racheté, dans une marche nouvelle combien heureuse et bénie, un reflet de sa lumière, un écho à son amour !

La grâce, la miséricorde, la paix, seront avec vous de la part de Dieu le Père et de la part du seigneur Jésus Christ le Fils du Père, dans la vérité et dans l'amour (2 Jean 3).

Toujours dans la lumière
De la maison du Père !
Toute ombre a disparu devant l'éclat du jour.
Et bien loin de la terre,
Notre âme tout entière
Goûtera près de Lui, le repos de l'amour.

M. P.

L'HOMME DE DOULEURS

(Suite)

III. VOICI L'HOMME

(Mat *27,* 26-30 ; Marc *15,* 15-17 ; Jean *19,* 1-6.)

Placé devant ce choix unique dans l'histoire de l'humanité : Barabbas ou Jésus, le peuple — son peuple — choisit Barabbas. Quel contraste ! Barabbas, le meurtrier rebelle, s'en va libre, et tandis que l'on détache les liens de ses mains, celui que le plus haut magistrat du pays venait solennellement de déclarer *juste* est livré aux poings brutaux des huissiers et des soldats pour être, selon la coutume, traité de la manière la plus cruelle (Mat. *27,* 24-26).

Pilate prit Jésus et le fit fouetter (Jean *19,* 1). Les évangélistes, conduits par le Saint-Esprit, ne nous rapportent de cet acte inhumain et déshonorant que ce seul verset : *Des laboureurs ont labouré mon dos, ils y ont tracé leurs longs sillons* (Ps. *129,* 3).

Les courroies du fouet étaient garnies de grands clous recourbés ; il arrivait souvent qu'à la suite de la flagellation, les condamnés perdaient connaissance, ou même en mouraient. D'après ce que nous savons, on n'infligeait ce supplice, qu'aux grands criminels.

Il est frappant de voir que le Seigneur, en annonçant ses souffrances à Jérusalem, mentionne tout spécialement la flagellation, une preuve de plus pour nous, qu'il s'agissait d'un degré tout particulier de son abaissement et de ses souffrances (Luc *18,* 32-33).

Cela ne suffisait pas encore. Quand le Seigneur sortit dans la cour, offert en spectacle aux vils instincts de son peuple, les soldats païens le maltraitèrent et le couvrirent d'opprobre. *Les soldats du gouverneur, ayant emmené Jésus au prétoire, assemblèrent contre lui toute la cohorte* (Mat. *27,* 27). *Lui ayant ôté ses vêtements, ils lui mirent un manteau d'écarlate ;* ils ajoutent au vêtement royal, la couronne d'épines et le sceptre de roseau. Puis ils fléchissent hypocritement les genoux devant lui, lui rendant hommage et disant : *Salut, roi des Juifs* (Mat. *27,* 28 ; Marc *15,* 17-19 ; Jean *19,* 2) ! Ils recommencent les brutalités du matin, sans se rendre compte de la lâcheté et de la bassesse de leur conduite envers celui qui, non seulement ne se défendait pas, mais encore renonçait volontairement à toute résistance.

Le cœur du gouverneur païen, persuadé de l'innocence de son prisonnier, mais manquant d'énergie pour le délivrer, ne peut se défendre de l'impression profonde que fait sur lui la per-

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

sonne du Seigneur, brisé par la souffrance qu'endurait son corps, abaissé et humilié, et pourtant infiniment grand et élevé au-dessus de toute cette scène. Il revient encore une fois en arrière et sort vers la foule. Ne trouverait-il peut-être pas quelque moyen de mettre un terme à cette scène cruelle ? Le peuple ne se montrerait-il pas enfin satisfait ? *Pilate sortit encore et leur dit : Voici, je vous l'amène dehors afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. Jésus donc sortit dehors portant la couronne d'épines et le vêtement de pourpre* (Jean *19*, 4). *Je vous l'amène dehors... — Jésus donc sortit dehors...* ; comprenons-nous ce que la Parole veut nous dire ? Aurions-nous pu dans une telle situation agir ainsi ? Et cela volontairement ? L'horreur de ce qui venait de se passer ne nous aurait-elle pas plutôt poussés à résister de toutes nos forces, à paraître devant la foule, dans un état qui appelait la honte et la risée ? Mais le Seigneur, lui, *sortit dehors, portant la couronne d'épines et le vêtement de pourpre*, et c'est ainsi que Pilate le présente une dernière fois à son peuple, tandis que sa voix retentit au-dessus de la multitude :

Voici l'homme !

Oui, *c'était un homme* qui se trouvait là devant leurs yeux, et pourtant pas un homme comme nous tous. Des flots de sang avaient coulé sur la terre, depuis que le péché l'avait placé sous la malédiction, mais aucun chemin ne conduisait au Paradis perdu, dont l'entrée était gardée par *la lame de l'épée qui tournait ça et là*. L'état de l'homme était désespéré, le secours ne pouvait venir que de dehors. Il avait dit : *Voici, je viens, il est écrit de moi dans le rouleau du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté ;* il était venu accomplir l'œuvre de la rédemption. Pour cela, il dut *en toutes choses être rendu semblable à ses frères ;* lui aussi, *eut part au sang et à la chair ; il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes... comme un homme* (Phil. *2*, 7). Il dut cependant s'abaisser plus encore. Quel accueil avait-il trouvé chez ceux qu'il était venu sauver ? : *L'opprobre m'a brisé le cœur et je suis accablé. Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu* (Ps. *69*, 20 ; Jean *1*, 11).

Voici l'homme. De cet homme, il était écrit : *Tu les briseras avec un sceptre de fer ; comme un vase de potier, Tu les mettras en pièces.* Mais alors qu'avait-il à la main ? Un roseau dont ses ennemis se servaient pour lui frapper la tête. Quand il reviendra sur la terre, il sera revêtu de *majesté et de magnificence*. Il sera *ceint de force, il aura sur son vêtement un nom écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs* (Ps. *45*, 3 ; *93*, 1 ; Apoc. *19*, 16). Son vêtement, qu'était-il alors ? Le manteau sali d'un soldat, représentant, ô dérision, la pourpre royale ; la gloire du Roi d'Israël demeurait cachée sous des souffrances indicibles. Un jour, lorsque le monde le reverra, il y aura *sur sa tête plusieurs diadèmes, une couronne d'or fin* (Apoc. *19*, 12 ; Ps. *21*, 3). Ici, sa couronne d'épines rappelle la malédiction divine prononcée en Eden sur la création à cause

du péché d'Adam (Gen. *3*, 18). *Christ nous a rachetés de la malédiction... étant devenu malédiction pour nous* (Gal. *3*, 13). Un jour viendra où de sa bouche sortira une *épée aiguë à deux tranchants*, mais alors il gardait le silence ; un jour, sa face sera *comme le soleil quand il luit dans sa force* (Apoc. *19*, 15), mais alors *son visage était défait plus que celui d'aucun homme et sa forme plus que celle d'aucun fils d'homme* (Ésaïe *52*, 14). Oui, *voici* l'homme : *un homme de douleurs, sachant ce que c'est que la langueur, et comme quelqu'un de qui l'on cache sa face*, méprisé et tenu pour rien.

Quelle réponse Pilate obtient-il ? *Quand donc les principaux sacrificateurs et les huissiers le virent, ils s'écrièrent, disant : Crucifie, crucifie-le* (Jean *19*, 6). Ainsi s'accomplit cette parole infinie de tristesse et de souffrance solitaire : *J'ai attendu que quelqu'un eût compassion de moi, mais il n'y a eu personne... et des consolateurs, mais je n'en ai pas trouvé* (Ps. *69*, 20).

(*A suivre.*)

TÉMOIGNAGES SILENCIEUX

Un commerçant impie et incrédule raconte, après sa conversion, quelle fut la cause de cette transformation complète dans sa vie : « Je la dois à l'exemple d'un de mes employés, dont la religion se manifestait plus par sa vie que par ses paroles. Quand il m'arrivait de jurer, et c'était fréquent, il ne faisait aucune remarque ;

je voyais bien cependant qu'il en souffrait. Si je me mettais en colère et disais des injures, il ne disait pas un mot, mais je remarquais combien ces scènes l'affectaient. Peu à peu, l'estime que je lui portais m'amena à dompter mes passions quand il était présent et plus tard à les combattre. Bien que cet homme ne m'eût jamais parlé de religion, son attitude exerça sur moi une meilleure influence que toutes les exhortations du monde. Après Dieu, c'est à lui avant tout, que je dois la certitude d'avoir la vie éternelle. »

Le général Gordon voulait engager un mahométan comme domestique. Mais celui-ci s'y refusa. Lorsque Gordon s'enquit de la cause de son refus, il répondit : « Maître, tu ferais de moi un chrétien. » — « Je ne te dirai pas un mot de religion et te laisserai parfaitement tranquille », répliqua le général. Mais le mahométan persista dans son refus, en ajoutant : « Je suis certain que je deviendrais un chrétien, si je vivais constamment avec toi, même si tu ne me parlais jamais de ta religion. Ta vie parle mieux que tes paroles et c'est ce que je veux éviter, car je ne désire pas devenir chrétien. »

DEUX AMIES

Quoique habitant, depuis des années, deux chambres que ne séparait qu'une légère cloison, elles n'avaient entre elles aucun rapport, elles s'étaient à peine entrevues. Toutes deux partaient de bonne heure pour l'atelier et rentraient

Le Salut de Dieu 82 (1961)

fort tard. Les dimanches où elles ne travaillaient pas (il n'y en avait pas beaucoup dans l'année) chacune allait encore de son côté ignorant sa voisine.

C'est ainsi que l'une put être malade pendant des mois, sans que l'autre le sût. Et celle-ci ne l'apprit pas par la concierge, laquelle n'attendait pas toujours d'être interrogée pour renseigner. Elle s'était fait une règle de ne se lier avec personne. Quand elle quitta son village pour aller à Paris, elle avait été mise en garde contre les dangers de la grande ville et elle était d'autant plus excusable de les exégérer que ce qu'elle avait vu au commencement de son séjour n'était pas fait pour la rassurer. Mais plus elle s'éloignait des hommes, plus elle s'attachait à la Bible et à son Sauveur et, si elle pouvait être libre à l'heure du culte ou d'une réunion dans la journée, son bonheur était complet. Le soir, elle ne restait dehors que pour son travail et, une fois rentrée, elle ne sortait plus.

Une nuit, elle entendit des gémissements — suivis de sanglots — chez sa voisine. Elle écouta bien et... elle hésita. Elle se souvenait d'une histoire, qu'elle avait lue, et qui racontait comment une jeune fille, attirée par des cris de souffrance, était tombée dans un épouvantable guet-apens. Cependant, elle se dit que trop de prudence confinait à l'égoïsme ou n'en était qu'une forme subtile, et alla frapper à la porte de sa voisine. Celle-ci répondit que la porte était ouverte et que *qui que ce soit* n'eût qu'à entrer.

Elles se reconnurent, sans peine, mais se trouvèrent gênées de s'être ignorées jusque-là.

— Je suis venue parce que je vous ai entendue pleurer. Qu'avez-vous ? Etes-vous malade ?

— Depuis longtemps je suis malade. Mais ce n'est pas ma maladie qui me fait pleurer.

— Qu'est-ce donc ?... Répondez-moi, je vous en supplie. Ne m'en voulez pas, si je suis restée si longtemps à venir à vous. Quelque étrange que cela puisse vous paraître, je ne savais rien de votre état. Je ne parle jamais à personne si je n'y suis obligée. Je ne m'occupe pas des affaires des autres en temps ordinaire et je ne supposais rien d'extraordinaire chez vous. Je ne sais si vous avez pleuré d'autres fois. Je vous ai entendue tout à l'heure pour la première fois... Oh ! vous ne voulez pas me croire, vous ne voulez pas me répondre. Je vous en prie, dites-moi ce qui vous fait pleurer, dites-moi en quoi je puis vous être utile.

— Vous ne pouvez hélas, m'être utile en rien. Mes dernières économies sont mangées et maintenant il faut que je quitte cette chambrette, qui m'était devenue si chère, et que j'aille mourir à l'hôpital.

— Ce n'est que ça ? D'abord il n'est pas question de mourir. A votre âge tout est espoir. Mais vous vous guérirez ici. J'en fais mon affaire. Vous êtes désormais ma pensionnaire.

— Cela, je ne le permettrai pas. Vous êtes une ouvrière comme moi. Je ne sais si vous vous faites de meilleures journées que celles que je me faisais. Mais je sais qu'on a assez à faire pour soi si l'on veut rester honnête.

— Ah, cela n'est pas votre affaire. Je m'arrange comme je l'entends. Avec une ou deux heures de travail de plus par jour...

— Par nuit...

— Mettons par nuit, je gagnerai largement ce qu'il faut pour vous et pour moi.

— Non, non, cela est impossible. Quand vous seriez à votre tour malade pour avoir trop travaillé, nous irions toutes deux à l'hôpital...

— Il ne faut pas voir les choses ainsi. Il faut avoir un peu plus confiance. Mon amie, ma sœur, ne me repoussez pas. Laissez-moi payer une dette que j'ai contractée envers vous il y a cinq ans.

— Que dites-vous là ? C'est moi qui suis malade, mais c'est vous qui avez la fièvre.

— Non, je sais très bien ce que je dis. Il y a cinq ans que Jésus Christ a donné Sa vie pour moi, ou plutôt il y a cinq ans que j'ai accepté ce don.

— Je ne suis pas Jésus Christ.

— Non, mais écoutez ce qu'Il a dit : *J'ai été malade et vous m'avez visité.* Et ceux à qui Il le disait ne le comprenaient pas plus que vous ne le comprenez. Alors Il ajouta : *En tant que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, vous l'avez fait à moi-même.* Ce que je veux faire pour vous je le ferais à Jésus Christ qui est mon Sauveur. Pardonnez-moi d'avoir été si lente à le faire.

La malade était une bonne jeune fille, qui, depuis qu'elle avait appris... et oublié son catéchisme, était restée étrangère à toute pensée religieuse. Aussi ne saisit-elle pas pleinement le langage de sa nouvelle amie, mais elle n'en perdit pas un mot et put le répéter — et le répéta

souvent — dans la suite. Elle accepta l'offre, et tout en souffrant du surcroît de travail dont elle était la cause, elle était heureuse, heureuse de pouvoir demeurer *chez elle,* heureuse surtout des heures que sa voisine passait avec elle et des dimanches entiers qu'elle lui donnait parfois. Voyant ainsi Jésus Christ vivant et vécu sous ses yeux, elle n'eut pas de peine à croire en lui et à se remettre entre Ses mains, au moment de quitter sa *chère chambrette.*

Ce fut un départ paisible et pourtant bien douloureux. Les voisines s'étaient ignorées pendant des années et maintenant qu'elles se connaissaient, qu'elles s'aimaient et qu'elles étaient devenues presque indispensables l'une à l'autre, elles étaient obligées de se séparer !

— Merci, dit la mourante. Bénissez-la, Seigneur.

— Bénis-nous ensemble, Seigneur, et reste le lien qui nous unit dans le temps et dans l'éternité.

La séparation dura quatorze années pendant lesquelles celle qui restait ne manquait pas, chaque fois qu'elle avait une journée ou une demi-journée, de porter des fleurs sur la tombe de celle qui était partie.

Elle se refusait à accepter les témoignages de respect qui allaient à elle de la part de ceux qui savaient ce qui s'était passé. Et comme, à son heure dernière, on lui en parlait encore, elle dit :

Pourquoi me glorifier ? Pourquoi me remercier ?

Le Salut de Dieu 82 (1961)

A Lui nos actions de grâce de nous avoir permis d'être ouvriers avec Lui. Quelle joie, quelle joie !

G. du V.

" ABANDONNE-ÇA, CAMARADE ! "

Je te répète, mon vieux, que la religion, c'est bon pour les femmes et les enfants, mais pas pour les hommes, disait Jacques Durand, un vieux mineur, à un camarade qui venait de se donner à Jésus Christ. Tu n'as pas besoin de t'efféminer encore plus, tu es bien assez capon comme ça. Si tu commences à lire la Bible, tu deviendras si froussard que tu auras peur, même de ton ombre. Abandonne ça, camarade, crois-en mon conseil.

Ernest M. était le seul chrétien dans cette mine remplie de travailleurs libres-penseurs. Il ne répondit que par ces mots : Je suis à Christ et rien ne me fera changer.

Un après-midi, alors qu'Ernest venait de descendre au fond et passait des outils à un jeune garçon qui se tenait près de la cage, un son terrifiant lui fit dresser l'oreille : l'eau envahissait la mine. Il avait assez d'expérience pour savoir tout le danger que couraient ses compagnons. Quelques mois auparavant, quand il ne connaissait pas Dieu, il n'aurait pensé qu'à sa propre sécurité et aurait sauté dans la cage de l'ascenseur ; il aurait été sauvé. Ce fut une grande tentation pour sa nature timide. La pensée du sort

qui attendait ses camarades, qui allaient périr sans Dieu, lui donna courage. Il saisit le jeune garçon, le mit dans la cage et lui dit : Dis au village que l'eau a envahi la mine et que nous allons nous réfugier dans l'extrémité de la galerie droite. Ernest se mit à courir et eut bientôt prévenu ses camarades. Affolés, ils seraient allés dans toutes les directions sans la fermeté d'Ernest qui les dirigea dans la galerie droite dont l'extrémité surélevée leur permettrait peut-être d'attendre le secours sans être atteints par l'eau. Les hommes creusèrent avec leurs pics une sorte de chambre au-dessus de la galerie. Ils avaient quelques provisions, et attendirent la délivrance ou la mort. Ernest eut là un auditoire bien préparé. Il leur parla, il pria avec eux.

Pendant ce temps, les villageois, avertis par le jeune garçon, creusaient au-dessus de la galerie droite. Ils travaillèrent nuit et jour. Enfin, au matin du cinquième jour, ils arrivèrent jusqu'aux pauvres mineurs épuisés. Plusieurs étaient morts, mais plus de la moitié, parmi lesquels était Ernest, vivaient encore. On les transporta chez eux avec précaution, et ils furent bientôt remis de leurs terribles souffrances. Quelques-uns furent transformés à partir de ce moment-là. Jacques Durand fut parmi ces derniers. Il apprit comment Ernest aurait pu se sauver et les laisser périr.

Je croyais que la religion rendrait Ernest plus froussard qu'il n'était avant, dit-il à ses camarades, mais au contraire, il a fait ce que peu auraient osé. Le livre qui fait d'un peureux comme

Ernest un pareil héros est bon pour tous. Dès aujourd'hui, je prends, moi aussi, Jésus pour mon Sauveur.

LE BAGAGE A LA FRONTIÈRE

Chacun sait que pour passer certaines marchandises d'un pays à l'autre, des droits d'entrée sont prélevés à la frontière. D'autres denrées sont absolument prohibées. Tout voyageur honnête et scrupuleux, déclarera ce qu'il a d'imposable dans son bagage et s'abstiendra du prohibé. Si quelqu'un s'avisait de vouloir dissimuler des objets de contrebande, il s'exposerait à une forte amende et à la confiscation de l'interdit ; lui-même en subirait une perte de temps et d'argent.

Tirons de ceci un exemple pour en faire ensuite l'application à nous, enfants de Dieu, qui connaissons plus ou moins notre privilège et notre liberté d'adorateurs dans les *lieux saints*.

Supposons quatre fils de la même famille, placés à l'étranger pour compléter leur éducation. Ils ont l'autorisation et les moyens de revenir à la maison pour les vacances, et doivent chaque fois passer la frontière. Le premier, le cœur rempli du bonheur de se retrouver bientôt dans la maison paternelle, ne s'embarrasse d'aucun bagage superflu. Le second, les yeux attirés par les convoitises, a garni sa valise de toutes sortes d'objets qu'il déclare consciencieusement à la

douane. Le troisième pense surtout à faire une bonne affaire en dissimulant des marchandises prohibées dans son bagage : il est arrêté, ses frères ne peuvent continuer leur voyage sans lui ! son inconséquence et sa légèreté ont entraîné les autres dans ses difficultés. Le quatrième fils n'a pas d'amour pour les siens ; il préfère passer ses vacances à l'étranger où il a trouvé d'autres affections, et se contente de penser qu'un jour, lointain peut-être, il finira par rentrer au pays.

Cet exemple n'est-il pas un tableau assez vrai de nos réunions de culte en général ?

C'est un doux privilège de pouvoir, déjà ici-bas, entrer dans le ciel même, notre patrie, dans la présence de notre Dieu et Père pour jouir de Son amour, pour L'adorer, Le bénir pour ce qu'Il est, pour tout ce qu'Il a fait pour nous, pour nous souvenir des souffrances de Son Fils bien-aimé. *Ayant donc, frères, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints, par le sang de Jésus...* (Hébr. *10*, 19). Mais tout privilège comporte une responsabilité. La Parole nous enseigne que dans la présence de Dieu il faut un état pratique de sainteté pour jouir de Sa communion. Pour entrer dans le sanctuaire comme adorateurs en esprit et en vérité, il est important de nous rappeler que notre Dieu est lumière : *Si nous disons que nous avons communion avec Lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons* (1 Jean *1*, 6). Rien de souillé n'entre dans le ciel. Dieu a les yeux trop purs pour voir le mal, toutes choses sont nues et découvertes devant Lui. Comment nous présenter devant

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Dieu pour Lui rendre culte, nous qui bronchons et manquons chaque jour ? Sa grâce a pourvu à tout : *Ayant un grand sacrificateur... approchons-nous avec un cœur vrai, en pleine assurance de foi, ayant les cœurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience et le corps lavé d'eau pure* (Hébr. *10,* 21-22). Si la Parole nous invite à entrer en pleine liberté dans les lieux saints, elle nous présente aussi le grand sacrificateur qui purifie nos saintes offrandes, qui intervient pour nous et lave nos pieds. *Il a rendus parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés* (Hébr. *10,* 14). Dans ce monde de péché, nous contractons la souillure, notre marche pratique manifeste souvent les fruits de la vieille nature corrompue, nos pieds ont besoin d'être lavés ; ils ne peuvent entrer sales dans la présence de Dieu : il est impossible de passer la frontière avec du bagage interdit !

Deux choses sont donc nécessaires à notre purification : 1° la confession entière et sans restriction de nos fautes : *Dieu est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité* (1 Jean *1,* 9). 2° L'action sur nos cœurs et nos consciences, de cette épée à deux tranchants, *la Parole de Dieu, qui atteint et pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, en jugeant des pensées et des intentions du cœur* (Hébr. *4,* 12). Laissons agir cette Parole sur nos âmes, laissons la lumière de Dieu pénétrer nos consciences ; nous serons amenés à juger nos actes charnels, mais nous trouverons aussi Sa grâce qui encourage, Sa miséricorde qui relève, *le secours*

au moment opportun. La Parole vivante et opérante coupe et juge le mal jusqu'à sa racine, la sacrificature de Christ lave et guérit. Prenons l'habitude, une fois convaincus de péché, de le confesser immédiatement au Seigneur, le jugeant dans Sa sainte présence et à Sa lumière. L'interdit, ayant été reconnu abandonné, Christ, notre sacrificateur, nous purifie, nous rétablit dans Sa communion et la jouissance de Son amour, nous rend capables alors de L'adorer. Combien nous sommes coupables si nous négligeons ce précieux jugement de nous-mêmes ! Nous attirons sur nous les coups de Sa verge paternelle qui nous corrige et nous châtie pour nous débarrasser du mal, afin que nous soyons déjà ici-bas pratiquement saints et heureux. Nous ne pouvons jamais entrer en la présence de Dieu, pour Lui rendre culte, avec du péché non jugé et non pardonné. Hélas ! n'arrive-t-il pas souvent que l'on essaie de passer la frontière avec du bagage interdit !

Pour jouir le dimanche matin des bénédictions découlant de la présence du Seigneur au milieu des Siens, pour réaliser notre pleine liberté d'entrer, il faut avoir marché avec Lui pendant la semaine. On ne peut être mondain du lundi au samedi, et chrétien le dimanche ! Ne voit-on pas souvent au culte des chrétiens semblables à ces trois jeunes gens à la frontière ? Un des adorateurs a passé la semaine avec Dieu, dans Sa communion, faisant tout avec Lui et pour Lui ; il a bronché en plusieurs occasions, mais a de suite jugé et tout confessé à mesure : il est rempli de joie et capable de rendre grâce.

Un autre a été entraîné par le tourbillon des affaires, s'est montré plus ou moins fidèle dans son travail et n'a pas pris le temps de s'occuper du Seigneur : il arrive le cœur sec. Cependant la contemplation de la grâce et de l'amour de Dieu, touche sa conscience ; il juge là ses inconséquences, et peut rendre culte malgré sa misère. Un troisième chrétien, faute d'avoir veillé et prié, pris par la mondanité, l'amour de l'argent ou tout autre chose, ne vient plus au culte que par habitude : son cœur est loin de Dieu, le mal non jugé constitue de l'interdit dans l'Assemblée, l'action de l'Esprit est entravée, l'on sent une atmosphère lourde, écrasante, preuve que Dieu ne peut avoir communion avec le mal.

Que Dieu nous donne de savoir *retenir la grâce par laquelle nous servions le Seigneur d'une manière qui Lui soit agréable, avec révérence et avec crainte. Car aussi notre Dieu est un feu consumant* (Hébr. *12,* 28-29). Il y a aussi des chrétiens correspondant au quatrième fils, resté indifférent en arrière. Ils n'ont pas à cœur les réunions des saints, il leur suffit de savoir qu'ils sont sauvés et qu'ils trouveront le ciel au bout du chemin.

La Parole en 2 Pierre *1,* 5-11, en contraste avec cet état, nous parle des choses qui doivent être jointes à la foi ; si ces choses sont en nous et y abondent, nous ne serons point oisifs, ni stériles en attendant le ciel. Le Seigneur ne se contente pas, Lui, que nous arrivions au ciel en tout cas ; mais Il désire que l'entrée dans Son royaume, au lieu de se faire comme à travers le feu, nous soit richement donnée.

Que Dieu nous fasse la grâce d'aimer Sa lumière et Sa sainteté, de juger les fruits de la chair à cette lumière qui manifeste tout. Nous pourrons alors jouir constamment de Sa communion, individuellement, et de Sa présence collectivement. Bientôt, nous serons pour l'éternité à l'abri de toute atteinte du mal.

Si ces lignes peuvent rendre plus délicate une seule conscience, nous ne regretterons pas notre comparaison, peut-être singulière, du *bagage à la frontière.*

(*Messager évangélique.*)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

L'HOMME DE DOULEURS

(*suite*)

IV. — LA CROIX

(Mat. *27*, 33-38 et 45-46 ; Marc *15*, 22-28 et 33-34 ; Luc *23*, 33-35 et 44 ; Jean *19*, 17-24).

A six heures du matin environ, Pilate avait rendu son jugement. Les délibérations contre le Seigneur avaient commencé de très bonne heure ; dans ce jour de la *Préparation*, le gouverneur craignait qu'il n'y eût quelque soulèvement dans la foule si nombreuse qui était venue célébrer la Pâque à Jérusalem ; aussi s'était-il hâté d'arriver à une décision dans ce procès qui avait excité une telle agitation parmi les Juifs. Le Seigneur fut alors conduit sur le chemin douloureux qui menait à Golgotha, où à neuf heures (selon notre manière de compter), il fut crucifié (Marc *15*, 25). Pendant six heures entières, trois sous l'ardent soleil de l'Orient, puis trois dans les ténèbres, il endura sur la croix des souffrances toujours croissantes de la part des hommes et de la part de son Dieu, jusqu'au moment où lui, le Saint, le Prince de la vie, entra dans la mort qu'il devait vaincre par la résurrection. Mais occupons-nous d'abord de quelques détails de cette scène.

Et l'ayant crucifié..., combien la Parole nous dit peu de chose de l'acte lui-même de la cruci-

fixion (Mat. *27*, 35, etc.). *Ils l'ont fait mourir, le pendant au bois — Jésus le Nazaréen... vous l'avez cloué à une croix et vous l'avez fait périr par la main d'hommes iniques* (Actes *10*, 39 ; *2*, 22 sq). Le Seigneur dit : *Des chiens m'ont environné, une assemblée de méchants m'a entouré ; ils ont percé mes mains et mes pieds* (Ps. *22*, 16).

Quelle réserve le Saint-Esprit met à nous parler de cet acte horrible, de ce crime épouvantable de la créature contre son Créateur, du pécheur perdu contre son Sauveur ! Son intention n'est pas d'agir sur nos sentiments. L'homme, lui, a fait le contraire ; par des images et des représentations sans nombre, — aussi détestables que superficielles, — il a cherché à parler aux sentiments, ou plus exactement à la chair. Avec quelle répulsion le croyant ne devrait-il pas se détourner de telles choses !

Et l'ayant crucifié, ils partagèrent entre eux ses vêtements, en tirant au sort (Mat. *27*, 35). Il semble d'après Matthieu et Marc que c'est la première chose qui se soit passée au pied de la croix. Le gain facile de quelques vêtements, le triste plaisir de s'enrichir sans peine, suffisent à éloigner de ces cœurs froids et endurcis toute impression de la scène d'agonie à laquelle ils assistaient. Avec quel soin ils procèdent, faisant quatre parts, *une part pour chaque soldat*, jetant le sort pour déterminer avec équité *ce que chacun en prendrait*, dans ce lieu où la plus grande injustice humaine venait d'être commise (Jean *19*, 23 ; Marc *15*, 24).

Le peuple, tout aussi dépourvu d'intelligence, *se tenait là, regardant;* pour lui, ce n'était qu'un *spectacle* de voir le Fils du Dieu vivant, cloué sur le bois maudit (Luc *23*, 35, 48).

Mais qu'était tout cela pour le Seigneur, suspendu dans une position si douloureuse, entre le ciel et la terre ? *Ils me contemplent, ils me regardent ; ils partagent entre eux mes vêtements, et sur ma robe ils jettent le sort.* Abandonné des hommes, il était là encore, solitaire et incompris, comme il l'avait été durant toute sa vie, *semblable au pélican du désert... comme le hibou des lieux désolés... comme un passereau solitaire sur un toit* (Ps. *22*, 17 ; *102*, 6).

Mais, depuis la sixième heure, il y eut des ténèbres sur tout le pays, jusqu'à la neuvième heure (Mat. *27*, 45). Souffrances indicibles de ces trois heures de ténèbres, où il était seul, où Dieu était contre lui, qui pourra les sonder ?

> Oh ! comme ils ont pesé sur Toi,
> Seul, dans cette heure sombre,
> L'abandon, l'angoisse et l'effroi,
> De nos péchés sans nombre !

Nous n'entendons pas une plainte, pas un gémissement de celui qui souffrait ainsi ; ses lèvres restaient closes. Un seul cri s'en échappa. *Et vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une forte voix...* (Mat. *27*, 46). Tranquille et soumis, il avait gravi le chemin du Calvaire ; il avait dit des paroles d'amour et de grâce à son disciple, à sa mère, au brigand. Mais alors, ce fut un *grand* cri, révélant l'abîme de souffrance, infiniment

profond, où, durant ces dernières heures, il avait dû descendre. *N'est-ce rien pour vous tous qui passez par le chemin ? Contemplez et voyez s'il est une douleur comme ma douleur...* Ces paroles n'expriment-elles pas l'angoisse du Sauveur mourant, dans ce *jour de l'ardeur de la colère divine* (Lamentations *1*, 12) ?

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné (Mat. *27*, 46) ? Qu'il *fût délaissé des hommes* (Ésaïe *53*, 3), qu'il parcourût son chemin ici-bas dans une solitude croissante jusqu'à ce que tous soient *scandalisés en lui* et le laissent seul, — nous pouvons encore le comprendre ; c'était la conséquence de sa fidélité et de son obéissance à son Père dans un monde souillé et ennemi de Dieu. Mais maintenant, c'était *Dieu qui l'abandonnait*, lui, qui ne *connaissait pas le péché*, en qui *le chef du monde n'avait rien* (1 Pierre *2*, 22 ; Jean *14*, 30).

Combien peu nous entrons dans ce que fut pour Dieu cet abandon de son Fils ! Il dut cacher sa face de celui qui était *venu pour faire sa volonté* (Héb. *10*, 9 ; Ps. *40*, 8) et l'avait parfaitement accomplie. Au sujet du père et du fils, n'avait-il pas été dit, bien longtemps auparavant, lors du sacrifice d'Isaac : *Et ils allaient les deux ensemble* (Gen. *22*, 6, 8). Quand Abraham prit son fils, *son unique, celui qu'il aimait*, pour l'offrir à Morija, Dieu intervint alors pour *qu'il n'étendit pas sa main sur l'enfant et ne lui fit rien*. Mais au Calvaire, Dieu n'intervint pas ; aucun ange n'apparut pour fortifier le Seigneur, comme *dans l'angoisse du combat* à Gethsémané (Gen. *22*, 2, 11 sq. ; Luc *22*, 43). A la croix, Dieu

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

détourna sa face, il *dut* le faire, ô mystère des mystères. *Il plut à l'Éternel de le meurtrir. Il l'a soumis à la souffrance* (Esaïe *53*, 10).

Les pères *avaient crié vers Dieu, ils s'étaient confiés en lui*, et ils n'avaient *pas été confus*, mais son cri n'a pas trouvé de réponse : *Un ver et non point un homme, l'opprobre des hommes.* Il fit l'expérience à côté de toutes ces souffrances qu'*il n'y avait personne qui secourût* (Ps. 22, 1-11). Quelle scène, dépassant toute compréhension, d'entendre à la fin de sa vie le seul homme juste qu'il y eût sur cette terre déclarer à la face du monde impie qu'il était abandonné de Dieu !

Tu fus seul sur la croix, buvant la coupe amère,
Sans qu'un cœur vînt répondre à ton cri
[douloureux !

Il est descendu dans l'abîme dans lequel le péché avait amené l'homme sous le jugement qui devait être notre part éternelle ; à notre place, il a subi la mort, *le salaire du péché*. Ce qu'est le péché aux yeux de Dieu, l'homme le sait à peine, même lorsqu'il est venu à la lumière divine, mais le Seigneur dans sa sainteté intrinsèque a éprouvé toute l'horreur d'être fait péché devant Dieu : *Un abîme appelle un autre abîme à la voix de tes cataractes ; toutes tes vagues et tes flots ont passé sur moi* (Ps. *42*, 7 ; Jonas *2*, 4).

Oh ! quelle œuvre ! Quelle œuvre entièrement à la gloire de Dieu ! Oui, nous pouvons bien dire : *Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde !*

QUI EST DU COTÉ DE DIEU ?

La jeune femme du capitaine hésitait à prendre la carte d'invitation au bal des officiers qui lui était présentée. Qu'y a-t-il ? s'écria son mari qui, entrant au même moment, vit sa femme si troublée... mais qu'y a-t-il ?

Ils s'étaient mariés récemment, lui était dans l'armée anglaise, et c'était la première fois que la jeune femme recevait une telle invitation. Elle devait, hélas, réaliser aussi pour la première fois la faute qu'elle avait commise devant Dieu en s'unissant par les liens du mariage à un homme qui n'avait pas la foi. Elle avait été amenée au Seigneur avant le mariage, elle l'avait reconnu comme son Sauveur, mais jamais elle ne s'était inquiétée de savoir si l'homme de son choix était uni avec elle de cœur et d'esprit dans les choses de Dieu qui sont éternelles. Maintenant qu'il avait été promu capitaine et envoyé aux Indes, elle trouvait bien difficile de servir deux maîtres.

— Eh bien, Jacques, dit-elle, tu sais très bien que je suis une croyante et que j'ai renoncé au bal et au théâtre avant de t'épouser. Je sens que le moment est critique pour moi ; je ne puis me rendre à cette invitation.

— Quoi ! reprit l'officier en souriant, vas-tu enlever à cette fête son meilleur danseur ? Tu ne feras jamais une chose pareille, d'autant plus que ton cher vieux missionnaire, Mr H. y sera !

— Jacques, cela n'est pas possible, s'écria-t-elle très surprise, ce fidèle serviteur de Dieu n'a certainement pas accepté.

— Il y sera lui-même en personne, répondit le capitaine ; le colonel a eu l'excellente idée de l'inviter, il a accepté, et au Cercle des officiers, ces derniers jours, on était enchanté à la pensée de voir quels seraient ceux qui l'y suivraient ou qui refuseraient.

— Et Mr H. a accepté ? demanda avec angoisse la jeune femme.

— Oui, j'ai même vu sa réponse et pris part aux rires de chacun à la pensée de le voir à un bal !

— Alors j'irai, moi aussi, dit la jeune femme.

La salle était magnifiquement illuminée, décorée de fleurs et de drapeaux. La musique du régiment jouait une valse entraînante, danseurs et danseuses s'en donnaient à cœur joie.

Au beau milieu de la seconde valse et de toute son agitation, un homme très grand et très fort portant une belle barbe entra dans la salle et se tint là immobile, au milieu de tous ces officiers dont l'éclat des tenues rouges et or se mêlait à celui des jolies toilettes de bal semées de brillants et de fleurs. Deux paires d'yeux considéraient cette scène avec peine.

La musique s'arrêta, les danseurs reconduisaient leurs partenaires à leur place, mais le vieux missionnaire resta seul au milieu de la salle immense, entièrement dégagée. Tous les regards étaient tournés vers lui, et au milieu d'un silence impressionnant, levant la main vers le Ciel, il s'écria de sa forte et belle voix : Qui est

du côté de Dieu ? Une deuxième, puis une troisième fois il posa la question au milieu de la consternation générale : Qui est du côté de Dieu ? Et son regard vif et perçant sous les épais sourcils parcourait l'assistance silencieuse.

Une puissance mystérieure, venant d'en haut, semblait s'être emparée des spectateurs, car nul ne bougeait, nul n'élevait la voix contre ce trouble-fête, témoin fidèle du Seigneur. L'appel était si inattendu, l'attaque si soudaine que même les adversaires les plus zélés du vieux missionnaire demeuraient tranquilles, ne sachant que dire ou que faire.

A la suite du dernier appel, il se produisit un remous dans un groupe de danseurs et, au grand étonnement du capitaine, sa jeune femme très pâle, s'avança doucement et majestueusement vers Mr H. et se plaça à côté de lui. La tête haute, ce jeune témoin de Dieu se tenait là, confessant en public sa foi. Tous deux seuls se tenaient là du côté de Dieu, l'homme fort et courageux et la délicate jeune femme vêtue de blanc. Le missionnaire adressa quelques paroles sérieuses à l'auditoire, prêchant la repentance et parlant de l'éternité. Puis il quitta la salle, suivi peu après de la jeune femme et de son mari bouleversé.

Inutile de dire que la soirée fut manquée, mais pour quelques-uns ce fut une soirée mémorable et un jour de décision pour Christ. Une fois pour toutes, la femme du capitaine réalisa que le croyant ne peut absolument pas servir deux maîtres ; Dieu et le monde sont diamétralement opposés. Aussi se décida-t-elle résolument pour

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Dieu, prête à souffrir avec son peuple pour le nom de Christ béni éternellement, prête aussi à le suivre d'un cœur heureux et vrai et à l'attendre des cieux. Jamais elle n'eut à regretter d'avoir pris une telle décision.

Cher lecteur qui hésitez encore, il vous faut aller vous aussi du côté de Dieu en suivant Jésus Christ, son Fils unique et bien-aimé. C'est Lui qui s'est chargé de tous nos péchés à la croix et c'est là que son sang précieux a coulé pour en faire l'expiation.

Délivré de ce fardeau, vous trouverez en Lui la paix, le repos et le bonheur présent et éternel.

VOICI NOUS N'EN SAVIONS RIEN

(Prov. *24*, 12)

Une grande ville du Nord, un soir de janvier, froid, humide, plein de brouillard. Les bureaux se vident, les rues sont pleines de monde : chacun s'empresse d'aller trouver chez soi chaleur et lumière. Trois jeunes filles, dix-huit, vingt et vingt et un ans, passent côte à côte, rieuses et se hâtant vers le tram qui les emporte loin des regards qui les ont suivies un instant dans la foule.

Le lendemain, leurs places sont vides au bureau. On fait des recherches, un jour, deux jours, trois jours... rien. La police s'en occupe

et pour finir le mystère s'éclaircit. Bien loin de la ville, au bord d'un des nombreux lacs des forêts environnantes, on a retrouvé trois mallettes, parapluies et chapeaux : de nouvelles recherches amènent la découverte d'un cadavre... Que s'est-il passé ? L'esprit atterré n'a pas de peine à reconstituer la scène. Parties le soir de la ville, les trois amies ont pris un des trains de banlieue pour la campagne. De la gare, elles ont marché — qui dira combien d'heures ? — à travers la forêt inhospitalière, dans la nuit, dans le brouillard, jusqu'au bord du lac, où elles ont déposé leurs effets, et, la main dans la main, sans qu'aucune d'elles ait reculé — les traces retrouvées dans la vase le montrent bien — elles se sont avancées tout droit dans l'eau glacée, loin, bien loin jusqu'à ce qu'elle les recouvre: le lac est très peu profond à cet endroit.

Pourquoi ? Une note adressée par la plus jeune à ses parents nous l'apprend : « La vie est amère ; impossible d'être heureuse sur la terre ; il vaut mieux en finir tout de suite avec l'existence. »

Ce fait, parmi tant d'autres, ne nous ouvre-t-il pas les yeux sur le vide immense qui se trouve souvent dans le cœur de ceux qui nous entourent, vide qu'une seule Personne peut remplir, une Personne qui a rempli le nôtre et nous a délivrés de la mort éternelle. Combien parmi ceux que nous coudoyons chaque jour La connaissent-ils ? Les besoins du cœur sont là; il faut les satisfaire: mais comment ? On cherche dans les plaisirs, dans les mille distractions offertes par le monde de quoi y répondre ; mais qu'en reste-t-il : « La

vie est amère... » Et à l'aube de sa jeunesse, en plein hiver, dans le brouillard glacé qui vous pénètre de toutes parts, on s'en va à la mort !

Pensons-y un instant. Dehors la pluie ruisselle sans arrêt, le froid vous transperce ; tout frissonnant, chacun se hâte de gagner le logis pour trouver au coin du feu quelques instants de repos. Et là-bas, dans la grande forêt solitaire, trois jeunes filles s'en vont à la mort, et à quelle mort ! Bordé de hêtres dépouillés, le lac se dessine à peine dans l'obscurité de la nuit. Mais sans hésitation devant l'horreur de leur acte, sans reculer devant l'eau glacée qui monte, elles s'avancent d'un commun accord dans les vagues qui les emportent vers une éternité de malheur...

Les cœurs étaient vides. Personne sur leur route pour leur dire au moment propice la parole qui aurait suffi à les remplir de la seule vraie joie ; personne pour les conduire au Sauveur. Nombreux sont ceux qui l'auraient pu ; mais ils se sont tus ; ils ne *savaient pas ;* ils ont gardé le silence. Comment deviner que sous l'extérieur léger et mondain du camarade d'université, du collègue de bureau, de l'amie de travail, les profondeurs de l'être intime recélaient une soif étrange d'un bonheur inconnu ? — Non vraiment *nous n'en savions rien...* Et non seulement le cœur est resté vide, désespérément seul, malgré les apparences ; mais l'âme s'en est allée à la perdition pour toujours, sans Christ, dans l'Éternité...

Délivre ceux qui sont menés à la mort, et ne te retire pas de ceux qui chancellent vers une mort violente. Si tu dis : Voici, nous n'en savions rien, Celui qui pèse les cœurs, Lui ne le considé-

rera-t-il pas ? et Celui qui garde ton âme Lui le sait ; et Il rend à l'homme selon son œuvre (Prov. *24*, 11-12).

Dans une salle claire, deux ou trois jeunes croyants rassemblent, les samedis d'hiver, quelques enfants trouvés ici et là, et leur parlent de l'amour du Sauveur venu dans le monde pour donner Sa vie afin de les racheter.

La tâche n'est pas facile : les petits élèves sont d'âges différents et leurs caractères portent l'empreinte des milieux où ils ont grandi. Plusieurs viennent une fois *pour voir ;* d'autres persévèrent pendant quelques semaines, et peu à peu il se forme un petit noyau fidèle. Quand les rangs s'éclaircissent, on va chercher de nouvelles recrues dans la rue; quelques-uns amènent des camarades, nombreux surtout à la fête de Noël.

La semence est la Parole de Dieu (Luc *8*, 11), qui ne retourne jamais à Lui sans effet, et pourtant où en est le fruit ? Les débuts n'en montrent point ; un hiver se passe, puis deux, puis trois, et quelques encouragements viennent remplir de joie le cœur des moniteurs. *Jette ton pain sur la face des eaux, car tu le trouveras après bien des jours* (Eccl. *11*, 1). Celui qui fait son œuvre dans les cœurs agira à son heure.

C'est la dernière réunion de la saison. De petites récompenses sont préparées pour les élèves zélés et réguliers, venus pour les recevoir. Charles, l'un d'eux, manque ; sa place est occupée par une mère en deuil : « Oui, dit-elle, il a reçu votre carte d'invitation ; il a dit : « J'irai, mais, si je suis encore malade, tu iras à ma place. » Elle est venue, en effet, répondant au désir de

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

son enfant, parti la nuit précédente, pour une patrie meilleure, — enlevé en cinq jours. « Il n'avait jamais été malade, continue-t-elle ; mais il me consolait, m'assurant qu'il était très heureux de partir, et d'aller au ciel avec Jésus dont le sang avait effacé tous ses péchés. Il était si calme sachant qu'il irait là-haut... »

Les pensées retournaient aux débuts de Charles dans les réunions du samedi. A peine connaissait-il quelque chose de Dieu et du Sauveur. Ses espièglerie avaient même donné lieu à des difficultés qui auraient pu devenir sérieuses. Puis petit à petit il avait pris intérêt aux causeries ; il avait découvert chez lui une vieille Bible délaissée depuis longtemps, et la lumière avait pénétré dans son cœur. Un samedi, dans un entretien plus intime encore que de coutume, où l'on avait parlé de la possibilité de mourir jeune, on posa la question : « Lesquels d'entre vous seraient-ils prêts à mourir maintenant ? » Deux mains se levèrent, et Charles affirma en être sûr parce que Jésus était mort à sa place. Il savait bien, comme il le répétait lors de sa dernière visite, qu'il faut un sacrifice pour s'approcher de Dieu : Jésus Christ a versé son sang pour ôter les péchés. Dieu l'a appelé tout jeune : il était prêt. *Veillez, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure.*

S'il n'avait pas eu l'occasion de trouver quelqu'un qui lui parle du Sauveur, où serait son âme aujourd'hui ? A treize ans, on est déjà responsable. Il n'aurait pas su ce que le Seigneur Jésus avait fait pour lui, bien que coudoyant

souvent peut-être les personnes qui Le connaissent. Où serait-il allé ?

Le Seigneur aurait pu sans doute se révéler à lui d'une manière différente. C'est Lui seul qui peut attirer les âmes. Mais quelle responsabilité pour ceux qui, en ayant eu l'occasion, auraient négligé de lui parler de Son amour.

Encore une fois : *Si tu dis : Voici, nous n'en savions rien ; celui qui pèse les cœurs, lui ne le considérera-t-il pas ? et celui qui garde ton âme lui le sait.*

LE DON DE DIEU

L'express entrait en gare de P. Sur le quai, les dernières salutations s'échangeaient, et chacun se pressait et se bousculait pour tâcher d'obtenir une bonne place dans les voitures remplies de monde. Un évangéliste de passage prenait à l'écart congé de quelques amis, jetant un regard sur le train qui allait l'emmener dans une ville voisine où il devait tenir une réunion le soir même. Du fond de son cœur une prière s'élevait pour être conduit dans le compartiment où son Maître désirait qu'il fût.

Au bout d'un instant, il se dirigea résolument vers l'une des voitures et prit place en face d'une vieille ouvrière dont le visage reflétait une joie extraordinaire. Après peu de temps la conversation s'engagea, le serviteur de Dieu désirant

savoir d'où pouvait provenir une telle joie chez sa compagne de voyage.

« C'est le plus beau jour de ma vie », répondit-elle à ses questions ; « aujourd'hui va s'accomplir le rêve de bien des années ; je pourrai ensuite quitter cette vie tout à fait paisiblement. Je vais au pèlerinage de Z. et je suis sûre d'être bien reçue et d'avoir l'entrée du ciel assurée. Je porte là-bas toutes mes économies, amassées sou par sou pendant quarante ans. Oh! je suis certaine de trouver la bénédiction. »

Plein d'intérêt pour une âme aussi ardente, l'évangéliste chercha à lui présenter le salut gratuit que Dieu offre à tous les pécheurs par la foi au sang de Jésus. Mais la vieille était si remplie de l'accueil qui lui serait réservé au pèlerinage de Z., que rien ne pouvait la distraire de son idée. N'avait-elle pas supporté des années de privations pour rassembler enfin la somme nécessaire afin que ceux auxquels elle allait s'adresser puissent faire le nécessaire pour le salut de son âme ? Combien d'heures d'un travail pénible n'avait-elle pas endurées pour arriver enfin au but de toute sa vie ? Et maintenant elle allait y toucher ; elle allait voir le fruit de tant de nuits de veille, de tant d'années d'attente et de labeur, pendant lesquelles, petit à petit, elle avait réussi à amasser la somme voulue. Comment notre ami aurait-il pu lui dire le néant de tant de peines pour obtenir la vie éternelle ! Comment pouvait-il briser la joie si intense qui faisait briller les traits décharnés de la vieille femme ? Sentant son impuissance, il se rejeta dans son coin en faisant monter vers Celui qui peut tout une

ardente prière pour qu'Il révélât à cette âme précieuse l'inutilité de ses propres efforts, et l'immensité de la grâce. Mais il était attristé de la quitter sans avoir pu lui faire saisir le *don de Dieu.*

Le lendemain soir, fatigué d'une journée de travail abondant, l'évangéliste s'apprêtait à retourner à P., où ses amis l'avaient prié de revenir.

Il venait de prendre place dans le train, quand, sur la banquette en face de lui, il fut tout surpris de reconnaître la vieille ouvrière du jour précédent. A demi-affaissée, elle se tenait prostrée dans son coin, les yeux baissés, les mains tremblantes. Avec bonté, il s'informa du résultat de sa visite au pèlerinage de Z. « Oh ! répondit-elle, tandis que de grosses larmes coulaient sur ses joues flétries, ils ne m'ont pas reçue. Ils ont pris tout mon argent, mais ce n'était pas assez. Et maintenant je suis trop vieille pour amasser la somme qui manque encore ; je n'en ai plus la force ; tout est fini pour moi. Ils m'ont dit que mes économies ne suffisaient pas, qu'il faudrait revenir plus tard. Mais je ne pourrai pas. Il ne me reste plus rien du tout... » La désolation de la pauvre femme faisait peine à voir. Des années de labeur avaient creusé des rides profondes sur tout son visage, et au soir de ce jour de douleur, combien elle paraissait plus âgée encore, brisée devant l'anéantissement de tous ses efforts !

L'évangéliste avait ouvert sa Bible et, tandis qu'il lisait, un certain intérêt se peignait sur les traits désolés. *Ho ! quiconque a soif, venez aux eaux, et vous qui n'avez pas d'argent, venez, ache-*

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

tez et mangez ; oui, venez, achetez sans argent et sans prix du vin et du lait (Ésaïe *55*, 1-2). *Vous qui n'avez pas d'argent...* c'était justement son cas. Mais qui était-il donc, celui qui l'invitait à venir sans rien apporter, pour tout recevoir ? La voix continuait : *Car les gages du péché, c'est la mort ; mais le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur* (Rom. *6*, 23). Jamais ses oreilles n'avaient entendu pareille chose : la vie éternelle était un *don de Dieu ?* Elle avait toujours cru qu'il fallait faire beaucoup pour l'obtenir. Aujourd'hui même, ne lui avait-on pas dit que le fruit de son long travail était insuffisant ?

Elle continuait à écouter : *Car vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu ; non pas sur le principe des œuvres, afin que personne ne se glorifie* (Éph. *2*, 8-9). Elle buvait les paroles de l'évangéliste qui pouvait maintenant avec bonheur lui présenter la grâce de Dieu. Ainsi, il n'y avait pas besoin de rien faire ; Dieu ne demandait rien du tout de sa part, aucune expiation, aucune offrande, aucune pénitence pour ses nombreux péchés. Christ avait souffert pour elle ; Il avait porté à sa place le jugement sur la croix, Son sang la purifiait de tous ses péchés. Il suffisait de croire à cette œuvre accomplie par un autre, et Dieu était juste en la recevant.

Le Seigneur ouvrit ses yeux. Elle vit la grâce immense du Dieu d'amour. Elle avait fait l'expérience amère de la vanité de toute religion humaine; elle avait dû apprendre que, en effet, tous ses efforts précédents étaient inutiles. Mais

maintenant une joie encore plus grande que la veille avait rempli son cœur. Telle qu'elle était, sans rien apporter d'autre que sa misère, elle était venue au Sauveur des pécheurs. Il l'avait accueillie dans Ses bras ouverts pour la recevoir. Il avait rempli son cœur de Sa paix infinie. Il lui avait *donné* la vie éternelle.

NÉ DEUX FOIS

Un des plus beaux types de croyants : Nicodème, fut étonné des paroles de Jésus ; il était confondu de penser qu'il devait naître une seconde fois. Beaucoup de gens ne comprennent pas clairement ce sujet de la nouvelle naissance. J'ai demandé à plusieurs personnes si elles étaient chrétiennes.

— Oui, je le pense, répondent-elles.

— Pourquoi le pensez-vous ?

— Je vais régulièrement à l'église.

Cela n'est pas une raison, car Satan, lui aussi, y va souvent. Vous pouvez aller à l'église et être l'exemple de tous les vices.

D'autres disent : « J'ai été baptisée. » Mais le baptême n'est pas la régénération.

Le plus grand nombre répondent : « Mes parents étaient chrétiens, donc je le suis aussi. » Dieu répond à ceux-là : *Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'esprit est esprit.* Quel-

qu'un a dit : « Celui qui est né deux fois ne meurt qu'une fois, et celui qui n'est né qu'une fois passera deux fois par la mort. » Car il y a la mort du corps et celle de l'âme. Il faut que vous sachiez si vous êtes né de l'esprit.

Jésus dit à Nicodème : *Si un homme ne naît de nouveau, il n'entrera pas dans le royaume des cieux.* Voyez, par un examen sérieux de la Parole de Dieu, si vous êtes né de nouveau.

Nicodème n'était pas seulement un homme sans fraude, il était aussi un docteur de la loi, un des hommes les plus distingués de Jérusalem. Il vint pourtant à Christ et fut surpris de ses paroles, car il comprit qu'aux yeux de Dieu toute sa vertu n'était que *comme un linge souillé.* Nicodème dut, comme les autres, commencer au bas de l'échelle. *Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu* (Jean *3*, 5).

G. du V.

LE SEIGNEUR JÉSUS LUI-MEME

Puisse le Seigneur Lui-même être avec nous et devant nos yeux d'une manière plus personnelle et plus intime ! Puissent nos cœurs être plus rapprochés de Lui, de sorte qu'il soit pour nos âmes une personne réelle et vivante.

La vérité qui ne fait qu'augmenter nos connaissances est peu de chose ; mais la vérité qui Le donne Lui-même, voilà ce qu'il nous faut.

Jésus, qui fut une fois ici-bas, qui est maintenant dans le ciel, qui bientôt reviendra nous prendre pour être avec Lui à jamais ; Jésus, le même hier, aujourd'hui et éternellement ; Jésus, qui, dans les jours de son abaissement sur la terre, parcourait les villes et les bourgades d'Israël, et que nous connaîtrons dans les gloires de l'éternité, — voilà le mystère qui nous le donne Lui-même. La foi atteint ainsi jusqu'à Lui, jusqu'à Sa personne adorable.

Ne nous contentons pas de l'œuvre de Christ seulement, comme c'est de nos jours la tendance trop commune. Sans son œuvre, sans doute, il n'y aurait rien pour nous. Mais que la connaissance doctrinale de ce qu'Il a accompli pour nous, bien loin de détourner nos cœurs de Sa personne, nous fasse désirer de la connaître d'une manière toujours plus intime.

UN FAIT SOLENNEL

On peut échapper à l'enfer, mais une fois qu'on y est, on ne peut en sortir.

Le mauvais riche entendit dans le lieu de tourment cette parole terrible : *un grand gouffre est fermement établi entre nous et vous.* (Lisez Luc *16*, 19-31.)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

LA PEUR

La peur est un sentiment irrésistible d'inquiétude et d'angoisse en présence ou à la pensée du danger. Nul ne peut en toute vérité, se défendre de n'avoir jamais eu peur, et celui-là même qui s'efforce de se tromper lui-même ou les autres sur ce point, laisse toujours paraître, le moment venu, quelque faille dans son courage et qui trahit la peur.

Seule la confiance peut venir à bout de la peur ; c'est ainsi qu'en mai 1915, à Neuville-Saint-Vaast, lors de la fameuse attaque à la baïonnette qui fut si meurtrière, un jeune soldat du bataillon dont j'étais le médecin, se réfugia près de moi, terrorisé par l'horreur du combat : J'ai peur ! j'ai peur ! s'écriait-il, tout tremblant. Il retrouva son équilibre à l'assurance que je lui donnais d'être continuellement près de lui. L'enfant n'a plus peur quand au travers de la nuit sombre et de l'orage, il a sa petite main dans celle de son père. Et le malade ou le blessé n'ont plus peur lorsqu'ils se savent entre les bras de leur Sauveur.

La peur est d'ailleurs un sentiment naturel, parfois un moyen de défense, souvent un moyen de protection, toujours un moyen d'arriver à Dieu. En présence du danger l'enfant court vite se blottir entre les bras de sa mère, et la peur

arrête bien des hommes audacieux au seuil de quelque aventure périlleuse lorsqu'il n'est pas utile de s'y exposer.

Moralement la peur agit en bien sur une conscience exercée et la protège. La peur du gendarme évite bien des catastrophes, et la peur de la mort incite à une heureuse méditation celui qui n'a pas encore l'assurance de son salut éternel.

Chez les croyants la peur est toujours suivie de la délivrance : bienheureux ceux qui connaissent la voix de celui qui est avec eux dans la bataille : *Et le Pharaon s'approcha, et les fils d'Israël levèrent leurs yeux, et voici, les Égyptiens marchaient après eux : et les fils d'Israël eurent une grande peur, et crièrent à l'Éternel* (Ex. *14*, 10). *Et Moïse dit au peuple : Ne craignez point ; tenez-vous là et voyez la délivrance de l'Éternel, qu'il opérera pour vous aujourd'hui... L'Éternel combattra pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles* (Ex. *14*, 13, 14). Aussi le Psalmiste peut-il dire : *De qui aurai-je peur* (Ps. 27, 1) ? et : *Tu n'auras pas peur* (Ps. *91*, 5).

A la naissance de Jésus dans la crèche de Bethléhem la peur saisit les bergers qui gardaient leurs troupeaux durant les veilles de la nuit : *Et voici, un ange du Seigneur se trouva avec eux, et la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux ; et ils furent saisis d'une fort grande peur.* Mais cette peur va être changée en joie lorsque l'ange leur dit : *N'ayez point de peur, car voici, je vous annonce un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple ; car aujourd'hui,*

dans la cité de David, vous est né un sauveur, qui est le Christ, le Seigneur (Luc 2, 9-11).

Plus tard quand Jésus, homme divin, s'en va de lieu en lieu faisant le bien, nous assistons à une autre scène de frayeur : Les disciples sont dans une nacelle battue par les vagues, loin du rivage et le vent est contraire. A la quatrième veille de la nuit Jésus s'en va vers eux en marchant sur la mer : *Et les disciples, le voyant marcher sur la mer, furent troublés, disant : c'est un fantôme. Et ils crièrent de peur. Mais Jésus leur parla aussitôt, disant : Ayez bon courage ; c'est moi, n'ayez point de peur. Et Pierre, lui répondant, dit : Seigneur, si c'est toi, commande-moi d'aller à toi sur les eaux. Et il dit : Viens. Et Pierre, étant descendu de la nacelle, marcha sur les eaux pour aller à Jésus. Mais voyant que le vent était fort, il eut peur ; et comme il commençait à enfoncer, il s'écria, disant : Seigneur, sauve-moi ! Et aussitôt Jésus, étendant la main, le prit et lui dit : Homme de petite foi, pourquoi as-tu douté* (Mat. *14*, 24-33) ? Jésus et Pierre montent dans la nacelle, aussitôt le vent tombe et la mer se calme.

Autre scène d'épouvante, à la montagne de la transfiguration : *Jésus prend avec lui Pierre, et Jacques, et Jean son frère, et les mène à l'écart sur une haute montagne...* Soudain une voix s'élève de la nuée lumineuse qui les couvrait : *Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ; écoutez-le. Ce que les disciples ayant entendu, ils tombèrent le visage contre terre et furent saisis d'une très grande peur.* Jé-

sus s'approche, les touche et leur dit : *Levez-vous, et n'ayez point de peur* (Mat. *17*, 1-8).

A la croix, autre scène de peur et combien terrible pour les témoins du supplice et de la mort de Jésus : *Et Jésus, ayant encore crié d'une forte voix, rendit l'esprit. Et voici, le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas ; et la terre trembla, et les rochers se fendirent, et les sépulcres s'ouvrirent...* Le centurion et ses hommes sont saisis *d'une fort grande peur, disant : Certainement celui-ci était Fils de Dieu* (Mat. *27*, 50-55).

Trois jours après, à la résurrection de Jésus, une nouvelle scène aussi terrible nous est racontée : *Et voici, il se fit un grand tremblement de terre ; car un ange du Seigneur, descendant du ciel, vint et roula la pierre, et s'assit sur elle. Et son aspect était comme un éclair, et son vêtement blanc comme la neige. Et de la frayeur qu'ils en eurent, les gardiens tremblèrent et devinrent comme morts.* Par contre, point de crainte pour ses bien-aimés, point de crainte pour les saintes femmes qui, regardant de loin, avaient suivi Jésus depuis la Galilée, et le servaient. Le même ange leur dit : *Pour vous n'ayez point de peur.* Un peu plus tard Jésus lui-même vient au-devant d'elles en leur disant : *N'ayez point de peur* (Lire Mat. *28*, 1-10).

Nous voulons enfin attirer l'attention du lecteur sur une scène d'épouvante, à nulle autre pareille car alors il sera trop tard, pour ceux qui auront méprisé les appels de la grâce : *Et il y aura des signes dans le soleil et la lune et les*

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

étoiles, et sur la terre une angoisse des nations en perplexité devant le grand bruit de la mer et des flots, les hommes rendant l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre habitée, car les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors on verra le fils de l'homme venant sur une nuée avec puissance et une grande gloire (Luc *21*, 25-27).

Cher lecteur qui auriez encore peur de la mort et de l'enfer, venez à Jésus. Confessez-lui et abandonnez-lui tous vos péchés, quels qu'ils soient, vous recevrez aussitôt de lui-même l'assurance du salut qu'il offre à tous les pécheurs par son sacrifice parfait à la croix. Même si cette peur ne se lit pas sur votre visage ou dans vos réactions, elle n'en existe pas moins cachée au fond de votre cœur. Ouvrez à Jésus ce pauvre cœur, tout simplement, avec confiance et avec foi ; alors votre peur sera changée en une joie et une paix éternelles et sans mélange. Celui qui a vaincu la mort en a, de ce fait, vaincu la peur.

Vous qui tremblez sous la terreur,
Que la mort vous inspire,
Venez, Jésus le Rédempteur
A détruit son empire.
Avec lui nous revivrons,
Avec lui nous régnerons,
Et la mort ne sera plus :
Gloire, gloire à Jésus !

M. P.

L'HOMME DE DOULEURS

Fin

C'EST ACCOMPLI

(Mat. *27*, 47-50 ; Marc *15*, 35-36 ; Luc *23*, 45-46 ; Jean *19*, 28-30).

Après cela, Jésus sachant que toutes choses étaient déjà accomplies, dit, afin que l'écriture fut accomplie : J'ai soif (Jean *19*, 28). Son œuvre expiatoire touchait à sa fin ; cependant, de la prophétie, dont pas un iota ni un trait de lettre ne pouvait tomber en terre, une parole devait encore être dite : *Ils ont mis du fiel dans ma nourriture,* — cela avait eu lieu juste avant la crucifixion ; mais il manquait encore ceci : *...et dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre* (Ps. *69*, 21 ; Mat. *27*, 34).

Quand donc Jésus eut pris le vinaigre, il dit : C'est accompli. Et ayant baissé la tête, il remit son esprit (Jean *19*, 30). Maintenant, tout était terminé ; elle était achevée *l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire* (Jean *17*, 24). Avant de *remettre son esprit,* il fait retentir une proclamation qui ne pourrait être plus grande et plus pleine de résultats ; tous devaient l'entendre, tous devaient le savoir : l'œuvre était *accomplie.*

C'est accompli ! Pour la première fois depuis la création, Dieu pouvait dire que *tout était très bon,* que l'œuvre était parfaite. Des sacrifices sans nombre avaient été offerts sous la loi, cha-

que jour les sacrificateurs avaient accompli le service, mais l'épître aux Hébreux nous montre l'inutilité de toutes ces choses. *Car par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés* (Héb. *10*, 14).

C'est accompli ! Comme un cri de triomphe, ces mots avaient retenti dans le sombre silence du Calvaire, de ce lieu où venait de se livrer le combat le plus terrible qu'aient enregistré les annales du ciel et de la terre.

Et Jésus, criant à haute voix, dit : Père ! entre tes mains je remets mon esprit. Et ayant dit cela, il expira (Luc *23*, 46). Ce n'est pas de la crucifixion que le Seigneur est mort. Non, il expira avec un *grand cri :* avant lui, comme après lui, aucun crucifié n'est mort de cette manière. Nul autre que lui-même n'avait de pouvoir sur sa vie : *Personne ne me l'ôte, mais moi je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser et j'ai le pouvoir de la reprendre ; j'ai reçu ce commandement de Mon Père* (Jean *10*, 18). Le centurion romain *qui était vis-à-vis de lui* avait suivi sur sa face sainte toutes les marques de la souffrance, toute la douleur de cette agonie ; étonné d'une *telle mort,* il s'écrie : *Certainement cet homme était Fils de Dieu* (Marc *15*, 39).

Ainsi, le Seigneur fut *ôté de l'angoisse et du jugement,* il *livra son âme à la mort* (Ésaïe *53*, 8, 12). Il avait liquidé et réglé à jamais la question du péché. *Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché ; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu* (Rom. *6*, 10).

La mort qu'il devait accomplir à Jérusalem était achevée ; il en avait fini pour toujours avec

cette vie de souffance, où, pour nous amener à Dieu, il avait été *l'Homme de douleurs.*

Suprême amour, grâce infinie !
Nous te voyons, Homme divin,
De l'humble crèche à l'agonie
Suivre ton douloureux chemin.
Étranger, haï sur la terre,
Et des tiens même abondonné,
Tu pris enfin la coupe amère
Au jardin de Gethsémané.

Et tu portas, sainte Victime,
Aux heures sombres de la croix,
Le jugement de notre crime,
Du courroux divin tout le poids !
O Seigneur ! nous te rendons gloire.
A jamais dans un saint transport,
Nos cœurs chanteront ta victoire :
Ton amour vainqueur de la mort.

LA REINE DE SHEBA

(Lisez 1 Rois *10*, 1-10).

Le Seigneur disait aux foules : *Une reine du midi se lèvera au jugement avec les hommes de cette génération et les condamnera ; car elle vint des bouts de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, et voici, il y a ici plus que Salomon* (Luc *11*, 31). Il établit donc ici une comparaison entre lui et Salomon, mais en montrant de com-

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

bien il le surpasse en excellence. Salomon, en effet, est le type du Seigneur Jésus Christ dans le règne de paix et de gloire qu'il inaugurera bientôt sur la terre (Voyez Ps. 72).

Trois choses avaient attiré la reine de Sheba auprès de Salomon : sa sagesse, ses richesses et le nom de l'Éternel qui lui avait dispensé tous ces biens.

Or *Christ est la sagesse de Dieu* (1 Cor. *1*, 24) ; *en lui se déploient toutes les richesses de la grâce et de la gloire de Dieu* (Éph. *2*, 7 ; *3*, 8 et 16) ; *Dieu l'a couronné de gloire et d'honneur* (Hébr. *2*, 9), *et lui a donné un nom au-dessus de tout nom* (Phil. *2*, 9). Enfin Christ nous a révélé le nom de Dieu, comme *Père* (Jean *17*, 26). Oui, *il y a ici plus que Salomon ;* puissent nos âmes être attirées vers celui qui *est plus beau qu'aucun des fils des hommes, sur les lèvres duquel la grâce est répandue,* que *Dieu a béni à toujours* et dont le *trône est pour toujours et à perpétuité* (Ps. *45*).

La reine de Sheba vint pour éprouver le roi Salomon par des questions obscures. Salomon, suivant la sagesse que Dieu lui avait donnée, était en état de résoudre tout ce qu'elle pouvait lui proposer.

Il y a pour l'âme des questions obscures, impossibles à résoudre, insondables pour l'intelligence humaine, et qui cependant sont d'une importance vitale, éternelle. En Jésus seul se trouve la solution. Il n'y a rien de ce qui peut être dans le cœur, rien de ce qui le trouble et l'agite à quoi il ne puisse donner une réponse qui satisfait pleinement.

Premièrement, il y a la question du péché. Comment une créature coupable et souillée, sur laquelle pèse une juste condamnation, et qui est éloignée de Dieu, pourra-t-elle être pardonnée et purifiée, de manière à être en paix avec Dieu, à s'approcher de lui sans crainte et jouir du bonheur de sa présence ? A cela, Jésus seul répond parfaitement. *Ayant fait la paix par le sang de sa croix* (Col. *1*, 20) ; *en lui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce* (Éph. *1*, 7) ; *il nous a lavés de nos péchés dans son sang* (Apoc. *1*, 5) ; *par une seule offrande il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés, et Dieu ne se souvient plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités* (Hébr. *10*, 14 et 17). Réconciliés ainsi, *nous avons accès auprès du Père par un seul Esprit, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints* (Éph. *2*, 18 ; Hébr. *10*, 19).

Puis vient une autre question obscure. La mort est là qui met fin à toute activité sur la scène de ce monde et qui introduit dans un domaine inconnu. Quand l'esprit naturel veut soulever le voile qui couvre cet avenir, il ne rencontre que ténèbres ; une seule chose reste certaine pour la conscience, c'est que derrière la mort se trouve quelque chose de redoutable — le jugement devant Dieu. — Qui enlèvera à la mort, ses terreurs ? Qui fera resplendir la lumière dans cette obscurité profonde ? — Jésus seul. *Par la mort* — celle qu'il a endurée, — *il rendit impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable ; et il délivra tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient, pendant toute leur*

vie, assujettis à la servitude (Héb. *2*, 14-15). *Il a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'Évangile* (2 Tim *1*, 10). Il a ôté l'aiguillon de la mort, le péché, de sorte que celui qui croit en lui peut dire : *Où est, ô mort, ton aiguillon ? où est, ô mort, ta victoire* (1 Cor. *15*, 55-56) ? Il dit : *Moi, je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra ; et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra point, à jamais* (Jean *11*, 25-26). Et quant au jugement, il dit aussi : *celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie* (Jean *5*, 24). *Il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus* (Rom. *8*, 1).

La vie ne présente rien que d'incertain et d'agité, rien que trouble et ennui, point de repos réel ; le cœur soupire après quelque chose de permanent et qui le satisfasse entièrement. Où trouverai-je donc un repos ferme, assuré, durable, au-dessus des circonstances et que rien ne pourra atteindre ? Où rencontrerai-je un amour que rien n'altère, et un objet vraiment digne de toute affection ? Jésus répond : *Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos* (Mat. *11*, 28). En lui, dans son œuvre parfaite, dans son amour invariable, dans sa sympathie profonde, dans la perfection de sa personne, je trouve le repos de ma conscience, le repos pour mon cœur, et de quoi asseoir mes affections. Si par la foi je lui appartiens, *il est toujours vivant,* toujours actif en ma faveur, *rien ne peut me séparer de son*

amour et me *ravir de sa main* (Héb. *7*, 25 ; Rom. *8*, 35 ; Jean *10*, 28).

Ainsi tout ce qui a toujours occupé et agité l'homme sans trouver de solution, trouve en Jésus une réponse parfaite. Nous avons tout en lui, *en qui habite toute la plénitude de la déité corporellement* (Col. *2*, 9).

L'âme étant en paix avec Dieu, le cœur en repos et satisfait d'avoir trouvé un objet digne de toutes ses affections, toute question ayant trouvé sa solution, on peut, comme la reine de Sheba, pénétrer plus avant et en toute liberté dans la connaissance des richesses, de l'ordre et du bonheur qui règne et se répand autour du vrai Salomon. L'âme apprend à connaître qu'elle *est l'habitation de Dieu par l'Esprit, édifiée sur le fondement des apôtres et prophètes* (Éph. *2*, 20-22), elle prend son plaisir dans les saints et les gens de la maison de Dieu parmi lesquels elle a trouvé sa place, elle contemple cet holocauste agréable à Dieu, *le Christ qui nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur* (Éph. *5*, 2). Elle entre dans le secret du sanctuaire, elle contemple la présence ravissante de l'Éternel, elle visite soigneusement son palais (Ps. *27*, 4), et, regardant, à face découverte, la gloire du Seigneur, elle découvre à chaque moment en Christ de nouveaux sujets de louange et d'adoration. Tout ce que d'autres peuvent dire, n'est rien en comparaison de la réalité : il faut venir, comme la reine de Sheba, et voir des yeux de l'homme spirituel, ouverts par la foi, *ce que l'œil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu,*

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

et qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. — mais Dieu nous l'a révélée par son Esprit (1 Cor. *2*, 9-10).

Voyant toute cette gloire, *elle fut toute ravie en elle-même.* Combien plus l'âme qui contemple la gloire de Christ, *une gloire comme d'un Fils unique de la part du Père* (Jean *1*, 14) ! Ainsi Jean *qui entend la voix de l'Époux, en est tout réjoui et sa joie est accomplie* (Jean *3*, 29). Ainsi Paul, ravi à la vue de tout ce qu'il a trouvé en Christ, dit : *Et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ; — et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi* (Gal. *2*, 20). *Car pour moi,* dit-il encore *vivre c'est Christ* (Phil. *1*, 21). Et Pierre écrivant aux croyants : *Lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez ; et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse* (1 Pierre *1*, 8). Jean écrivait aux chrétiens touchant *la manifestation de Christ, la vie éternelle et la communion avec Dieu, afin que leur joie fût accomplie* (1 Jean *1*, 1-4). Aussi, dans le ravissement où il se trouve devant l'amour de Dieu en Christ, il s'écrie : *Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu. Nous, nous l'aimons parce que lui nous a aimés le premier* (1 Jean *3*, 1 ; *4*, 19). Et les saints, voyant passer devant eux la gloire de Christ comme fidèle témoin, premier-né d'entre les morts et prince des rois de la terre, pleins d'un saint transport dans le sentiment de ce qu'il est

pour eux, disent : *A celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ; — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père ; — à lui la gloire et la force aux siècles des siècles ! Amen* (Apoc. *1*, 5-6) !

Oui, l'âme en paix, sans crainte, est ravie en la présence de son Seigneur. Et comme la reine de Sheba versa devant Salomon ses richesses, son or et ses parfums, ses pierres précieuses ; comme plus tard les Mages venus d'Orient adorèrent le petit enfant et lui offrirent des dons, de l'or, de l'encens et de la myrrhe ; comme Marie oignit les pieds de Jésus avec un parfum de nard pur de grand prix, ainsi l'âme offre sans cesse un sacrifice de louanges, le fruit des lèvres qui bénissent son nom, elle offre des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus Christ. Suivant l'exhortation de l'apôtre, celui qui, ayant été justifié par la foi, jouit de la paix et de la faveur de Dieu, pour qui il n'y a point de condamnation, que rien ne peut séparer de l'amour de Christ, celui-là présente son corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu, dans une marche digne de lui, pour lui plaire à tous égards. Et bientôt, dans la gloire, nous nous prosternerons devant celui qui est assis sur le trône et qui vit aux siècles des siècles ; nous jetterons devant lui les couronnes dont sa grâce nous aura couronnés ; la louange et l'adoration rempliront à jamais nos cœurs.

Lecteur, êtes-vous venu de loin, de la contrée distante où vous retenaient vos péchés, vers Jésus dont le nom, l'amour et la puissance pour

sauver ont été proclamés devant vous ? Avez-vous fait sa connaissance personnelle ? Avez-vous été, êtes-vous ravi en vous-même en contemplant la grâce, l'amour, les richesses, la gloire et la beauté de ce précieux Sauveur ?

Oh ! puisse le désir de nos cœurs être de le connaître toujours mieux, lui, et d'être bientôt avec lui, transformés à son image, le voyant tel qu'il est, lui étant faits semblables !

UN HOMME INSENSÉ

Et quelqu'un lui dit du milieu de la foule : Maître, dis à mon frère de partager avec moi l'héritage. Mais il lui dit : Homme, qui est-ce qui m'a établi sur vous pour être votre juge et pour faire vos partages ? Et il leur dit : Voyez, et gardez-vous de toute avarice ; car encore que quelqu'un soit riche, sa vie n'est pas dans ses biens. Et il leur dit une parabole, disant : Les champs d'un homme riche avaient beaucoup rapporté ; et il raisonnait en lui-même, disant : Que ferai-je, car je n'ai pas où je puisse assembler mes fruits ? Et il dit : Voici ce que je ferai : j'abattrai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands, et j'y assemblerai tous mes produits et mes biens ; et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens assemblés pour beaucoup d'années ; repose-toi, mange, bois, fais grande chère. Mais Dieu lui dit : Insensé ! cette nuit même ton âme te sera redemandée ; et ces choses que tu as préparées, à qui seront-elles ?

Il en est ainsi de celui qui amasse des trésors pour lui-même, et qui n'est pas riche quant à Dieu (*Luc 12*, 13-21).

Quelqu'un vint prier Jésus d'intervenir entre lui et son frère pour partager leur héritage. Jésus lui répondit : *Homme, qui est-ce qui m'a établi sur vous pour être juge et pour faire vos partages* (*v.* 14) ? Le Seigneur n'était pas dans ce monde pour favoriser les hommes dans leurs intérêts matériels. Il était venu ouvrir le chemin du ciel aux pécheurs, au travers d'un monde ruiné et perdu, dans lequel il faut détourner ses regards des choses matérielles, toutes précieuses et légitimes qu'elles soient à nos yeux. C'est ce que Jésus va montrer. Il dit tout d'abord : *Voyez, et gardez-vous de toute avarice ; car encore que quelqu'un soit riche, sa vie n'est pas dans ses biens* (*v.* 15). Le Seigneur discernait que l'avarice gouvernait le cœur de ces hommes qui ne pouvaient partager seuls leur héritage ; elle attache le cœur aux choses de la terre. Or nous devrons abandonner, tôt ou tard, les biens matériels, tandis que l'âme subsistera toujours sans eux. Donc la question importante pour tout homme ici-bas concerne la vie, cette vie qui n'est pas dans les biens et que l'on peut perdre pour l'éternité en s'attachant aux richesses de ce monde.

Jésus démontre le sérieux de cette vérité dans la parabole de l'homme riche dont les champs avaient rapporté en si grande abondance qu'il avait dû abattre ses greniers pour en bâtir de plus grands, afin d'y amonceler toutes ses récoltes. Une fois en possession de ces richesses, il

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

avait pu dire : *Mon âme, tu as beaucoup de biens assemblés pour beaucoup d'années ; repose-toi, mange, bois, fais grande chère. Mais Dieu lui dit : Insensé ! cette nuit même ton âme te sera redemandée ; et ces choses que tu as préparées, à qui seront-elles* (*v.* 19-20) ? Le Seigneur qualifie d'*insensé* l'homme qui raisonne de la sorte, aveuglé par les richesses matérielles au point d'oser disposer de l'avenir en promettant à son âme des jouissances pour beaucoup d'années. Il ne tient aucun compte du fait que la durée de son existence ici-bas lui demeure inconnue. Puis il semble ignorer que son âme vivra éternellement ; il ne lui faut donc pas des jouissances pour *beaucoup d'années,* encore qu'elles lui seraient accordées, mais bien pour l'éternité, et elles ne se trouvent pas dans les biens matériels qu'on devra abandonner un jour. Le Seigneur Jésus était au milieu des hommes la source de la vie et du bonheur éternels, et non un juge pour partager des biens que l'on peut laisser d'un instant à l'autre. On comprend qu'il appelle *insensé* celui qui ne se préoccupe que des jouissances d'un instant, sans se mettre en souci de son avenir. Puisque l'homme a perdu la vie par le péché et que toute la création gémit sous les conséquences de sa chute ; puisque cette terre, avec tout ce qu'elle contient, disparaîtra un jour, alors que l'homme existera encore, la grande préoccupation actuelle de chacun de nous doit être son avenir éternel, la situation qu'il aura, quand tout ce qu'il voit n'existera plus. Il est, en effet, insensé s'il se laisse détourner de cette question vitale, de toute importance, en ne

se préoccupant que de son bien-être matériel durant les quelques années de son passage ici-bas, si même il a des années pour en jouir. Ce ne fut pas le cas pour l'homme de la parabole, puisque son âme lui fut redemandée la nuit qui suivit le jour où il formait ses plans. Il avait préparé des richesses pour d'autres qui devraient aussi les laisser à leur tour, et continuer leur existence dans le lieu où elles n'ont aucune valeur, que ce soit celui des tourments ou celui du bonheur. Jésus ajoute : *Il en est ainsi de celui qui amasse des trésors pour lui-même, et qui n'est pas riche quant à Dieu* (v. 21). L'homme riche quant à Dieu se laisse enrichir, par Dieu, d'une vie éternelle et des biens qui lui appartiennent.

De nos jours, ces *insensés* sont nombreux. Ils oublient que le fil de leur vie peut être coupé d'un instant à l'autre ; ils ne pensent pas que mourir n'est pas cesser d'exister, car l'âme provient du souffle de l'Éternel qui fit devenir Adam *âme vivante,* tandis que les animaux arrivèrent à l'existence par la puissance de Dieu, sans qu'il soufflât en eux une respiration de vie ; par conséquent, leur existence prend fin au moment où leur corps périt et ils n'ont aucune responsabilité, envers Dieu leur Créateur, ce qui n'est pas le cas de l'homme. Ce dernier ayant failli à sa responsabilité, en porte les conséquences éternelles ; mais Dieu, qui est amour, lui donne le temps qu'il passe dans ce monde pour songer à son avenir et accepter la grâce qui lui est offerte dans le don de la vie éternelle. Mais, au lieu d'accepter avec empressement ce don, il agit comme

s'il devait toujours rester sur la terre, ou comme si, après la mort, tout était fini.

Les temps actuels sont excessivement sérieux, car nous approchons de la fin du temps de la patience de Dieu. C'est le moment, plus que jamais de penser que Dieu accorde un délai précieux à quiconque n'a pas encore la vie éternelle, pour l'accepter. C'est pourquoi ce délai, très court, doit être mis à profit. Que tous nous y réfléchissions sérieusement, sans nous laisser distraire par les choses qui se voient, qui ne sont que pour un temps, tandis que celles qui ne se voient pas, sont éternelles, que ce soit le malheur ou le bonheur !

S. P.

LE DON DE DIEU

Aucun enfant d'Adam ne peut espérer d'autre Salaire que la perdition éternelle.

La vie éternelle est un don de Dieu. Hélas ! combien refusent ce don, trop fiers pour accepter d'être sauvés par une faveur qu'ils n'auraient pas méritée.

ATTENDEZ-VOUS ?

Un jeune homme se demandait un jour : Que dois-je faire pour être sauvé ? Il alla voir un de ses amis, chrétien convaincu, pour lui demander conseil, et lui raconta ses angoisses et ses perplexités.

— Attendez, lui répondit son ami, que Dieu, dans le temps fixé par Lui, vous communique sa grâce.

— Combien de temps devrai-je attendre ?

— Je ne sais.

Il attendit des mois. Son angoisse augmentant, il alla consulter un autre ami. Celui-ci lui conseilla, non d'attendre, mais de prier, de supplier Dieu jusqu'à ce qu'Il lui accordât le salut.

— Combien de temps devrai-je prier ? demanda le jeune homme.

— Je ne sais.

Il pria avec ardeur, mais au bout de trois ans, n'ayant pas eu de réponse, il alla voir un troisième ami. Après lui avoir raconté comment il avait attendu et prié sans résultat, il lui demanda ce qu'il devait faire. Ce chrétien lui exposa le plan si simple du salut. C'est Dieu, lui dit-il, qui vous a attendu, et qui vous supplie de vous réconcilier avec Lui. Jésus, par sa mort, a apaisé la colère de Dieu. Le jeune homme comprit son erreur, prit la parole de Dieu au mot et se réjouit d'avoir obtenu la glorieuse liberté des enfants de Dieu.

Le Salut de Dieu 82 (1961)

DONNE-MOI A BOIRE

Quel est cet étranger solitaire, lassé du chemin, qui s'assied près du puits de Sichar, vers la sixième heure ? Pourquoi se trouve-t-il en ce lieu isolé, hors de la ville, à l'heure la plus chaude du jour, alors que les hommes fatigués prennent en leur maison un peu de repos. Où demeure-t-il ?

Avec un saint respect, nous le suivons des yeux de la foi. *Venez et voyez* (Jean *1*, 40).

Il n'a ni forme ni éclat... ; il n'y a point d'apparence en lui pour nous le faire désirer (Ésaïe *53*, 2). Et c'est ainsi que le créateur des mondes, le tout-puissant et sage ordonnateur de l'univers est descendu volontairement sur la terre pour un temps, cachant sa gloire de Fils de Dieu sous une forme humaine. Il lui fallait rencontrer sa créature déchue, et parcourir un douloureux et difficile chemin pour la chercher et la sauver. En lui cependant, sous ce voile d'humilité et de grâce, la foi a pu discerner *le Dieu véritable et la vie éternelle* (1 Jean *5*, 20). Celui qui a consenti à devenir même *un étranger à ses frères* (Ps. *69*, 8) et que, par anticipation, l'Esprit nous présente comme *un passereau solitaire sur un toit* (Ps. *102*. 7), est *l'homme qui se confie en l'Éternel et qui ne s'apercevra pas quand la chaleur viendra ... et ne cessera de porter du fruit* (Jér. *17*, 7-8), comme l'arbre planté près des eaux.

C'est lui, Jésus, qui est venu visiter *une terre aride et altérée, sans eau* (Ps. *63*, 1), pour la féconder et l'arroser. Car depuis longtemps,

l'homme désobéissant, chassé d'Éden, habite là où il n'y a rien pour étancher cette soif de bonheur qui étreint l'humanité pécheresse tout entière.

Il vient, dans sa miséricorde infinie, révéler la vraie et divine source du bonheur à une pauvre femme venue puiser de l'eau à une source terrestre. Et sa merveilleuse grâce s'adaptant aux circonstances particulières de cette femme de la Samarie nous plonge dans l'admiration : *Donne-moi à boire,* telle est cette demande étonnante adressée par le Seigneur lui-même à une pauvre Samaritaine privée jusqu'alors de toute relation avec les Juifs. Elle qui, par crainte de rencontrer un de ses concitoyens, était venue, au moment le plus chaud du jour, faire monter de ce puits profond une eau précieuse, comment ne serait-elle pas surprise ? Son étonnement et son incrédulité illustrent bien son ignorance absolue de ce qui concerne la personne de celui qui lui parle et des biens infinis et de toute nature dont il dispose et dont il veut l'enrichir. Quand enfin elle est gagnée par la bienveillance manifeste de Jésus, elle ne voit encore dans l'acceptation de l'offre qui lui est faite que le moyen d'éviter une corvée ennuyeuse et pénible. Alors le Seigneur trouve l'occasion de lui révéler qu'il connaît les détails de sa vie présente et passée, et cela afin de susciter en elle un exercice profond de conscience.

Ce premier résultat acquis, comme nous le confirme la suite du récit, l'envoyé de Dieu, qui ne perd jamais de vue l'objet final de sa mission glorieuse auprès des âmes réveillées par lui, se

plaît à élever les pensées de la pauvre Samaritaine vers les plus hautes sphères : celles de l'adoration du Père en esprit et en vérité. Oh ! quel Sauveur que celui-ci ! Il descend au plus profond de notre misère pour nous prendre et nous élever jusqu'à la hauteur de ses pensées merveilleuses !

Si le puits de Sichar est profond, et la femme le sait, toutefois l'humble étranger propose à l'esprit curieux de son interlocutrice qu'il a su mettre à l'aise, une exploration vers les profondeurs, insoupçonnées de sa bonté et de sa grâce. Et au terme de cet entretien béni, une misérable pécheresse a été admise à contempler quelques rayons de la gloire du Père. Invités après elle, par l'Esprit de Dieu à diriger toute notre pensée renouvelée vers ces merveilleux sommets, nous sommes confondus d'admiration.

Ce *donne-moi à boire* est en effet le langage de la parfaite grâce du Fils de Dieu devenu homme. Lorsque nous songeons à la peine qu'il devait en coûter à cette pauvre femme, jour après jour, de retirer d'un tel puits ce peu d'eau, dont elle avait besoin, nous pouvons comprendre quel prix elle attachait à cette boisson rafraîchissante. En un sens donc, le Seigneur lui demandait beaucoup. Mais il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, et aussi plus de bonheur à offrir ce qu'on apprécie beaucoup que ce que l'on estime à vil prix. C'est une telle joie que Jésus voulait accorder à la Samaritaine. Et qu'il était petit le sacrifice proposé en comparaison du renoncement entier du Fils de Dieu qui s'était abaissé, là, jusqu'à elle, jusqu'à nous !

Aujourd'hui, la voix qui se fit entendre dans le calme de la plaine samaritaine, parvient à chacun de ceux qui se débattent en vain sous le dur fardeau du péché. Cette voix se fait pénétrante pour persuader, comme celle d'un père, et tendre pour supplier, comme celle d'une mère : *Mon fils, donne-moi ton cœur* (Pro. *23*, 26).

Sera-ce pour le pécheur une occasion de *donner,* saisie avec empressement ? Hélas ! son comportement rappelle si souvent celui de la Samaritaine ! La voix inconnue qui lui parvient le surprend ; les déclarations, les exigences, les promesses formulées dans la Parole de Dieu, tout lui paraît invraisemblable, retranché qu'il est derrière la puissante barrière de ses traditions, de ses préjugés, de son amour-propre, de son « moi ». C'est bien un miracle de la grâce de Dieu lorsque son Esprit parvient à faire pénétrer quelques traits de lumière dans ce repaire ténébreux.

Au jugement de l'homme naturel qui ne se soucie nullement de rendre à son créateur l'hommage qui lui revient, Dieu paraît bien exigeant : lui donner ce cœur, siège des affections profondes ? Autant dire renoncer à sa propre vie ! Pourtant, le sacrifice d'un cœur souillé et l'acceptation d'un salut gratuit, du don de Dieu dans la personne du Sauveur, procurent la paix réelle de la conscience sans laquelle il ne peut exister aucune joie pure et permanente.

Grâce à lui, tout croyant a saisi par la foi, pour lui-même, ce don de Dieu. Cependant, qui que nous soyons, nous gagnerions à méditer ces paroles d'un croyant : « Prenez, entre les créa-

Le Salut de Dieu 82 (1961)

tures, ce que vous connaissez de plus aimable et de plus aimé : n'est-il pas vrai que vous ne pouvez essayer de vous livrer à son amour, sans trouver bientôt une barrière qui arrête impitoyablement l'élan de votre cœur ?... Mais si vous pouviez donner votre cœur à un objet dont rien au monde ne vous dût séparer, et auquel il vous fût permis de vous livrer avec la joie de la vie, avec la fraîcheur de la vie, avec la sûreté de la vie, avec la puissance immortelle de la vie ! Eh bien, ce Dieu que je vous annonce est ce que votre cœur demande... Tenez-vous à lui, il ne vous échappera point ; appelez-le, il vous répondra toujours ; comptez sur lui, il ne vous laissera jamais... »

Ainsi, Jésus était venu seul au puits de Sichar pour rencontrer une âme solitaire et lui communiquer la paix ineffable de sa présence ; fatigué, il venait donner le repos à une âme chargée et lassée de son péché ; et sa soif à lui allait lui fournir l'occasion d'ouvrir et de faire jaillir en elle une source de bénédiction spirituelle incomparable.

Conviés par l'Esprit, nous nous approchons avec crainte mais avec une sainte liberté ; nous sommes admis à contempler la grâce du Fils du Père qui s'abaisse jusqu'à demander à boire à sa créature perdue. Nous voyons l'homme parfait engagé dans le chemin dont l'aboutissement sera la croix et ses douleurs, et cela *à cause de la joie qui était devant lui* (Héb. *12*, 2), et du bonheur suprême qu'il trouvait à glorifier pleinement le Père qu'il aimait.

Dieu ne pouvait rien nous donner de plus

grand que son propre Fils ; l'offrande du Fils de son amour constituait un sacrifice d'un prix infini. L'excellence du don et la perfection de ce sacrifice, en même temps qu'elles attirent notre regard spirituel vers l'infini de l'amour divin, réjouissent nos âmes de la joie de celui qui a donné et de celui qui s'est offert lui-même. A cette contemplation de la gloire de Dieu, à cette communion, le Saint Esprit nous ramène toujours. La grâce s'accompagne d'une lumière divine qui détruit inexorablement en nous toute prétention et toute fausse confiance, tandis que la foi saisit toujours mieux la plénitude de cette grâce et que l'Esprit nous enseigne, dans la voie de sa dépendance, à louer, à accomplir le service si élevé de l'adoration.

Si tu connaissais le don de Dieu... dit Jésus à la pauvre Samaritaine. *Voyez de quel amour le Père nous a fait don,* tel est l'écho de cet appel dans le cœur du *disciple que Jésus aimait.* Qu'à nous qui ne connaissons encore qu'*en partie,* le Seigneur veuille ouvrir l'intelligence et le cœur, alors nous pourrons dire :

De ton amour nos âmes confondues
Méditeront tes faits mystérieux.

E. R.

UN GRAND SUJET DE JOIE

(Luc *1*, 46-55 ; 67-79 ; *2*, 1-38)

Si l'on jette un coup d'œil, même rapide, sur les passages indiqués ci-dessus, il est facile de

voir qu'un même objet occupe tous les cœurs, et les remplit d'une joie débordante, qui s'exprime en louanges, en adoration, en actions de grâces. Ceux dont le cœur est ainsi rempli ne sont pas d'entre les « heureux du siècle », mais des gens d'une humble condition ; ce qui les réjouit n'est donc pas ce que les hommes estiment essentiel au bonheur. Mais tous, chacun à sa place et selon sa mesure, apportent leur note dans l'harmonie de ce concert qui monte de la terre vers le ciel, et dont le ton est donné par le ciel même.

Quel est le sujet d'une telle joie, le motif de toutes ces louanges ? Un *petit enfant* vient de naître à Bethléhem, cité de David, dans des circonstances particulières ; sa mère est une vierge appelée Marie, de la maison de David ; mais le désordre est tel en Israël, que cette fille de tant de rois vit dans l'obscurité, et que son fiancé, Joseph, appartenant à la même famille et héritier des droits royaux en Israël, exerce la profession de charpentier, dans une ville méprisée de la Galilée. Cette humble vierge a reçu, par la grâce de Dieu, l'insigne honneur d'être choisie pour être la mère de *l'enfant merveilleux* qui vient de naître. Il a été conçu par la puissance du Saint Esprit, et, même comme né de femme, il est appelé *Fils de Dieu.* A lui, nommé avant sa naissance, *Jésus, Fils du Très-Haut,* appartient le trône de David, son père, et sur la maison de Jacob, le règne à toujours, *et il n'y aura pas de fin à son royaume* (Luc *1*, 31-33).

Et cependant, le peuple de Jéhovah, Israël, assujetti aux gentils à cause de ses péchés, doit subir le joug de ceux auxquels Dieu a donné

l'empire du monde. Marie et Joseph ont dû faire le voyage de Galilée en Judée, pour se rendre *dans la ville de David qui est appelée Bethléhem, parce que Joseph était de la maison et de la famille de David, pour être enregistré avec Marie, la femme qui lui était fiancée, laquelle était enceinte. Et il arriva, pendant qu'ils étaient là, que les jours où elle devait accoucher s'accomplirent ; et elle mit au monde son fils premier-né, et l'emmaillota, et le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.* C'est ce *petit enfant,* venu ainsi au monde, qui remplit tous ces cœurs d'allégresse et les réjouit non seulement eux, mais aussi le ciel : *une multitude de l'armée céleste louant Dieu et disant : Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et, sur la terre, paix et bon plaisir dans les hommes !*

La nouvelle de sa naissance a été annoncée par un ange à *des bergers demeurant aux champs et gardant leurs troupeaux durant les veilles de la nuit:* Ces hommes simples ont été troublés par la présence soudaine du messager céleste au milieu d'eux ; il est resplendissant de la gloire du Seigneur, qui éclate au milieu des ombres de la nuit. Ils sont effrayés, on le serait à moins : *Et ils furent saisis d'une fort grande peur.* Que l'homme se trouve, d'une manière ou d'une autre, en la présence de Dieu, il tremble. Étaient-ils meilleurs que d'autres ? Non. Étaient-ils plus coupables ? Non, sans doute. Mais la conscience parle quand on est devant Dieu. Qu'arrivera-t-il ? Sera-ce le jugement faisant valoir l'autorité d'une loi constamment violée, dont

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

les foudres vont tomber sur eux et les consumer ? Les étrangers dominent sur Israël et foulent sa terre à cause de ses péchés. Ces bergers eux-mêmes, que sont-ils ? De pauvres coupables devant la justice de Dieu. Comment échapper ? Mais l'ange leur apporte un message de grâce et non de jugement : *N'ayez point de peur,* dit-il, *car voici, je vous annonce un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple ; car aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et ceci en est le signe pour vous, c'est que vous trouverez un petit enfant emmailloté et couché dans une crèche.*

N'ayez point de peur ! C'est la grâce qui rassure. Déjà cette parole s'était fait entendre à Daniel *stupéfié,* et en qui n'était resté aucune force, lors de la vision qu'il avait eue sur le Hiddékel : *Ne crains pas, Daniel* (Dan. *10,* 12 et 19). (Bien d'autres l'entendront dans la suite et en seront rassurés. Mais la grâce ne veut pas seulement que nous soyons rassurés, elle veut que notre cœur se réjouisse : *Voici, je vous annonce un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple !* Que la grâce est merveilleuse ! Vous avez eu, dans votre vie peut-être, un sujet particulier de joie ; vous l'avez goûtée, mais elle a été de courte durée, comme les joies de ce monde, auxquelles l'homme s'abandonne souvent sans réserve, mais que d'autres ne peuvent partager avec lui. *Un grand sujet de joie pour tout le peuple* ne peut se rattacher qu'à quelque événement important pour tous ceux qui appartiennent à la même nationalité. Cette joie est aug-

mentée d'autant, que tout le monde peut y avoir part. Quel est donc le grand sujet de joie que l'ange annonce ? La domination étrangère va-t-elle prendre fin ? Le peuple de Jéhovah va-t-il enfin recevoir parmi les nations la place, ordonnée de Dieu, qu'il devrait occuper et qu'il occupera un jour (Deut. *32,* 8) ? Hélas ! la captivité ne semble pas près de finir. Le peuple, Jérusalem elle-même, a passé d'un joug sous un autre, et qui brisera celui qui pèse maintenant sur lui ? Il dure encore, et n'est pas près de finir, ce jour dont il est dit : *Tous tes ennemis ouvrent la bouche sur toi ; ils sifflent et grincent des dents ; ils disent : Nous les avons engloutis ; oui, c'est ici le jour que nous attendions ! Nous l'avons trouvé, nous l'avons vu* (Lam. *2,* 16) ! Tous avaient dû se soumettre au décret de l'empereur, à ce joug de fer !

Mais : *Aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un sauveur, qui est le Christ, le Seigneur.* Merveilleuse grâce ! Dieu, notre Dieu, s'est souvenu du *serment qu'il a fait à Abraham notre père !* Il y a espérance, oui, il y a espérance pour nous et pour le peuple, quelque misérable que soit notre état. Il nous délivrera, fera cesser notre captivité, nous rétablira, nous bénira. Nos péchés seront ôtés. Voici l'aurore d'un jour nouveau : *L'Orient d'en haut nous a visités,* et nous jouirons de la faveur de notre Dieu, car *un sauveur, qui est le Christ, le Seigneur* nous est né ! C'est le vrai Fils de David, Jéhovah lui-même dans ce monde, au milieu de son peuple, malgré l'abjection et la ruine de ce dernier ! Or voyez la forme qu'il a prise : *Et ceci en est le signe*

pour vous, c'est que vous trouverez un petit enfant emmailloté et couché dans une crèche. Il a pris ici-bas la dernière place, celle de la plus profonde faiblesse. Que les pensées de Dieu sont différentes des nôtres !

Mais le message est là, simple, clair, incontestable. Voici les chœurs célestes célébrant ce fait extraordinaire : *Gloire à Dieu dans les lieux très hauts ; et, sur la terre, paix, et bon plaisir dans les hommes !* Les anges se courbent et adorent ce qui n'est pourtant pas en leur faveur, et chantent le mystère insondable de l'amour divin : *Dieu manifesté en chair !* L'intérêt que Dieu porte aux hommes, aux hommes qu'il aime, quoiqu'ils se soient détournés de lui et l'aient offensé, n'excite point de jalousie chez les anges, mais les comble d'admiration et les remplit de joie. Le bon plaisir de Dieu est dans les hommes : *Ses délices étaient dans les fils des hommes* (Prov. *8,* 31). L'homme des éternelles délices de Dieu est là ; la grâce a paru, et de quelle manière merveilleuse ! Jéhovah a pris la forme d'*un petit enfant emmailloté et couché dans une crèche.* La place qu'il a prise dans ce monde est la dernière. Qui l'eut pensé ? C'est ainsi que Dieu opère toujours : il a *choisi les choses faibles de ce monde pour confondre les fortes.* C'est ce qui lui convient, ce en quoi sa puissance se manifeste, ce qui le glorifie. Nous avons à nous en souvenir.

Immédiatement la foi des bergers s'empare de la parole de Dieu : *La foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu* (Rom. *10,* 17). Telle est la base inébranlable de la foi :

Dieu a parlé. Cela lui suffit. Le cœur ne reste pas indifférent alors à l'objet que la parole de Dieu présente : il le lui faut ; il faut qu'il le connaisse. Les bergers ne se contentent pas de dire : Quelle glorieuse vision ! Quelle merveilleuse révélation ! Combien Dieu nous aime et comme il nous a honorés ! mais : *Allons donc jusqu'à Bethléhem, et voyons cette chose qui est arrivée que le Seigneur nous a fait connaître.* La décision est prompte, l'effet immédiat : *Et ils allèrent en hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et le petit enfant couché dans la crèche.* Il y a dans cette scène simple, mais grande, qu'ils ont sous les yeux, un intérêt puissant qui lie leur cœur à celui qui s'est abaissé d'une telle manière. Il faut aussi que votre cœur et le mien connaissent le lien d'amour qui a amené Jésus à prendre cette place ici-bas. La parole de Dieu n'a pas besoin d'être confirmée, mais avez-vous essayé de sonder l'humiliation de celui qui a daigné devenir *un petit enfant emmailloté et couché dans une crèche,* pour vous servir ici-bas, pour vous sauver ? Non seulement il est venu sur la terre, mais il a pris la condition la plus humble pour que nous puissions le connaître, c'est-à-dire connaître Dieu, et pour que cet abaissement touche nos cœurs, les attire et les gagne. Cela est digne de Dieu ; ce sont les profondeurs de son amour. Comment les misérables auraient-ils pu l'approcher s'il fût venu dans la splendeur de la gloire de Salomon ? Une reine de Sheba peut-être, mais vous et moi ?... Or voici qui parle plus puissamment à nos cœurs que toute la gloire de Salomon : *la crèche de Bethléhem, et le petit enfant*

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

à qui elle sert de berceau ; il est *un sauveur*, le Christ, le Seigneur. Un sauveur ! C'est d'un sauveur que vous avez besoin, c'est un sauveur qu'il vous faut *aujourd'hui ;* et c'est *aujourd'hui* que vous pouvez le trouver, apprendre à le connaître. Il ne vous le faut pas pour demain, mais pour *aujourd'hui.*

Les bergers de Bethléhem laissent, oublient leur troupeau. Une seule chose les occupe. Le messager céleste a dit : *Aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un sauveur qui est le Christ, le Seigneur.* Tant d'âmes de nos jours disent : « Nous le savons bien ». Eh bien, c'est bon de le savoir, mais cela ne suffit pas ; il faut le connaître, lui. Par la parole de Dieu qui me présente Jésus comme sauveur, je suis assuré qu'il est mon sauveur, le sauveur d'êtres perdus, mon sauveur, non parce que je me suis approché de lui, mais parce que *le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu* (Luc *19,* 10). Il s'est approché de moi. Or, je suis perdu et, comme tel, j'ai part à ce salut. Il a été accompli pour moi. Qu'ai-je fait pour l'obtenir ? Il demeure éternellement ma part, par la foi. Quelle grâce ! Est-ce tout ? Je suis sauvé, oui, mais peut-être mon cœur manque-t-il de paix, de joie ? Il faut qu'il soit mis en contact avec celui qui a accompli ce salut, qu'il le connaisse. Le signe : *Un petit enfant emmailloté et couché dans une crèche* n'eût rien été pour les bergers, s'ils n'eussent cru le message de l'ange. Ils n'avaient aucune raison pour ne pas le croire. Et vous-même, l'avez-vous cru ?... Maintenant qu'ils avaient cru, leur cœur est rendu plus heu-

reux à la vue de ce qui leur avait été annoncé : il est rempli de reconnaissance et de louanges envers Dieu. *Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, selon qu'il leur en avait été parlé.* Leur cœur en était tellement rempli, *qu'ils divulguèrent la parole qui leur avait été dite touchant ce petit enfant.* Ce qui fait de nous, non seulement des pécheurs sauvés par grâce, mais des témoins de Jésus ici-bas et des adorateurs, c'est la connaissance de Jésus.

Supposons que le message de l'ange fût annoncé à quelque grand personnage dans ce monde. Un petit enfant emmailloté et couché dans une crèche, C'est vrai peut-être, mais je ne puis m'y rendre, aller dans une étable, pour y voir quoi ? *Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ?* a dit Nathanaël. Combien d'autres ont pensé qu'il n'était pas digne de Dieu d'agir ainsi ; et pourquoi ? Parce que ce n'est pas la manière de faire de l'homme. *Viens et vois,* dit Philippe à Nathanaël. Telle est encore l'invitation que nous vous adressons. C'est aussi celle que Jésus adresse aux deux disciples de Jean, qui lui demandent : *Où demeures-tu ? Venez et voyez. Ils allèrent et virent où il demeurait ; et ils demeurèrent avec lui ce jour-là.* Abaissez-vous, grands de ce monde, nobles personnages, savants distingués, puissants potentats ! Venez voir quelque chose qui dépasse en grandeur tout ce que l'homme peut concevoir, le signe de Dieu en mystère, la *sagesse cachée, laquelle Dieu avait préordonnée avant les siècles pour notre gloire ; qu'aucun des chefs de ce siècle n'a connue* (*car*

s'ils l'eussent connue, ils n'eussent pas crucifié le Seigneur de gloire), *mais selon qu'il est écrit ! « Ce que l'œil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment* (1 Cor. 2, 6-9 ; Es. *64,* 4). Courbez-vous devant le *grand mystère de la piété : Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, a été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été cru au monde, a été élevé dans la gloire* (1 Tim. *3,* 16). Ce *grand mystère* commence à se dérouler à la crèche de Bethléhem, pour se terminer dans la gloire, en passant par la croix. Ne le fallait-il pas ? Votre état et le mien le requéraient, et l'amour de Dieu l'a consommé. Venez et vous serez confondus : la joie remplira votre cœur ; la reconnaissance et la louange en déborderont. Que Dieu vous donne de venir !

Peut-être trouvez-vous qu'aller dans l'étable, à la crèche à Bethléhem, vous humilierait trop. Eh bien ! venez dans le temple à Jérusalem, non point pour en admirer la splendeur ou contempler la magnificence du culte de Jéhovah. Vous y trouverez encore le *petit enfant Jésus,* que Joseph et Marie apportent pour lui faire selon l'usage de la loi. *Ils viennent le présenter au Seigneur* (*selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur, que tout mâle qui ouvre la matrice sera appelé saint au Seigneur*) (Ex. *13,* 2, 12, 15). Ils offrent le sacrifice des pauvres : *une paire de tourterelles ou deux jeunes colombes.* Ah ! dites-vous, c'est trop misérable !

Ne vous rebutez pas, considérez ce groupe : un

homme respectable, un vieillard *juste et pieux, attendait la consolation d'Israël : et l'Esprit Saint était sur lui. Et il avait été averti divinement par l'Esprit Saint qu'il ne verrait pas la mort, que premièrement il n'eût vu le Christ du Seigneur.* Voyez, il tient ce petit enfant dans ses bras, *le petit enfant Jésus ;* sa face rayonne ; et la joie qui remplit son cœur s'exprime en louanges devant Dieu, parce qu'il a conscience que Dieu lui-même est devant lui. Oui, *le mystère de la piété est grand !* Écoutons ce que dit Siméon : *Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton esclave en paix selon ta parole ; car mes yeux ont vu ton salut.* Le roi des terreurs n'a plus de terreurs pour lui. La délivrance d'Israël qu'il attendait, n'est pas encore opérée, l'œuvre de la rédemption n'est pas encore accomplie, mais il est là *celui qui sauve.* Quelle sérénité, quelle joie ! Vous n'avez peut-être jamais vu un chrétien à ses derniers moments, s'avançant vers ce qu'on appelle l'heure fatale, rempli de paix et de joie, parce que Jésus est son sauveur et qu'il jouit de lui. Il a confiance en la douce parole adressée par Jésus à un brigand, mourant à côté de lui sur la croix : *Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis.* Pour ce chrétien aussi, cette parole est vraie : il a connu, pendant sa carrière ici-bas, Jésus comme son sauveur, sa paix, sa joie ; dans le paradis, il sera plus près de lui. Comment ne se réjouirait-il pas ? Or cette parole est vraie, parce que le bien-aimé sauveur l'a dite, Celui qui fut le *petit enfant emmailloté et couché dans une crèche,* est le même qui *a porté nos péchés en son corps sur le bois.* Si d'autres

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

manquent de cette joie, n'est-ce pas parce que Jésus lui-même ne remplit pas leur cœur à cette heure suprême ?

J. L.

(à suivre.)

VINGT ANNÉES PERDUES

Un chrétien ayant à cœur le salut des pécheurs consacrait ses vacances à répandre l'Évangile en distribuant des traités. Dans ce but, il avait choisi, comme champ d'activité, un bateau faisant le service de la rivière Clyde, en Écosse. Comme il tendait une brochure à l'un des voyageurs, ce dernier lui fit observer que ses efforts n'avaient que fort peu de succès en perspective. « Je ne méprise nullement ce genre de travail », ajouta-t-il, « j'en ai fait autant dans ma jeunesse étant moi-même un croyant, mais je n'ai jamais récolté le moindre fruit ». Le colporteur fut un peu surpris de cette remarque, mais le souvenir de sa propre conversion dissipa bien vite cette impression. Elle était due, en effet, à la lecture d'un traité reçu dans la rue, lorsqu'il avait douze ans. Par une froide soirée d'hiver, le jeune garçon passait devant une salle d'évangélisation, lorsqu'un inconnu l'arrêta et lui tendit un traité tout en l'invitant à entrer pour écouter l'Évangile. Il accepta et entendit là des paroles qui réveillèrent sa conscience, l'amenant à penser à l'éternité et à son état de péché devant Dieu. Rentré chez lui, dans un grand travail d'âme, il lut le traité et trouva la paix.

Le colporteur raconta ces détails au voyageur qui témoigna un vif intérêt à l'ouïe de ce récit. « Puis-je vous demander où cet émouvant épisode s'est passé ? » Lorsqu'il connut le nom de la rue, la maison et la date précise, ses yeux se remplirent de larmes et s'emparant de la main de son interlocuteur, il lui dit avec une profonde émotion : « Je me souviens parfaitement du jeune garçon aux yeux brillants, que j'engageai à entrer, ce soir-là, dans la salle ; car c'est à moi qu'avait été confié, pendant plusieurs soirées, le service d'inviter les passants et de leur remettre des traités. J'étais alors tout jeune converti et, comme je ne voyais aucun fruit de mon service, je finis par l'abandonner. Il y a vingt ans de cela, et Dieu me montre aujourd'hui que mon service pour Lui n'a pas été vain. S'Il me conserve en vie jusqu'à mon retour en ville je reprendrai, avec son aide, le travail qu'Il m'avait confié, travail que par infidélité et manque de foi, je n'avais pas jugé digne d'être accompli. »

L'intervalle de vingt ans était perdu pour toujours. Bientôt l'occasion de servir prendra fin pour nous aussi. *Ne nous lassons pas en faisant le bien, car, au temps propre, nous moissonnerons, si nous ne défaillons pas* (Gal. *6*, 9).

LA DETTE PAYÉE

Je demandais un jour à quelqu'un : Croyez-vous que les méchants seront sauvés ?

— Oh non, Monsieur ! répondit-il.

— Alors je n'ai plus d'espoir pour ce qui me concerne. Et vous ?

— Moi, Monsieur, je ne suis pas méchant.

— N'êtes-vous pas pécheur ?

— Oui, mais nous le sommes tous.

— Mais, pécheurs et méchants ont pour Dieu la même signification, lui dis-je. *Il n'y a pas de juste, pas même un seul* (Rom. *3*, 13). Si vous ne vous considérez pas comme un méchant, vous ne pourrez profiter de l'œuvre rédemptrice du Christ. *Jésus est mort pour les impies* (Rom. *5*, 6). Mon interlocuteur retourna chez lui. Mais l'Esprit de Dieu se servit de mes paroles pour réveiller sa conscience. Il vint chez moi le même soir, disant qu'il ne pouvait dormir tant il était tourmenté.

— Que dois-je faire pour être sauvé ? me dit-il.

— Vous avez senti vos péchés, lui dis-je, où sont-ils ?

— Ils pèsent lourdement sur ma conscience.

— Si vous deviez beaucoup d'argent et que vous n'osiez sortir de peur de rencontrer votre créancier, et si, moi, je payais votre dette sans que vous le sachiez, vous ne sortiriez pas pour cela. Mais du jour où vous apprendriez que vous ne devez plus rien à personne, vous sortiriez la tête haute.

Ainsi, vous n'avez plus rien à craindre. Jésus Christ a payé votre dette, il a expié vos péchés sur la croix du Calvaire. *Il a porté nos péchés*

en son corps sur le bois (1 Pierre *2*, 24). *Vous avez été rachetés par le précieux sang de Christ* (1 Pierre *1*, 19). *L'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous* (Ésaïe *53*, 6). Que Dieu soit béni pour son don précieux ! dit mon interlocuteur avec ferveur.

UNE SEULE CHOSE MANQUE

Beaucoup de gens dans le monde ont des qualités charmantes. Ils sont aimables, généreux, droits, honnêtes, complaisants, serviables, philanthropes, admirés par tous ceux qui les connaissent. Ce sont des natures excellentes, mais une chose leur manque, une chose essentielle, Christ.

Ils ont la moralité sans la conversion ; l'amabilité naturelle, la beauté du caractère, sans la sainteté. Bons citoyens du monde, ils ne sont pas des soldats de Jésus ; membres charmants de la société, mais non membres du corps du Christ. Cela me fait penser à un beau tableau ou à une belle sculpture ; on n'est jamais fatigué de les admirer, mais cependant ces choses n'ont pas la vie, ce n'est que de la toile peinte ou du marbre sculpté. Une seule chose leur manque : la vie.

Le Salut de Dieu 82 (1961)

UN GRAND SUJET DE JOIE

(fin)

M'est-il permis maintenant de vous demander : « Sous quel aspect se présente la mort, lorsque vous l'envisagez en face ? » Réfléchissez, et que votre conscience réponde ! Peut-être vous imaginez-vous que tout sera fini ? Non, dit l'Écriture : *Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement* (Hébr. *9*, 27). Peut-être, ayant appris de l'Écriture que Dieu, à la création, souffla dans les narines de l'homme *une respiration de vie, et l'homme devint une âme vivante* (Gen. *2*, 7), avez-vous conscience que tout ne va pas bien ? Mais pensez-vous qu'étant honnête, aimable, probe, serviable, religieux même, tout ira bien à la fin ? Or que dit l'Écriture ? *Tous ont péché. — Les gages du péché, c'est la mort. — Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission* (Rom. *3*, 23 ; *6*, 23 ; Hébr. *9*, 22). Tirez la conclusion vous-même. Il vous faut Christ ; il vous le faut pour être sauvé ; il vous le faut pour vous en aller en paix ; il vous le faut pour être heureux maintenant. Le bonheur de Siméon ne consistait pas seulement dans ce qui le concernait lui-même. L'âme heureuse n'est pas égoïste, car le cœur de Dieu ne l'est pas ; elle pense à d'autres qui trouveront en Jésus la paix, la joie. *Mes yeux ont vu ton salut, lequel tu as préparé devant la face de tous les peuples : une lumière pour la révélation des nations, et la gloire de ton peuple Israël.* Cet

homme heureux se réjouit dans l'étendue de la délivrance de Dieu, parce qu'il est près de Lui, qu'il jouit de sa présence, de sa pensée. Les nations elles-mêmes, longtemps plongées dans les ténèbres de l'éloignement de Dieu, seront amenées à sa lumière pour jouir de sa grâce. Israël, le peuple bien-aimé, mais coupable, aura en lui sa place de bénédictions, de joie et de gloire. Pour Siméon, tout est en Christ.

Ensuite, Siméon bénit Joseph et Marie. La grâce l'élève moralement au-dessus d'eux, quelque grand que fût leur privilège, car, *sans contredit, le moindre est béni par celui qui est plus excellent* (Hébr. 7, 7). De même jadis, Jacob avait béni le Pharaon (Gen. *47*, 7-10). Le patriarche, héritier des promesses, mais étranger en Égypte, au moment même où il devait dire : *Les jours des années de ma vie ont été courts et mauvais*, bénit le puissant roi d'Égypte.

Voici maintenant un autre cœur qui a été broyé par les douleurs de la vie : une femme de la tribu d'Aser, fort avancée en âge, *veuve d'environ quatre-vingt-quatre ans*. Peut-elle attendre quelque chose dans ce monde où, si elle a eu quelque joie, sa joie a été si courte ? Les douloureuses amertumes ont été sa part. Combien de tristesses allons-nous lire sur son front ridé, maintenant qu'ayant enseveli ses plus chères affections, elle avance, courbée et d'un pas pesant, vers le terme prochain de sa vie ! Mais non, elle n'est pas triste : elle est de ceux qui *attendent la consolation d'Israël :* elle aussi est venue au bon moment dans le temple, et a vu *le petit enfant*. C'est dans le temple, qu'elle avait

passé, en humble servante du Seigneur, la plus grande partie de sa vie de jeûnes et de prières. Ses jeûnes sont finis, ses prières exaucées : elle aussi est heureuse. De quoi ? de la fidélité de son service, dont elle est satisfaite, direz-vous peut-être ? Non, pas un mot d'elle ne sort de sa bouche. Elle *louait le Seigneur et parlait de lui à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la délivrance*. Louer le Seigneur, parler de lui, quel privilège ! Que de choses nous-mêmes, si nous sommes remplis de l'amour de Christ, n'avons-nous pas à dire de celui qui *s'est anéanti, abaissé, qui est de la croix !*

Jusqu'ici, nous avons vu les anges, les bergers, Siméon, Anne, se réjouir d'une joie sans réserve, mais d'autres encore l'ont partagée : Élisabeth, Zacharie, Marie, ont le cœur rempli de ce *grand sujet de joie*. Comme Sara autrefois, Élisabeth a reçu la faveur de concevoir, par miséricorde de Dieu, un fils en sa vieillesse ; son opprobre parmi les hommes est ôté. Ce fils doit occuper une place distinguée au milieu du peuple. Il sera pour elle et Zacharie *un sujet de joie et d'allégresse, et plusieurs se réjouiront de sa naissance ; car il sera grand devant le Seigneur, et il ne boira ni vin ni cervoise ; et il sera rempli de l'Esprit Saint déjà dès le ventre de sa mère. Et il fera retourner plusieurs des fils d'Israël au Seigneur, leur Dieu. Et il ira devant lui dans l'esprit et la puissance d'Élie, pour faire retourner les cœurs des pères vers les enfants, et les désobéissants à la pensée des justes, pour préparer au Seigneur un peuple bien disposé* (Luc *1*, 14-18). Il y a là de quoi remplir de joie le cœur

d'un père et d'une mère ; mais à cause de son incrédulité, Zacharie est rendu muet, jusqu'à ce que soit accomplie la parole qui lui a annoncé cette bonne nouvelle. Il peut alors se réjouir avec Élisabeth. Et quand il ouvre la bouche, rempli de l'Esprit Saint, il prophétise en célébrant la bonté et la grâce du Dieu d'Israël qui a visité et sauvé son peuple. Le thème de sa louange n'est pas son propre fils, mais un autre : *le petit enfant* qui bientôt sera emmailloté et couché dans une crèche à Bethléhem ; c'est lui qui est suscité comme *une corne de délivrance dans la maison de David son serviteur, selon ce qu'il avait dit par la bouche de ses saints prophètes, qui ont été de tout temps...* Quant au fils qui lui est né, ce n'est pas lui qui est cette *corne de délivrance*, quoiqu'il doive être *grand devant le Seigneur* par la position que la grâce lui a faite : *Tu seras appelé prophète du Très-Haut : car tu iras devant la face du Seigneur pour préparer ses voies, pour donner la connaissance du salut à son peuple, dans la rémission de leurs péchés, par les entrailles de miséricorde de notre Dieu, selon lesquelles l'Orient d'en haut nous a visités, afin de luire à ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, pour conduire nos pieds dans le chemin de la paix*. Un seul peut établir et assurer toutes ces bénédictions à jamais, non pas le fils de Zacharie, mais celui dont l'ange va bientôt dire aux bergers : *Je vous annonce un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple ; car aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un sauveur, qui est le Christ, le Seigneur*. Zacharie se réjouit en lui par le

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Saint-Esprit ; Élisabeth en fait autant. Quand Marie vient vers elle dans les montagnes, Élisabeth reconnaît en elle la mère de *son Seigneur.*

Marie elle-même, par la faveur de Dieu, vase d'une telle bénédiction, humble servante du Seigneur, qui, par la puissance du Saint-Esprit, a reçu la grâce de concevoir, puis de mettre au monde *l'enfant* de Bethléhem, que dit-elle ? *Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit s'est réjoui en Dieu mon Sauveur.* Elle appelle Dieu *son Sauveur.* La grâce seule peut mettre ces paroles dans la bouche d'une créature humaine, qui la connaît, qui en jouit : *Car il a regardé l'humble état de son esclave ; car voici, désormais toutes les générations me diront bienheureuse ; car le Puissant m'a fait de grandes choses, et son nom est saint ; et sa miséricorde est de générations en générations sur ceux qui le craignent.* La grâce dont elle est l'objet l'abaisse à ses propres yeux, parce qu'elle s'est abaissée jusqu'à elle ; Élisabeth appelle Marie bienheureuse, parce qu'elle a cru le message de l'ange ; Zacharie n'avait pas cru, et en a porté la peine. Marie elle-même peut dire maintenant : *Toutes les générations me diront bienheureuse, car le Puissant m'a fait de grandes choses.* Son cantique rappelle les promesses faites aux pères et dont elle célèbre l'accomplissement. L'aurore de la bénédiction d'Israël lui apparaît. Qui donc accomplira toutes ces grandes choses dont elle parle ? Elle sait que l'enfant qu'elle va mettre au monde sera *grand et sera appelé Fils du Très-Haut ; et le Seigneur lui donnera le trône de David, son père ; et il règnera sur la maison de*

Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume. Est-il étonnant qu'elle se réjouisse ?

Oui, il n'y a que la grâce, la connaissance de Jésus, la connaissance de Dieu en Jésus, pour mettre le cœur en paix et le rendre heureux, pleinement heureux. Cher lecteur, êtes-vous heureux ? Tous ceux-ci l'étaient, et qu'est-ce qui faisait leur joie ? *Jésus.*

Mais pourquoi eux seuls ? pourquoi tout le peuple ne se réjouit-il pas avec Élisabeth, Zacharie, Marie, Siméon, Anne, les bergers et les anges ? Le messager céleste n'avait-il pas dit aux bergers : *Je vous annonce un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple.* De quelle manière les hommes répondent-ils à l'étendue de la grâce et de l'amour de Dieu envers eux tous ? Chose triste à constater : parlez-leur philosophie, histoire, géographie, astronomie, mathématiques, politique, etc., parlez-leur des découvertes, du progrès de l'esprit humain dans tous les domaines, les hommes s'en passionnent. Parlez-leur du *petit enfant* de Bethléhem, vrai sujet de joie, ils n'en veulent rien savoir. Cependant *ses origines sont d'ancienneté, dès les jours d'éternité* (Michée *5*, 2). *Son royaume est un royaume éternel qui ne passera point à un autre* (Dan. *7*, 14 et 27 . *Il est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs* (Apoc. *19*, 16). Il a d'autres gloires encore que je ne puis décrire toutes. La Bible entière est remplie de lui, du commencement de la Genèse à la fin de l'Apocalypse. Le Saint-Esprit nous dit : *Si toutes les choses que Jésus a faites étaient écrites une à une, je ne pense pas que le monde pût contenir les livres qui*

seraient écrits (Jean *21*, 25). Mais qui s'intéresse à lui ; qui s'occupe de lui ? Est-il grand, de nos jours, le nombre de ceux qui attendent sa venue ? N'est-il pas aussi restreint que le nombre de ceux qui attendaient autrefois la *consolation d'Israël* ? Ce que Jésus a dit à ses disciples, au moment de son départ : *Je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi* (Jean *14*, 2-3), occupe-t-il beaucoup de cœurs ? Désire-t-on le voir, être avec lui ? A la fin du livre qui clôt la révélation de Dieu, il dit : *Oui, je viens bientôt* (Apoc. *22*, 20). Pouvez-vous, vous-même, dire : *Amen ; viens Seigneur Jésus !*

Comme autrefois, Dieu, dans sa grâce avait dirigé le cœur de quelques-un d'entre son peuple vers cette espérance bénie annoncée par les prophètes et sur le point de s'accomplir, il en est de même aujourd'hui où l'aube de la venue de Jésus semble poindre à l'horizon. Le cri de minuit : *Voici, l'Époux vient !* s'est fait entendre et a réveillé bien des cœurs. Êtes-vous de ce nombre ? Le monde va son train ; l'Église professante croit s'acheminer vers un avenir meilleur pour la terre ; elle a dit en son cœur : *Mon maître tarde à venir ;* elle organise le monde pour un long temps de prospérité en l'absence du Seigneur ; mais manger et boire avec les ivrognes, battre les serviteurs et les servantes, ne peut certes pas convenir au Maître. Le cri : *Voici, l'Époux vient,* a été accompagné de cet appel : *Sortez à sa rencontre !* N'est-il pas digne que

vous abandonniez tout pour aller à lui ? Vous dites peut-être : Je ne crains pas de mourir, j'ai le pardon de mes péchés ! Très bien; mais telle n'est pas ma question. Je demande : Attendez-vous Jésus ? Etes-vous sorti à sa rencontre ? Seriez-vous bien heureux de le voir ? L'âme qui l'attend empruntera ces paroles du Ps. *130*, 6 : *Mon âme attend le Seigneur, plus que les sentinelles n'attendent le matin, que les sentinelles n'attendent le matin !* Tout est joie à la venue de Jésus, pour ceux que la grâce a préparés pour l'attendre. Quel bonheur de voir celui dont il est dit : *Lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez.* Nous savons *qu'il verra du fruit du travail de son âme et sera satisfait* (Es. *53*, 11). Il se présentera à lui-même l'assemblée *glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irréprochable* (Éph. *5*, 27). Quelle joie pour lui de l'avoir auprès de lui ! Quelle joie pour elle d'être avec lui pour toujours, car nous serons toujours avec le Seigneur !

Maintenant les siens l'attendent au milieu de la nuit sombre et froide de ce monde qui l'a dédaigné, méprisé, couvert de honte et d'opprobre, cloué au bois maudit ; car le monde n'a pas voulu, ni ne veut de lui. C'est ce même Jésus qui a dit : *Moi, je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin. Et l'Esprit et l'épouse disent : Viens. Et que celui qui entend dise : Viens. Et que celui qui a soif vienne ; que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie* (Apoc. *22*, 16-17). Si vous ne pouvez dire : Viens, vous unissant à la voix de l'Esprit et de l'épouse, écoutez l'invitation : *Et que celui qui a*

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

soif vienne ; que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie.

Ecoutez encore le mot : *Aujourd'hui,* et que Dieu vous donne de ne pas répondre : *Demain,* car cela pourrait vous être fatal. *Aujourd'hui,* Jésus se présente encore à vous comme Sauveur. *Demain,* c'est le jugement. Aujourd'hui, le Saint-Esprit dirige les affections du racheté vers Jésus qui vient, afin qu'il se réjouisse dans l'assurance d'être bientôt avec lui, et de pouvoir dire sans faiblesse, avec tous les bienheureux objets de l'amour de Christ : *A celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ; — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père ; — à lui la gloire et la force aux siècles des siècles ! Amen* (Apoc. *1,* 5, 6).

Être avec toi, voir ta beauté,
Savourer ta tendresse,
Jouir de ta riche bonté ;
Quelle immense allégresse !

Ecoutons la voix de l'Époux
Qui nous redit sans cesse :
« Je viens ! Je viens ! consolez-vous,
Bientôt plus de tristesse. »

Courage donc, ô pèlerins !
Levons en haut la tête ;
Hâtons nos pas, ceignons nos reins ;
La délivrance est prête.

J. L.

VIENS AVEC NOUS ET NOUS TE FERONS DU BIEN

(Nombres *10,* 29)

Ainsi s'exprimait, pour attirer une âme hésitante, l'homme de Dieu qui conduisait à travers les pérégrinations du désert le peuple d'Israël vers la terre promise.

C'est aussi à ce saint entraînement que sont conviés les jeunes croyants. Pouvons-nous chacun, en considérant nos voies, répondre de cœur : « Je suis le compagnon de tous ceux qui Te craignent » ?

Jeunes chrétiens, jeunes chrétiennes, nous avons à nous entraîner mutuellement à marcher dans le chemin, et non seulement à marcher, mais à courir. *Nous courrons après Toi,* dit le Cantique ; après Toi, Seigneur Jésus, l'objet de notre course chrétienne. Ainsi la force de chacun sera augmentée par l'encouragement de ses compagnons de route à la suite du Chef.

A ce sujet, considérons entre autres une petite scène des Évangiles : *Et ils couraient les deux ensemble* (Jean *20,* 4). Deux disciples étreints par une nouvelle extraordinaire : l'annonce que leur Maître bien-aimé n'est plus dans la tombe cruelle. Se rendre sur les lieux au plus tôt, voilà leur première pensée. Ah ! ils pouvaient bien, dans l'ardeur du but, rivaliser de vitesse dans cette course éperdue... Et l'un arrive le premier, s'arrête muet devant la tombe ouverte ; puis stimulé par l'exemple du second, il entre aussi dans le sépulcre *et il vit, et crut.*

Bien différente est la scène qui ouvre le chapitre suivant. C'est la nuit, quelque temps après la Résurrection ; deux fois déjà les disciples ont vu leur Maître vivant. Quelques-uns d'entre eux sont là réunis en conciliabule nocturne, et soudain Simon Pierre, celui que Jésus avait appelé tant de fois et destiné à l'œuvre de Son Royaume, Simon Pierre annonce à ses compagnons désorientés qu'il va reprendre le travail :

Je m'en vais pêcher, dit-il résolument.

Nous allons aussi avec toi (Jean *21,* 3), répondent en chœur six autres disciples, apparemment soulagés à la perspective de cette solution.

Puissance de l'entraînement ! Influence, inconsciente parfois, que peut exercer un esprit conducteur sur ses compagnons. N'avons-nous pas aussi éprouvé ce magnétisme, et joint notre voix à un chœur d'enthousiastes compagnons en présence de quelque entreprise qui souriait à notre imagination ?

Nous allons aussi avec toi ! Peut-être avons-nous été le meneur, conscient ou inconscient, même dans une œuvre apparemment légitime, mais selon notre propre volonté et conduisant à une impasse.

Tel était le cas de ces disciples partant pour leur pêche nocturne, à l'instigation de Pierre, dans la confiance en soi, et sans la direction de Celui qui était toujours leur Maître. Et ce fut une nuit de dur labeur, de labeur stérile ; une impasse d'où seul peut les retirer Celui qui du rivage voit leurs efforts et veut les diriger dans la

puissance d'une vie nouvelle, pour suivre une voie fructueuse et bénie.

L'entraînement est une loi, une vérité solennelle, dont il importe de se pénétrer au début de sa course chrétienne : chacun de nos actes — comme chacune de nos négligences dans cette vie — a une portée directe, non seulement sur notre bonheur personnel, mais aussi sur celui des autres.

Comme le dit un vieil adage, nous sommes tous constructeurs pour l'éternité ; chacun ayant été pourvu d'outils, laisse nécessairement derrière soi un degré ou une pierre d'achoppement : un degré permettant à ceux qui viennent après nous de monter plus haut, ou une pierre d'achoppement qui fera trébucher les autres...

Jésus Christ nous a introduits dans la liberté, mais nous devons faire des sentiers droits à nos pieds afin que ceux qui marchent derrière nous, de plus jeunes frères et sœurs dans la famille, ou de moins avancés parmi le troupeau puissent bénéficier d'un bon exemple.

Rien n'est plus beau, à ce sujet, que de considérer comment l'apôtre Paul agissait en présence de questions contestées. Il bâtissait, lui, réellement pour Christ, et, étreint par la pensée de cette tâche magnifique, il mettait entièrement de côté ses droits, sa liberté, ses privilèges, quand l'occasion le demandait. Écoutez cette déclaration : *Si la viande est une occasion de chute pour mon frère, je ne mangerai pas de chair à jamais* (1 Cor. *8,* 13). Il ne s'écarta pas de cette ligne de conduite, un des grands secrets de son

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

influence bénie parmi les chrétiens sortis du milieu des païens. Quel exemple !

Bien que l'apôtre Jean, dans une de ses lettres, désigne les jeunes gens comme les *forts,* car, dit-il, *la Parole de Dieu habite en vous,* il s'en faut que la force caractérise tous les jeunes disciples du Seigneur Jésus Christ car Sa Parole n'habite pas en nous comme elle le devrait normalement. Puis il y a autour de nous les nouveaux convertis, les lents à comprendre, et beaucoup d'autres qui ont reçu un enseignement différent ou, souvent, les enseignements des hommes, substitués à la Parole de Dieu. Tous ont droit à des égards de la part des plus avancés. *Je ne mangerai pas de chair à jamais !...* Formule magnifique soulignant le grand principe par lequel le Saint-Esprit enseigne que nul ne vit uniquement pour soi ; nous n'avons pas le droit d'être des entraves pour les autres, et la liberté personnelle doit être subordonnée au bien de tous.

Ne serait-il pas triste de donner à un inexpérimenté l'occasion de nous dire : « Tu es si fort que tu peux aller sans crainte là où je serais en danger. Mais si, enhardi par ton exemple, j'ai pris ce chemin et suis tombé dans le péché, le péché est bien le mien, et je dois en porter les conséquences ; mais le Seigneur te dit que tu as une certaine part de responsabilité : Tu as *péché contre Christ* (1 Cor. *8,* 12). Si tu n'avais pas pris ce chemin, je ne t'aurais pas suivi et Christ n'aurait pas été déshonoré. »

Ainsi, *que personne ne cherche son propre intérêt mais celui d'autrui.*

Un peu de grammaire, ici, peut nous venir en

aide ; nous l'avons tous étudiée sur les bancs de l'école, et, dès notre enfance, appris à conjuguer les verbes : « Je suis — Tu es — Il est... »

Ainsi se conjuguent nos verbes et ceux de bien d'autres langues.

Ainsi aussi va le mécanisme de notre pensée naturelle...

Mais l'écolier hébreu doit, nous dit-on, s'y prendre d'une autre manière pour la conjugaison de ses verbes et répéter : « Il est — Tu es — Je suis !... »

Voilà un bon exemple de ce que devrait être notre règle de conduite, la meilleure manière de penser et de vivre.

Se dire en regardant à Dieu : *Il est ;* ensuite considérer notre prochain : *Tu es,* et s'il faut un *Je suis,* le mettre en dernier lieu.

Dieu premièrement, le prochain ensuite, puis soi-même.

— Une enfant de Dieu pour qui les plaisirs mondains n'avaient pas d'attraction, fut un jour fort tentée d'assister à un spectacle classique, représentation en plein air d'un épisode des persécutions des premiers chrétiens. Elle pourrait facilement se glisser incognito et solitaire dans l'immense arène et se rendre compte de ce que pouvait être un spectacle de ce genre et son effet sur l'âme des spectateurs. « Oui, réfléchit-elle, mais si de jeunes chrétiens venaient à le savoir... Si, sans en comprendre le mobile, un seul d'entre eux, une seule d'entre elles, était de ce fait entraîné vers les choses du monde ?... Non, mille fois non. »

Elle n'eut pas lieu de regretter cette décision.

Quelques jours plus tard, dans un train, une voyageuse loquace se mit à la questionner avec enthousiasme sur la fameuse représentation ; ce fut alors l'occasion de lui parler des richesses insondables du Christ avec une telle liberté du Saint-Esprit que la voyageuse parut fort saisie et descendit à la gare suivante, en proie à une émotion visible...

Que Dieu nous aide à chercher dans nos entreprises, nos récréations, ce chemin qu'Il est toujours prêt à nous montrer, si nous le désirons en faisant abstraction de nous-mêmes, chemin qui conduit à notre but : celui de bâtir pour le Royaume des cieux.

Il y a, à l'entrée d'un chemin de montagne, un écriteau portant ces mots :

« Cette route a été abandonnée ; ceux qui la prennent le font à leurs propres risques. »

L'avertissement est là ; libre au voyageur d'en faire son profit. Ainsi notre Dieu ne force personne. Il a posé des jalons pour que les siens puissent suivre une route sûre. Il a fait aussi étiqueter les mauvais sentiers par ces avertissements que nous trouvons en abondance dans Sa Parole, principalement au livre des Proverbes, afin que nous puissions garder nos pas et ceux des autres.

A ceux qui pourraient poser la question formulée autrefois : « Qui nous fera voir du bien? » puissions-nous être en état de répondre :

Viens avec nous, et nous te ferons du bien.

E. J.

ETES-VOUS ATHÉE ?

On raconte qu'un célèbre conférencier athée, à la fin d'une de ses conférences dans un village, fit appel aux contradicteurs. Personne ne se leva, sauf une pauvre femme, qui s'avança vers l'athée, et lui dit : « Monsieur, j'ai une question à vous poser.

— Allez toujours, ma brave femme.

— Il y a dix ans, dit-elle, je restai veuve avec huit enfants sans aucune ressource ; je ne possédais que ma Bible et ma foi au Sauveur. C'est grâce à elle et en regardant à Dieu, que j'ai été capable de me nourrir, moi et ma famille. Je suis bien près de la tombe, mais je suis parfaitement heureuse, parce que je vais entrer dans l'immortalité avec Jésus. Voilà ce que ma foi a fait pour moi, qu'a fait pour vous votre athéisme ?

— Ma bonne femme, je ne veux pas troubler votre bonheur. Mais...

— Ce n'est pas là la question, reprit la femme âgée, qu'a fait pour vous votre athéisme ? »

L'incrédule essaya de tourner la question sans succès : les auditeurs applaudirent la bonne dame, et huèrent le conférencier qui s'en alla tout honteux.

La mère de Hume, le philosophe libre-penseur, était elle-même chrétienne. Éblouie par le génie de son fils, elle le suivit dans les méandres du scepticisme. Les années passèrent. Sur son lit de

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

mort, elle lui écrivit : « Mon cher fils, ma santé chancelle. Je descends vers la tombe et ne vivrai plus longtemps. Ta philosophie n'apporte à mes angoisses aucun soulagement. Je reste sans consolation et sans espérance ; je vais vers le désespoir. Je t'en prie, viens me consoler, ou tout au moins, envoie-moi les consolations qu'offre au lit de mort ta philosophie. »

Les hommes peuvent vivre sans Christ, ils ne peuvent mourir sans Lui. Vous pouvez vous moquer du ciel et de l'enfer, ce sont cependant de solennelles réalités.

Pourquoi être sage pour le temps, et fou pour l'éternité ?

Ce qui peut vous arrêter, c'est que votre vie a été sauvée aux dépens d'une autre, et que Dieu vous a tant aimé, qu'Il a laissé son Fils à de cruelles tortures pour vous sauver. Mais c'est là le plan de Dieu.

C'est peut-être, à votre avis, une folie. Mais la folie de Dieu est plus sage que les hommes. Et si vous ne voulez pas avoir le sort des fous, vous devez soumettre vos raisonnements à la sagesse de Dieu. Si vous rejetez un si grand salut, il n'y aura plus pour vous qu'un jugement affreux. Remords, angoisse, désespoir, décrivent bien imparfaitement ce que vous trouverez là où l'espérance n'existe pas.

Mais pourquoi votre fin serait-elle aussi tragique, quand le Fils de Dieu, qui vous a aimé et s'est donné lui-même pour vous, vous supplie à l'instant même de le prendre pour remplaçant, et de jouir pardonné des délices éternelles ?

UN INCIDENT DE LA GUERRE DE SÉCESSION

L'APPEL

Une bataille avait été livrée, et sur le champ de bataille, indifférents à la défaite ou à la victoire, gisaient les morts et les blessés.

L'implacable mort, cependant, insatiable, achevait sa triste besogne.

Deux hommes de Dieu, dans la nuit commençante, parcouraient la plaine sanglante au milieu de ces scènes d'agonie et de mort. Pleins d'une force céleste, armés d'un divin courage, ils cherchaient à réconforter, à rassurer les âmes.

Ils murmuraient aux oreilles des mourants les promesses de Dieu, ils leur parlaient du précieux sang de Christ, qui purifie de tout péché, de l'amour de notre Père céleste dont rien ne peut nous séparer.

Ils se trouvèrent soudain près d'une forme humaine étendue seule ; son casque était tombé, sa main se cramponnait encore à la garde de son épée dont la pointe était brisée ; sa figure était froide. Pensant qu'il était mort, ils allaient passer leur chemin (car les instants étaient précieux) quand un faible soupir attira leur attention. L'homme vivait encore ! Les deux amis se penchèrent vers lui, et ils lui dirent à l'oreille avec cette douceur qu'on met quand on parle à

des mourants : « Frère ! le sang de Jésus Christ, le Fils de Dieu, purifie de tout péché. ».

Les lèvres décolorées remuèrent et dirent doucement « Chut ! », puis elles se refermèrent, et la vie sembla s'éteindre sur cette figure pâle.

De nouveau, les fidèles serviteurs de Dieu répétèrent les paroles bénies : « Frère ! le précieux sang de Jésus Christ *peut* purifier de tout péché. » Les lèvres du moribond remuèrent encore; tout était calme et silencieux, la mort avait presque achevé son horrible travail ; tout à coup, rassemblant soudain ses dernières forces, le soldat mourant mais vainqueur, s'écria : « Taisez-vous ! car les anges font l'appel, j'attends celui de *mon nom*. »

Les chrétiens se turent. Qu'auraient-ils pu ajouter ? Ils savaient qui était Celui en qui le soldat mettait tout son espoir.

Ils s'agenouillèrent pour attendre la fin. Un sourire illumina tout à coup les traits du moribond, un sourire intense, radieux, et de son dernier souffle le soldat cria : « Présent ! »

Oh ! la belle, la glorieuse mort ! Prêt pour l'appel, le soldat avait entendu la voix de son divin Capitaine. Il avait terminé par la victoire le combat de la vie ; et ce soldat vainqueur put recevoir, non seulement une magnifique bienvenue, mais encore la *couronne de justice*.

(*Guide du voyageur.*)

LES DERNIERS SERONT LES PREMIERS

Au Portugal, les assassins ne sont pas exécutés mais condamnés à la prison cellulaire, c'est-à-dire à un isolement absolu. A ce régime, beaucoup perdent la raison, d'autres meurent. Il y a quelques années, un nommé Manoël Guerra fut condamné pour meurtre à une longue période de prison cellulaire. Or, à ce moment, deux chrétiens portugais avaient justement lu un traité : « La conversion d'un meurtrier », qui racontait la conversion d'un assassin dans une prison du Brésil. Ils furent si frappés par ce récit qu'ils achetèrent un Nouveau Testament, pour l'envoyer à Guerra, qu'ils connaissaient fort bien. Le résultat dépassa leur attente (Voir Actes *12*, 14). Guerra lut d'abord un traité qui accompagnait le Nouveau Testament, puis le Nouveau Testament. Peu après il écrivit à ses bienfaiteurs, pour leur dire que son cœur avait été changé. Bientôt, il mourait à l'hôpital de la prison. L'aumônier voulait le confesser, mais Guerra répondit qu'il n'avait pas besoin de se confesser, car il avait trouvé en Jésus la paix que le monde ne peut ôter.

Le Salut de Dieu 82 (1961)

PARLEZ DE JÉSUS A VOS ENFANTS

Parlez de Jésus à vos enfants, mères ! et ne craignez pas de commencer trop tôt. Vous ne savez pas à quel point le sol tendre du cœur de vos enfants est propre à recevoir la divine semence. S'ils n'ont pas l'air de comprendre d'abord, laissez au Saint-Esprit le soin d'expliquer vos paroles, ayez confiance dans le Seigneur et parlez, semez toujours ; un jour vous moissonnerez.

Il y a nombre d'années, les troupes du gouvernement des Etats-Unis firent la capture d'une bande d'Indiens qui avaient longtemps exercé le brigandage sur les frontières de l'Ouest. On trouva entre autres dans leur campement bon nombre d'enfants volés qui avaient vécu des années parmi ces sauvages. Le fait fut rendu public dans la contrée, avec invitation adressée à tous ceux qui avaient perdu des enfants de venir reconnaître les leurs.

De toutes parts on vit accourir des mères et, dans le nombre, une à qui deux chers petits avaient été volés jadis : un garçon et une fille. Elle s'approcha du groupe des enfants, le cœur brûlant de crainte et d'espérance. Promenant le regard de l'un à l'autre, elle cherchait avec angoisse quelques traits de ressemblance avec ses enfants, mais en vain, et ne vit les yeux d'aucun s'éclairer d'une lueur d'intelligence subite.

Déjà la pauvre mère allait tourner le dos, le désespoir au cœur, lorsqu'un des assistants lui demanda si elle n'avait pas le souvenir de quelque mélodie qui pût rappeler à ses enfants le temps de leur enfance. Refoulant ses larmes, elle se mit à chanter d'une voix douce et claire un cantique de Jésus et du ciel, qu'elle avait eu l'habitude de chanter autrefois à ses enfants. Elle n'eut pas le temps de finir la première strophe, qu'un petit garçon et une fillette sortant du groupe, s'écrièrent : « Maman ! maman ! » et s'élancèrent dans les bras ouverts de leur mère.

Le souvenir de la mère s'était effacé avec les années dans le cœur des enfants : le souvenir de ce qu'elle leur avait dit et chanté de Jésus subsistait.

AL. EV.

Octobre 1961.

LE SALUT DE DIEU ET LES COMPROMIS DE SATAN

I

LA DELIVRANCE

Nous saisissons peu la grandeur et l'étendue du salut que l'Evangile nous apporte. Ce n'est pas seulement ce qui nous délivre de la colère de Dieu, mais aussi de la puissance du péché. Il affranchit parfaitement du monde le croyant, et l'amène dans les lieux célestes en Christ. Ce salut comprend le passé, le présent et l'avenir,

bien qu'il ne doive être complet, quant au corps, que lors du retour du Seigneur. Qu'il est précieux de savoir que tout est par la grâce, par un effet de la libre faveur de Dieu ; *non pas sur le principe des œuvres, afin que personne ne se glorifie* (Eph. *2*, 8, 9). Il est vrai que, quant au corps, nous sommes *sauvés en espérance* (Rom. *8*, 24). Mais *celui qui nous a formés à cela même, c'est Dieu, qui nous a aussi donné les arrhes de l'Esprit. Nous avons donc toujours confiance* (2 Cor. *5*, 5, 6). De cette manière nous sommes aussi certains de l'avenir que du passé et du présent ; et même nous avons *toute assurance au jour du jugement,* parce que, comme Christ est, *nous sommes, nous aussi, dans ce monde* (1 Jean *4*, 17).

Je désire exposer en quelques mots ce qui, dans ce grand salut, se rapporte, en premier lieu, au sang du Christ, qui met le pécheur à l'abri du jugement et de la colère de Dieu ; et, secondement, à la mort et à la résurrection de Christ, qui délivrent le croyant de la puissance du péché, et le retirent entièrement hors du monde. Je prendrai pour exemple l'histoire si frappante de la délivrance d'Israël hors d'Egypte (Ex. *1-15*).

La génération des enfants d'Israël que nous présente le commencement de l'Exode, était née en Egypte sous le pouvoir et la domination d'un roi qui n'avait pas connu Joseph (Ex. *1*, 6-8). Ce roi, tyran cruel, les opprimait de la manière la plus dure, accablant les hommes des plus pénibles travaux, et allant, dans sa méchanceté, jusqu'à ordonner de jeter dans le fleuve tous les enfants mâles qui naîtraient. Sous cette pesante

servitude, les enfants d'Israël soupirèrent et crièrent, et leur cri monta jusqu'à Dieu (Ex. *2*, 23-25).

N'est-ce pas là, lecteur, l'image exacte de la condition dans laquelle vous et moi nous sommes nés ? En entrant dans la vie, nous n'avons pas été placés, comme Adam, dans le beau jardin du Paradis ; nous sommes nés hors des délices d'Eden, exilés loin de Dieu, dans un monde qui hait Christ et son peuple, un monde où Satan règne : en fait, nous sommes nés sous la puissance et la domination du péché qui, comme un tyran cruel, exerce sur nous son empire. Avez-vous jamais gémi et soupiré sous ce rude esclavage ? Avez-vous jamais crié à Dieu pour obtenir la délivrance ? Si vous ne l'avez pas fait, vous dormez encore dans vos péchés, et, pendant ce terrible sommeil, le diable, comme un serpent, vous fascine par ses ruses, vous enlace de ses replis ; tôt ou tard la mort vous frappera ; oh ! combien ce serait affreux si vous ne vous réveilliez qu'en enfer !

Mais revenons à notre sujet. Non seulement les Israélites étaient nés sous la domination de Pharaon, mais ils étaient tout aussi pécheurs que les Egyptiens. Moïse, sauvé des eaux comme par miracle, suscité pour être sauveur du peuple, est un type remarquable de Christ ressuscité pour délivrer les siens (Ex. *2*, 1-10). Rejeté une première fois (Ex. *2*, 11-15), il s'enfuit à Madian, rencontre au désert Jéhovah, qui se fait connaître à lui, et qui le renvoie en Egypte pour révéler son nom au peuple et pour le délivrer. Mais dans quelle condition trouve-t-il les enfants

Le Salut de Dieu 82 (1961)

d'Israël ? Ils étaient idolâtres comme les Egyptiens (*Ezé. 20, 5-10* ; Ex. *3-6, 9*).

Tel est votre état, lecteur inconverti. Vous n'êtes pas seulement né dans le péché et sous la domination de Satan, mais vous êtes coupable pour avoir commis une multitude de péchés contre votre conscience et contre la loi de Dieu, et pour avoir rejeté jusqu'à présent l'Evangile de Christ qui vous a été prêché. Terrible condition que celle de l'homme qui n'a pas encore reçu Christ comme son libérateur !

Lorsqu'il est question de délivrer le peuple d'Israël, une difficulté se présente. Pharaon, le roi d'Egypte, n'est pas disposé à voir partir ses esclaves ; il refuse de laisser aller le peuple. Plaies sur plaies lui sont infligées, car son cœur s'endurcit après que chaque jugement est passé. Enfin, il doit céder, et Israël va être délivré.

Mais comment cela peut-il se faire ? Israël est aussi coupable que les Egyptiens ; or Jéhovah est juste, et il est impossible qu'il passe par-dessus le péché. Si les premiers-nés d'Egypte doivent être frappés par l'épée de l'ange destructeur, ceux d'Israël ne peuvent échapper, car la justice est impartiale. Alors Moïse est appelé en la présence de Dieu qui, lui-même, lève la difficulté. Chaque famille, par son ordre, devait choisir un agneau, le tuer, prendre de son sang, et le mettre sur les deux poteaux et le linteau de la porte de la maison qu'elle habitait. Et Jéhovah dit : *Je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous, et il n'y aura point de plaie à destruction parmi vous, quand je frapperai le pays d'Egypte.* Les Israélites firent donc comme l'Eternel l'avait

commandé à Moïse (Ex. *12*, 13-28), et furent ainsi délivrés du jugement et de l'épée de l'ange destructeur.

Pécheurs, êtes-vous sauvé ainsi ? Comme une pauvre créature coupable, avez-vous contemplé l'Agneau de Dieu immolé pour vous ? Vous êtes-vous réfugié sous l'abri du sang qu'il a versé sur la croix, et savez-vous que par ce moyen vous êtes sauvé de la colère et du jugement ? C'est seulement là, dans le sang de Christ, que le pécheur trouve ce qui répond pleinement à son état de culpabilité. La justice de Dieu est satisfaite ; bien plus, elle est manifestée maintenant en pardonnant et en justifiant le plus vil pécheur qui croit en Jésus (Rom. *3*, 23-26).

Le sang de l'agneau pascal avait placé les enfants d'Israël dans une position où l'Eternel pouvait agir avec justice en les tirant d'Egypte. Avant d'en être sortis, ils n'étaient pas pleinement délivrés. Le sang, il est vrai, les avait affranchis de la culpabilité, et avait détourné d'eux le juste jugement de Dieu ; mais Pharaon dominait encore sur eux, et ils étaient toujours dans le pays qui était sous le jugement de Dieu. Le passage de la mer Rouge compléta leur délivrance. Lorsqu'ils sont arrivés au bord de la mer, Moïse leur dit : *Ne craignez point, tenez-vous là, et voyez la délivrance de l'Eternel* (Ex. *14*, 13) (1).

(1) C'est la première fois que l'on trouve, dans la Parole de Dieu, ce mot de *délivrance* ou *salut*, si l'on excepte Gen. *49*, 18, et là, c'est une prophétie, non pas une chose manifestée.

La question n'était plus : Comment Dieu pourra-t-il agir avec justice à leur égard, sans les condamner ? mais : Comment seront-ils délivrés de la condition où ils sont nés ? La mer Rouge répond à cette difficulté. Arrivés sur le rivage, les eaux leur barraient le chemin ; Pharaon, irrité de les voir sortir de son pouvoir, les poursuivait avec toute son armée et les pressait par derrière ; il n'y avait pour eux qu'une ressource : regarder à l'Eternel, leur libérateur. Il les sauva, en leur ouvrant un passage à travers les eaux, et ils passèrent la mer à sec, eux, leurs femmes, leurs enfants et leur bétail. Ils parvinrent ainsi de l'autre côté de la mer, et, de là, virent Pharaon et ses armées, qui avaient voulu les suivre, engloutis dans les eaux profondes. Alors Israël entonna le cantique de la délivrance.

Telle est, pour le pécheur, l'image du salut. Il n'est pas seulement coupable, il se trouve aussi sous la puissance du péché. Le péché est entré dans le monde, et, par le péché, la mort ; le péché exerce sa domination sur l'homme, et lui paie son terrible salaire, qui est la mort (Rom. *5*, 12 21 ; *6*, 23). L'âme anxieuse qui sent peser sur elle ce joug insupportable, crie après la délivrance, et la trouve en Dieu par la mort et la résurrection de Christ (Rom. *7*, 24, 25). *Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair* (Rom. *8*, 3). Par la mort et la résurrection de Christ, le croyant est parfaitement délivré de Satan, du péché et du monde. En esprit, il se trouve avec Christ de l'autre côté de la mort, sur le terrain de la résurrection ; la

vie qu'il possède est celle de Christ, qui a passé à travers la mort et ne meurt plus, mais qui vit à Dieu. Le croyant a donc l'immense privilège de se tenir *pour mort au péché et pour vivant à Dieu dans le Christ Jésus* (Rom. *6*, 11) ; c'est-à-dire que, pour ce qui regarde le péché, il doit être comme un homme mort, un cadavre qui est incapable de faire aucun mal. Quelque méchant qu'un homme ait pu être pendant sa vie, il ne pèche plus après sa mort ; ses convoitises corrompues ne le poussent plus au mal, sa volonté propre ne le raidit plus contre Dieu. Voilà la position morale, devant Dieu, du croyant mort au péché, tandis que toutes les activités de la vie en lui sont envers Dieu et pour Dieu. Il est *vivant à Dieu* par le Saint-Esprit qui lui est donné. Le péché ne dominera plus sur lui, parce qu'il n'est plus sous la loi comme un *esclave*, mais sous la grâce comme un *fils* (Rom. *6* ; Gal. *3-4*).

Cher lecteur, connaissez-vous cette délivrance, et vous réjouissez-vous en elle ? Comprenez-vous ce qu'elle comporte, et quelle en est l'étendue ? Ce n'est pas seulement le pardon des péchés, mais un entier affranchissement de la puissance du péché, de Satan et du monde. Le péché est, il est vrai, toujours en nous aussi longtemps que nous sommes dans ce corps mortel ; mais, Dieu soit béni ! il ne domine pas sur le croyant. Grâces à Dieu pour un tel salut, un salut qui sera bientôt et glorieusement complet, quand Christ, venant des cieux, *transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses* (Phi. *3*, 20, 21). Et cela est

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

aussi certain que ce que nous possédons actuellement par la foi.

Voici quelques-unes de nos bénédictions, telles que les présente le *premier* chapitre de l'épître aux Ephésiens :

Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ.

Il nous a élus en lui avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour.

Il nous a prédestinés pour nous adopter pour lui par Jésus Christ.

Il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé, en qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce.

Il nous a fait connaître le mystère de sa volonté.

Il nous a scellés du Saint-Esprit de la promesse, qui est les arrhes de notre héritage, jusqu'à la rédemption de la possession acquise, à la louange de sa gloire.

Nous sommes donc :

Pardonnés (Eph. *1*, 7 ; Col. *2*, 13) ;

Sanctifiés (Héb. *2*, 11 ; *10*, 10) ;

Justifiés (Rom. *3*, 26 ; *4*, 5 ; *8*, 30) ;

Nous avons la vie éternelle (1 Jean *5*, 13).

Et, dans peu de temps, *quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est* (1 Jean *3*. 2).

Or, *vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu* (Eph. *2*, 8). *De lui, et par lui, et pour lui, sont*

toutes choses ! A lui soit la gloire éternellement ! Amen (Rom. *11*, 36) !

II

LES EFFORTS DE L'ENNEMI.

Or, tandis que Dieu opère glorieusement pour délivrer les âmes, Satan ne reste pas inactif ; et, comme il ne peut pas effectivement arrêter l'action de la puissance de Dieu sur un cœur, il s'efforce d'entraîner celui-ci dans des compromis. Nous en trouvons quatre dans le récit de la sortie des enfants d'Israël du pays d'Egypte.

Premièrement, Pharaon dit à Moïse : *Allez, sacrifiez à votre Dieu dans le pays* (Ex. *8*, 25). Le but que l'Eternel se proposait en délivrant Israël, c'était d'avoir en lui un peuple d'adorateurs ; Pharaon consent à ce qu'ils adorent, mais, dit-il, que ce soit *dans le pays*. Lorsque Satan voit une personne anxieuse au sujet de son âme, il semble céder un peu et dit : « Oh ! oui, il faut être religieux, mais ne peux-tu pas servir Dieu et l'adorer en allant au sermon le dimanche, comme font tant d'autres ? » Et il induit la pauvre âme à faire un compromis ; au lieu d'aller ses trois journées de chemin au désert (Ex. *8*, 27), c'est-à-dire de se séparer nettement et complètement du monde, dans la puissance de la mort et de la résurrection de Christ, elle voudra servir Dieu en restant dans le monde.

Moïse découvre le piège et ne s'y laisse pas prendre. Dans le pays d'Egypte, le peuple d'Israël ne pouvait avoir le sentiment qu'il était séparé du monde pour appartenir à Dieu. Il fallait auparavant avoir passé de l'autre côté de la

mer Rouge. Moïse dit à Pharaon qu'il était impossible que les Israélites offrissent à Dieu, sous les yeux des Egyptiens, des sacrifices que ceux-ci tenaient pour abominables. De même pour nous, Christ est détesté du monde ; Dieu, à qui nous offrons par lui un sacrifice de louanges, ne peut donc être adoré que hors du monde, sur le terrain de la mort et de la résurrection de Christ. Ah ! prenez garde que Satan ne vous séduise ! Le Père ne peut vous accepter comme adorateur que si vous venez à lui par Christ, et si vous vous séparez ainsi d'un monde sur lequel le jugement est prononcé. Alors seulement votre culte lui sera agréable (comparez Ex. *8*, 25-28 ; Héb. *10*, 19-25).

Pharaon, n'ayant pu réussir, essaye d'un autre moyen. Allez, dit-il, *seulement ne vous éloignez pas trop en vous allant* (Ex. *8*, 28). Rendez votre culte aussi près de moi que possible ; adorez Jéhovah, je le veux bien, mais restez un peu sous ma domination. On en rencontre souvent de ces chrétiens de profession qui se sont laissés prendre à ce piège. Ils prétendent adorer Dieu comme des pécheurs sauvés, et durant toute la semaine ils servent le péché. O toi, qui professes être chrétien et qui agis ainsi, prends garde ! Hélas ! qu'il est faible, si même il existe, le pouvoir de Christ sur ton cœur, pour que tu puisses pactiser ainsi avec l'ennemi !

Dans le chapitre *10* de l'Exode, nous sont présentés les deux derniers efforts de Pharaon pour empêcher les enfants d'Israël d'être entièrement dégagés de la servitude d'Egypte. Au verset 8, il dit : *Allez, servez l'Eternel, votre Dieu. Qui sont*

ceux qui iront ? Et Moïse dit : Nous irons avec nos jeunes gens et avec nos vieillards, nous irons avec nos fils et avec nos filles, avec notre menu bétail et avec notre gros bétail ; car nous avons à célébrer une fête à l'Eternel. Et il leur dit : Que l'Eternel soit ainsi avec vous, comme je vous laisserai aller avec vos petits enfants ! Regardez, car le mal est devant vous. Il n'en sera pas ainsi ; allez donc, vous les hommes faits, et servez l'Eternel ; car c'est là ce que vous avez désiré (Ex. *10*, 8-11). Pharaon voulait donc laisser partir les hommes, mais garder les femmes et les enfants. Il savait parfaitement bien que les hommes ne tarderaient pas à revenir, si leurs familles restaient en arrière.

Pécheur qui soupires après la délivrance, je te supplie de ne pas faire de compromis avec Satan à cet égard. Si tu as une femme et des enfants, le désir du Seigneur est de les sauver aussi. *Crois au Seigneur Jésus,* est-il écrit, *et tu seras sauvé, toi et ta maison* (Actes *16*, 31). Si pour toi-même tu es résolu à être sauvé, n'hésite pas, mais, par la foi, amène sur le même terrain tous ceux qui t'appartiennent. J'ai connu un homme qui, étant à Paris, fut amené à Christ. Sa première pensée fut : « J'ai laissé ma femme à Londres, et elle n'est pas convertie. Il est impossible qu'elle marche dans un chemin, et moi dans un autre. » Il partit immédiatement, arriva chez lui à trois heures du matin, fit lever sa femme, et lui raconta sa conversion. Puis ils lurent la parole de Dieu et prièrent ensemble. Ils persévérèrent ainsi, et le troisième jour, elle aussi, confessa Jésus comme son Sauveur.

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Lecteur, c'est une chose sérieuse ; il s'agit de l'éternité. Faites-y bien attention ; si vous vous mettez en route, ne prenez pas votre parti que votre famille reste dans le monde, il se pourrait sans cela que bientôt vous abandonniez Christ pour votre famille, et que vous soyez ramené en arrière dans le monde. Le salut de Dieu n'est pas pour vous seulement, il est aussi pour votre femme et pour vos enfants. Amenez-les avec vous sur ce terrain, sinon effectivement (car ils peuvent résister pour un temps), au moins dans la fidélité par la foi. Ne laissez dans ce monde, sur lequel pèse le jugement, rien de ce qui est à vous.

Le dernier compromis que Pharaon tente de faire se lit en Ex. *10*, 24-26. *Allez*, dit-il, *servez l'Eternel ; seulement que votre menu et votre gros bétail restent ; vos petits enfants aussi iront avec vous.* Satan doit céder devant la puissance de Dieu agissant dans une âme, mais il tend un dernier piège. « Oh ! oui, certes, il faut que vous soyez sauvés, et même vos enfants aussi ; mais, suggère-t-il, les affaires du monde ne peuvent se négliger et doivent se traiter à la manière du monde. Cela ne vous empêchera nullement de demeurer en dehors. » O rusé tentateur ! que de pauvres âmes il a réussi à entraîner dans cette voie fatale ! Elles ont bien marché pendant un temps, elles ont fait profession d'être sauvées par Christ, mais leurs biens n'ont pas été amenés avec elles sur le terrain de la mort et de la résurrection, et tôt ou tard elles jettent un regard de regret vers l'Egypte. Il n'y a pas de mal, disent-elles, à gagner de l'argent, à le faire valoir le mieux possible, à faire des spéculations comme

le monde, à s'enrichir à sa manière ; il n'y a pas de mal à faire de la réclame, fût-elle même mensongère, et à afficher son nom en grands caractères pour attirer la foule. O toi qui prétends être chrétien en suivant ainsi les coutumes du monde, quel est le secret d'une marche semblable ? C'est que tu as voulu sortir d'Egypte tout en y laissant ta boutique, tes affaires, ton gros et ton menu bétail. Satan a bien réussi avec toi, et malgré toute ta belle profession du christianisme, en réalité c'est Mammon que tu sers. Penses-tu pouvoir servir deux maîtres ? Rappelle-toi la parole du Seigneur : *Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon.*

Oh ! que Dieu veuille te réveiller ! Si tu es vraiment un chrétien, puisses-tu désormais agir dans ce monde et y faire tes affaires comme mort et ressuscité avec Christ. Emploie ce que tu possèdes à nourrir et élever ta famille pendant la traversée du désert, et non à les vêtir des habillements d'Egypte, et à orner ta maison des meubles d'Egypte. Emploie tes biens à tes propres besoins, comme pèlerin dans ce monde, et aux besoins de ceux qui font avec toi le voyage vers la Canaan céleste ; emploie-les au service du Seigneur. Alors tu connaîtras toute la portée, la grandeur et le prix du salut de Dieu, et tu en jouiras ; tu jouiras de la présence et de la communion de ton chef céleste, qui ne peut faire de compromis avec Satan. Mais si tu t'attaches à ce monde, prends garde ; tu pourras, ainsi que Lot, être sauvé comme à travers le feu ; mais ces biens auxquels ton cœur aura tenu, et peut-être les personnes avec lesquelles tu te seras allié, périront dans le feu du jugement.

LE VIEUX JEAN

Jean, le vieux marchand de poissons, était remarquable par sa méchanceté. On l'appelait « Jean l'ivrogne ». On désespérait de jamais le voir corrigé. Sa nature semblait irrémédiablement endurcie dans le vice.

Un soir, il entra par hasard dans une salle où l'on prêchait l'Evangile. Il s'assit, étonné, le chapeau sur la tête.

Quand ce fut fini, le prédicateur vint à lui, et lui posant la main sur l'épaule, lui parla avec bonté. Jean recula. Il avait honte de voir une main propre sur ses haillons. Mais l'homme de Dieu regarda Jean en face ; il fut profondément apitoyé par son état misérable, et lui dit : Mon ami, voulez-vous croire que *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle* ? La vérité alla droit au cœur du pauvre homme ; il comprit que lui aussi, quelque misérable qu'il fut, était compris dans ce terme *le monde*. Il se mit à pleurer comme un enfant. Il vit que ses péchés lui étaient pardonnés grâce au sacrifice du Sauveur ; il était sauvé. *Car à tous ceux qui le reçoivent il leur a donné le droit d'être faits enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom.*

Jean sortit de cette salle, renouvelé. Il arriva chez lui, dans son misérable taudis. Sa femme et son fils unique l'attendaient. Il dit en entrant : « Marie, je suis converti ! » Ils haussèrent les épaules et murmurèrent : « Ivre comme d'habitude ! » Puis la femme dit tout haut : « Allons nous coucher. » « Mais, Marie », dit Jean, « je suis converti, je veux prier Dieu avant de m'endormir. » — « Par exemple ! dirent la mère et le fils, voilà qui est nouveau. » Ils consentirent cependant à s'agenouiller avec Jean. Celui-ci ne savait pas comment prier. Au bout d'une minute d'angoisse, il se souvint de la manière dont il exprimait sa joie profane. Il jeta son bonnet en l'air, et s'écria : « Vive Jésus ! »

Ce fut la première prière de Jean ; elle parvint certainement jusqu'au trône de Dieu.

La nouvelle de cette merveilleuse conversion se répandit bientôt, et on vint de tous côtés, pour juger du changement qui s'était fait en Jean.

Le vieux Jean parlait à tous et à toutes de l'amour infini de *son* Sauveur. Il n'y avait pas à le nier, Jean était devenu sobre, il était un homme nouveau.

« Père, lui dit un jour son fils, si tu veux rester converti, tu ne ferais pas mal de déménager. »

Jean se mit immédiatement à la recherche d'un nouveau logement. Il en trouva un dans un quartier bien habité. Mais le propriétaire lui dit : « Croyez-vous que je vais louer à un homme de votre espèce ?

— Vous ne savez pas qui je suis, dit Jean.

— Je ne le sais que trop bien. Vous êtes Jean l'ivrogne.

— Monsieur, je pensais bien que vous vous trompiez. Le vieux Jean est *mort*, je suis le nouveau Jean. » Puis il tira quelques pièces d'or pour montrer sa solvabilité et il ajouta : « Si, du reste, vous avez peur que je ne paie pas mon loyer, voilà de quoi le régler d'avance. »

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Jean obtint le logement et y vécut honorablement, rendant le meilleur témoignage au Sauveur qui avait racheté son âme.

G. du V.

UNE AME

Qui a méprisé le jour des petites choses (Zach. *4*, 10) ?

Nous sommes souvent tentés de rechercher du fruit de notre travail pour le Seigneur, au lieu de nous souvenir qu'au jour où nous vivons, *jour des petites choses,* nous ne pouvons aspirer à de grands résultats. Cette vérité nous est plus ou moins familière, mais un coup d'œil jeté sur le service de notre Seigneur et Maître nous en fera saisir toute la portée.

Lui-même, lors de son ministère ici-bas, n'a pas recherché des fruits visibles et éclatants. Quand Simon Pierre vient, tout joyeux, lui annoncer que tous Le cherchent, Jésus lui donne cette réponse décevante : *Allons ailleurs* (Marc *1*, 38). Quand *tous vinrent à Lui* — plutôt qu'à Jean — en sorte que les Juifs le remarquent (Jean *3*, 26 et *4*, 1), *Il quitta la Judée* et s'en alla dans une contrée où Il ne devait pas être *honoré* (comp. Jean *4*, 3, 43-44). Combien nous pouvons apprendre de Lui ! Il ne cherchait pas un succès qui attirât l'attention.

C'est à *deux* hommes seulement qu'Il adresse son appel : *Venez et voyez*, parce qu'Il a reconnu leur droiture ; puis Il en appelle *un* autre, puis

un second et encore *un* troisième (Jean *1*). Il ne se fiait pas aux *plusieurs qui crurent* — apparemment — *en son nom* ; mais avec quelle tendresse Il s'occupa, pendant la nuit, d'*un* homme que des besoins plus profonds amenaient à Lui (Jean *2*, 23 ; Jean *3*). En une seule occasion nous le voyons récolter des fruits chez *plusieurs* (Jean *4*, 39) ; c'était à Sichar, dans cette Samarie qu'Il avait dû traverser pour s'occuper, au puits de Jacob, d'*une* pauvre âme abandonnée ! *Un* malade au réservoir de Béthesda, *une* femme adultère, sont les objets de sa grâce ; et Il n'a de repos que lorsqu'Il voit *un* aveugle-né rendant hommage au Fils de Dieu. *Un* Lazare fait briller la gloire du Prince de la vie, et le Maître ne dédaigne pas d'exposer tout au long sa Parole à *une* Marie assise à ses pieds.

Ah ! puissions-nous toujours reprendre courage en considérant la personne merveilleuse du parfait Serviteur ! Lui, *qui ne put être caché* (Marc 7, 24), suivait son chemin sans bruit, ne recherchant pas de grandes choses (comp. Jér. *45*, 5). Où qu'Il se rendît, des foules l'entouraient, et cependant son regard en cherche *un*, dans les branches du sycomore, chez qui Il puisse *demeurer* (Luc *19*). Il ne recule même pas devant la pénible traversée de la mer en tourmente, sachant pourtant que là-bas *un* ou *deux* Gadaréniens seulement réclameraient son secours. Dans la maison du chef des pharisiens, un esprit d'incrédulité se manifeste à son égard, mais le désir d'*un* des invités, altéré des bénédictions du Royaume, suffit pour Lui faire proclamer les trésors de la grâce de Dieu (Luc *14*).

A la croix, Il ouvre le Paradis à *un* brigand, avide de salut, et le Ressuscité ne méprise pas les *deux* disciples d'Emmaüs, ignorants et découragés ; Il se joint à eux, en personne, pour leur ouvrir les oreilles, les yeux et le cœur.

Apprenons de Lui ! La foule suit le chemin large, ne l'oublions pas, mais *peu nombreux* sont ceux qui trouvent le chemin de la vie.

Si l'âme d'*un* seul enfant devait être l'unique fruit de notre faible service, accompli parfois avec larmes et renoncements, — quelle joie n'éprouverons-nous pas de le rencontrer là-haut, parmi les *plusieurs* qui s'assiéront pour jouir du bonheur éternel (Matth. *8*, 11) !

Il FAIT SI NOIR !

Il y a des moments dans la vie qui sont bien sombres. Nulle étoile ne brille, aucun rayon ne traverse les ténèbres qui nous entourent, et nous restons immobiles, tremblants et craintifs, n'osant agir.

Il y a quelque temps, je passai par un de ces terribles moments. Je n'osais me diriger ni à droite, ni à gauche. J'étais dans les plus profondes ténèbres.

Une nuit, le souci m'empêchait de dormir, je ne pouvais discerner mon chemin, car le moindre faux pas aurait amené ma ruine. J'étais fortement tenté d'abandonner le chemin sur lequel j'étais, chemin que ma conscience et ma raison approuvaient comme le seul droit : mais quelque

chose me retenait. Je repassais dans mon esprit toutes les difficultés inextricables de ma situation. J'avais envie tantôt de faire ceci, tantôt de faire cela : cependant, chaque fois que ma décision était presque prise, j'étais retenu par mes convictions intérieures sur le devoir et l'honneur, convictions qui s'affirmaient au moment où j'allais abandonner le droit chemin. Cette lutte entre ma conscience et mon intérêt dura longtemps. Il était plus de minuit, quand ma petite fille qui dormait dans son petit lit à côté de moi s'agita, troublée par de mauvais rêves, et se réveilla : « Papa, il fait noir, cria-t-elle, prends la main de ta petite Jeannette ! »

Je tins sa petite main bien serrée dans la mienne : avec un soupir de satisfaction, elle se rendormit, toutes les craintes s'étaient évanouies.

Cette confiance me fit honte. Comment ! je me débattais au milieu de la tentation, je ne savais que faire, j'étais dans la plus profonde obscurité, et je ne criais pas vers mon Père Céleste ? « Mon tendre Père, m'écriai-je, il fait noir, il fait bien noir, prends la main de ton pauvre enfant ! »

Un sentiment de paix m'envahit, la terreur de la nuit me quitta.

« Tiens ma main, ô mon Père, dis-je avec ferveur, et même si je passais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal car Tu es avec moi. Que je ne m'égare ni à droite ni à gauche ! »

Le Salut de Dieu 82 (1961)

SIMPLICITÉ DE L'ÉVANGILE

L'Évangile, qui est la bonne nouvelle de Dieu, est simple, contrairement à ce que pensent ceux qui ne l'ont pas reçu. Il concerne en effet Christ, sa personne, son œuvre, Christ le Fils éternel de Dieu, qui est venu accomplir à la croix la volonté de son Père de sauver l'homme perdu. Paul le grand apôtre, qui a reçu son évangile depuis le ciel, de la bouche du Sauveur lui-même le résume en cette simple phrase : *Le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi je suis le premier* (1 Tim. *1*, 15).

Vous voyez combien cet Évangile est simple ? On rencontre des personnes qui le trouvent même trop simple ! Mais si vous considérez la manière dont il est présenté, dans le livre des Actes des apôtres par exemple, vous serez émerveillés de voir comment cet Évangile si simple s'adresse à l'état d'âme de ceux qui l'entendent et c'est ainsi qu'il produit la foi et apporte le salut quand il est reçu.

Il s'adresse à chacun puisque chacun est pécheur comme Paul, à chacun *individuellement*. C'est ainsi que l'apôtre parlant au roi Agrippa devant qui il est appelé à comparaître, lui dit : *Il fallait que le Christ fût soumis aux souffrances, et que, le premier, par la résurrection des morts, il devait annoncer la lumière et au peuple*

NOVEMBRE 1961.

et aux nations (Act. *26*, 23). Voilà un exposé tout simple de l'Évangile. Paul s'adresse ensuite au roi qui connaissait ces choses, qui avait lu les prophètes : *Le roi*, dit-il, *a la connaissance de ces choses, et je parle hardiment devant lui, car je suis persuadé qu'il n'ignore rien de ces choses : car ceci n'a point été fait en secret. O roi Agrippa ! crois-tu aux prophètes ? Je sais que tu y crois* (Act. *26*, 26-28). Voilà donc un homme qui avait la connaissance générale, par les prophètes, des vérités de l'Évangile ; il croyait aux prophètes, comme tant d'autres aujourd'hui croient au sacrifice de Christ, à l'expiation. Qu'en faisait-il ? Il répond à l'apôtre : *Tu me persuaderas bientôt d'être chrétien !* Il est tout près, *bientôt*, dans un moment, mais son cœur n'y était pas ! L'apôtre s'adresse à une âme qui croit aux prophètes et il cherche par là à l'amener à Christ : Cette lumière est pour toi.

Tu crois aux prophètes, à présent que vas-tu faire ? Oh tu as une puissance de conviction qui m'amène sur le seuil ! Quelle éloquence chez cet homme, chez cet apôtre et puis... quel résultat ? Il n'y en a point. Voilà un homme, un témoin de la vérité qui lui dit : Le Christ m'a rendu heureux, veux-tu de ce bonheur ? *Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières tels que je suis, hormis ces liens* (Actes *26*, 29). Ainsi un homme qui est au dernier degré de la souffrance, prisonnier, lié de chaînes, souhaite au roi, au chef du peuple, aux grands et à tous ceux qui l'écoutent la

même position que la sienne hormis *sa souffrance, hormis ces liens*. Que possédait-il donc qui le rendait si heureux, qui le plaçait moralement au-dessus de tous ceux qui l'écoutaient ? Il possédait le salut, il possédait Christ comme son Sauveur et comme son Seigneur, il avait affaire avec le Dieu du ciel auprès de qui il avait accès, et Dieu le voyait non point tel qu'il était en lui-même, mais en Christ son Fils bien-aimé, qui en avait fait un membre de son corps, quelqu'un qui pouvait dire : *Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi*. Ainsi il pouvait traverser les souffrances avec une joie parfaite qu'il aurait voulu partager avec tous ceux qui en étaient les témoins étonnés.

Voici un autre exemple, celui du gouverneur Félix (Act. *24*, 24). Paul lui a annoncé l'Évangile, à lui déjà : *La foi en Christ*, mais il n'en reste pas là ; il se dit : j'ai devant moi un homme dont-il faut que la conscience endurcie soit atteinte et sa prédication prend un caractère approprié. Il lui parle de justice, de tempérance et du jugement à venir. La foi en Christ le laisse indifférent comme bien des âmes de nos jours, hélas ! Eh ! bien, faisons comme Paul. *Je vais te parler d'autre chose*. De quoi ? De la justice, mais qu'est-ce que la justice ? Félix ne répond rien. De la tempérance, tu sais ce que sont les mauvaises passions et ce que c'est que de s'y laisser aller ? Si tu veux être tempérant, il faut te dominer !

Mais voici autre chose : Le jugement à venir, et que dit Félix ? Il ne dit rien mais il est saisi

d'effroi : Ah ! pense-t-il sans doute, je me suis conduit comme je l'entendais jusqu'à présent, sans souci ni de la justice, ni de la tempérance et que faire maintenant, s'il y a un jugement à venir ! Il renvoie Paul : *Pour le présent, va-t'en ;* lui dit-il tout effrayé ; *quand je trouverai un moment convenable je te ferai appeler*, et la parole de Dieu, qui ôte tous les voiles, nous révèle le secret désir de cet homme mondain et corrompu : *il espérait que Paul lui donnerait de l'argent, c'est pourquoi aussi il le faisait venir souvent et s'entretenait avec lui* (v. 26).

Bien que l'Évangile soit simple, très simple, vous voyez comme il met à nu l'état du cœur et si vous ne le laissez pas mettre à nu votre cœur, si vous vous cachez, vous direz comme le gouverneur romain : *Va-t'en*, et une autre fois vous ne l'écouterez pas davantage, et puis peut-être n'aurez-vous plus jamais l'occasion de l'entendre annoncer ! Et qui sait si l'heure du jugement n'est pas près de sonner pour vous, si vous n'allez pas d'un moment à l'autre quitter la terre où vous vous cachez de Dieu et de ceux qui vous présentent son Fils, le Sauveur, pour passer dans le lieu invisible de l'au-delà où seront les tourments sans fin de tous ceux qui ne sont pas venus à Lui pour avoir le pardon, le salut et la paix.

Quelle grâce de Dieu qu'il vous fasse entendre et recevoir si vous voulez, aujourd'hui même, la vie éternelle qui est la part de celui qui croit au Fils. Que d'âmes qui ont été mises en rapport avec la bonne nouvelle de la grâce dès leurs

Le Salut de Dieu 82 (1961)

jeunes années, qui ont souvent entendu parler de ces choses du salut qui ont paru les intéresser, mais qui ont été distraites par les choses qui sont dans le monde et il n'y a rien eu comme résultat, rien que l'amer regret, à la fin d'une vie écourtée par la maladie ou l'accident imprévu, d'avoir négligé un si grand salut !

Chères âmes, s'il y en a une qui parcourt ces lignes, laissez-moi vous engager solennellement à ne pas imiter le roi Agrippa *presque persuadé,* ni le gouverneur Félix qui faisait venir Paul dans la pensée d'en tirer quelque argent au lieu de saisir ce grand salut gratuit offert par le Dieu de grâce qui veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité.

E. P.

LES MAINS VIDES

Quand il était bébé, Jackie était charmant. Son petit corps potelé, fort et bien membré, devait être chargé d'électricité, car il faisait tout au pas redoublé. Ses yeux vifs brillaient au travers de belles boucles blondes, et semblaient inviter chacun à partager sa gaîté. Naturellement, Jackie faisait parfois des sottises ; se passait-il quelque chose d'anormal, tous les regards se portaient soupçonneux sur le pauvre petit homme, et avant qu'aucune question lui fût posée, il secouait sa tête bouclée et s'écriait

avec une gravité comique : « C'est la faute de Jackie, évidemment ! »

Jackie n'avait pourtant pas que des défauts ; il était intelligent et toujours en bon rang à l'école. Avant d'atteindre sa seizième année, il passa ses vacances d'été dans le laboratoire d'un pharmacien dont le personnel avait été décimé par la Grande guerre qui faisait rage alors, et lui aida dans ses préparations. Quand Jackie le quitta, son patron conseilla fortement à son père d'en faire un chimiste, disant que le jeune garçon était très consciencieux, méticuleux, et habile en analyses. Cependant un chef-comptable de la ville étant certain que Jackie trouverait mieux sa voie dans la comptabilité, le jeune homme se décida à entreprendre les longues et difficiles études d'expert-comptable.

Peu de temps après, il eut une étrange enflure au cou, et comme le traitement indiqué par le médecin ne donnait aucun résultat, il partit pour Londres consulter un spécialiste qui diagnostiqua un cas rare et grave, presque toujours fatal.

Après sept semaines d'un nouveau traitement dans un hôpital, il rentra à la maison, guéri en apparence, et l'on espéra que le médecin s'était trompé dans son funeste diagnostic.

La guerre continuait. Jackie était un courageux garçon ; aussi, avant d'avoir dix-huit ans, et sans attendre d'être mobilisé, il s'engagea dans la marine royale comme opérateur de T. S. F. Il devint rapidement un télégraphiste habile et fut envoyé en service actif à la recherche des

sous-marins. Au bout d'un an de cette vie aventureuse, il désira entrer dans l'aviation. Il réussit tous les examens exigés et subit avec succès les épreuves médicales des nerfs et du sang que l'on impose aux pilotes et observateurs aériens. Il paraissait en pleine santé et ne pensait plus à l'étrange enflure dont il avait souffert. En attendant un poste, on l'occupa à de dures corvées, l'obligeant à soulever et transporter de lourdes caisses ; puis, d'urgence, il fut expédié comme télégraphiste à bord d'un cuirassé dans la mer du Nord. Là, il prit l'influenza, son enflure réapparut, et le médecin constata que son cœur était gravement atteint ; il fut définitivement réformé. La fatigue des corvées précédentes n'était certainement pas étrangère à ce triste état. Il rentra dans la maison où il avait travaillé auparavant, prépara et passa brillamment ses « examens intermédiaires » à la première session, malgré son absence d'un an et l'état si précaire de sa santé.

Jackie entreprit alors la préparation de ses examens finaux. Pendant toute cette période, il souffrit beaucoup, dormant à peine et seulement à l'aide de calmants. Il devait suivre des cours spéciaux à Londres pendant une quinzaine avant les examens. La veille de son départ, le docteur découvrit qu'il avait du liquide dans la poitrine, et le fit transporter à l'hôpital pour l'éliminer par une ponction. Il dut renoncer à ses cours à Londres, étant trop malade pour voyager. Son désappointement fut grand, et sa mère vit des larmes dans ses yeux pour la pre-

mière fois depuis le temps où il était bébé. Ses progrès furent extraordinaires les jours suivants ; et il décida, envers et contre tout, de se présenter aux examens qui devaient durer trois jours. Ses parents ne purent jamais comprendre comment il supporta ces trois jours d'épreuve ; ils n'osaient espérer aucune réussite, aussi quelle ne fut pas leur joie, quelques semaines plus tard, d'apprendre son plein succès et de recevoir de tous côtés de nombreuses et vives félicitations. A vingt et un ans, malgré sa terrible maladie et sa longue absence à la guerre, il était expert-comptable.

Bientôt ses parents se rendirent compte avec douleur que cette brillante jeunesse, cette intelligence si vive allait être terrassée par la maladie qui le minait sans espoir. Les troubles du cœur avaient provoqué l'hydropisie qui l'envahissait. Il essaya d'un séjour à la mer, en revint sans amélioration ; on dut lui faire une nouvelle ponction qui donna huit litres d'eau. Cependant il ne perdait pas confiance et faisait mille projets de guérison, en dépit des ponctions répétées pendant les semaines suivantes. Ses parents savaient qu'il n'irait jamais mieux, mais n'osaient l'avertir de l'issue fatale prévue. Ils auraient aimé lui procurer une garde-malade ; Jackie, n'aimant pas déranger qui que ce soit la nuit, s'y opposa et demanda même que sa porte restât close. Dieu travaillait cependant pour son bien éternel et pour sa propre gloire.

Jackie avait une tante, chrétienne et dévouée, qui était garde-malade. Sa mère la fit venir et

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

dès son arrivée, la tante vit que son neveu n'en avait plus pour longtemps ; elle ne voulut pourtant pas dès l'abord détruire tout espoir dans le cœur du pauvre garçon. Par ses soins entendus, ses manières douces et affectueuses, elle gagna bien vite son cœur, et il fut heureux de la sentir près de lui. L'âme de Jackie était la constante préoccupation de sa tante dont les ardentes prières montaient vers Dieu en continuelles intercessions. Le docteur revint un jour pour une nouvelle ponction, et fit une remarque involontaire qui révéla au malade la gravité de son état. Après le départ du médecin, Jackie resta longtemps silencieux ; sa tante cousait près de lui, et se doutant du travail que Dieu accomplissait dans le cœur du jeune homme, lui demanda tout à coup : « Ne serait-ce pas beau, Jackie, si le Seigneur venait ce soir pour nous emmener tous au ciel ? » A sa vive surprise, il éclata en pleurs et dit : « C'est justement ce que je demandais à Dieu en ce moment ! » Il confessa alors appartenir au Seigneur depuis des années, mais sans l'avoir suivi. Il ajouta les yeux pleins de tristesse : « J'espère qu'il me laissera encore un peu ici-bas afin de ne pas paraître devant lui les mains vides. »

La joie de sa tante et de ses parents fut grande. Ceux qui ont prié pour une âme aimée qui se trouve aux portes de la mort peuvent seuls comprendre le bonheur d'un tel exaucement. Quand son père entra dans la chambre, Jackie l'accueillit avec un brillant sourire : « Je vais bien dormir cette nuit, père, je suis en paix

maintenant ! » Aucune parole ne peut décrire la joie de ce père pendant qu'il serrait son fils dans ses bras. Plus de silence entre eux désormais sur le sujet de son avenir éternel ; ils pourraient en parler librement et avec bonheur. Pourtant le cœur de Jackie était rempli d'un immense regret, et il dit à son père : « Tu sais, père, j'ai été converti il y a plusieurs années déjà, quand M. C. était venu ici prêcher l'évangile ; mais je n'ai pas suivi le Seigneur, j'ai préféré les plaisirs du monde, et maintenant je vais à Jésus les mains vides ! » — « Oh ! non, mon garçon, répliqua son père, Dieu y pourvoira et tu n'iras pas à lui les mains vides. » — « Ah ! dit Jackie, en secouant tristement la tête, je n'ai plus le temps de rien faire pour mon Sauveur à présent ! » — « Plus le temps ! répéta son père ; ce n'est pas une question de temps, mais de témoignage. Combien de temps vécut le brigand sur la croix après avoir cru ? » — « Quelques minutes », répondit le jeune homme. — « Et combien d'âmes furent sauvées en lisant ou en entendant le récit de sa conversion ? » — « Des milliers, je suppose », s'écria Jackie ; et ses yeux brillèrent à la pensée de pouvoir après tout faire encore quelque chose pour son Sauveur qu'il avait si tristement négligé pendant des années. — « Des milliers ! dit son père, des millions veux-tu dire, mon garçon ! et Dieu peut faire la même chose pour toi. Il peut employer à sa gloire le peu de jours qui te restent à vivre, plus richement que s'il te laissait encore longtemps ici-bas. C'est sans doute son but en te re-

tirant de cette terre où ta brillante intelligence aurait pu être un piège pour ton âme. Aie confiance, Jackie, il sait ce qui est le meilleur et il fait toutes choses bien. » Le jeune homme accepta ces paroles avec joie ; il ne parla jamais de sa mort, mais vécut dans l'attente continuelle du retour du Seigneur.

Le jour suivant, avant d'aller à son bureau, le père pria avec le malade ; après avoir béni Dieu pour toute sa grâce envers son fils, il demanda que, si le Seigneur tardait encore à venir, il permît à Jackie de rendre témoignage pour la bénédiction de ses frères et sœurs, de ses amis, et qu'ainsi ses mains ne fussent pas trouvées vides, quand Jésus lui demanderait compte des talents confiés. Le jeune malade répondit : « Amen ! » avec ferveur. Lorsque son père se releva, il crut que son fils s'était endormi pour toujours, tant son visage reflétait de paix et de sérénité. Mais Jackie ouvrit les yeux et avec un sourire : « Merci, père, dit-il, ce fut une précieuse prière ; veuille le Seigneur y répondre dans sa grâce ! » — Il le fit richement, abondamment !

Le lendemain, un dimanche, quand son père entra dans la chambre, Jackie lisait le verset du calendrier : *Car toutes les fois que vous mangez ce pain et buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne.* « Que c'est beau ! dit-il ; il semble que tous les versets de ce calendrier ont été choisis pour moi ; ils me sont si appropriés. » Au-dessous du verset, Jackie lut encore quelques versets :

En attendant, Seigneur, nous prenons sur la terre
Ce festin que pour nous prépara ton amour ;
Et nous y proclamons ta grâce salutaire,
Tes souffrances, ta mort et ton prochain retour.

« Quel beau cantique, ajouta-t-il ; je n'en avais jamais saisi la valeur comme maintenant. » Son père lui demanda : « Aimerais-tu *faire ceci en mémoire de lui*, Jackie ? » — « Avec quel bonheur, fut la réponse ; mais je n'en aurai jamais plus l'occasion, c'est trop tard à présent ! » Et en effet, il n'en eut plus l'occasion. Oh ! jeunes croyants, ne manquez pas de répondre à ce divin désir de vous souvenir de celui qui mourut pour vous ! Pendant que vous le pouvez sur la terre, donnez-lui cette joie que vous ne pourrez plus lui donner au ciel, cette joie de vous voir vous rappeler celui qui fut crucifié et a souffert à votre place.

Ce dimanche-là, après le culte, le père raconta aux assistants toute la merveilleuse grâce de Dieu envers son fils, et adressa aux jeunes une pressante exhortation à ne pas s'exposer à venir un jour à Jésus les mains vides. Tous les cœurs étaient émus, on entendait bien des sanglots, et Dieu allait pourvoir en effet à ce que Jackie n'allât pas à lui les mains vides.

Un autre jour, Jackie pria sa tante de lui lire un texte suspendu dans sa chambre. C'était : *Tu me feras connaître le chemin de la vie ; ta face est un rassasiement de joie ; il y a des plaisirs à ta droite pour toujours.* Quand son père rentra à la maison, il lui dit : « Père, vois ce

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

beau passage, il est pour moi ; Dieu m'a montré le chemin de la vie, et à présent j'attends le rassasiement de joie et les plaisirs pour toujours. » Il n'attendit pas longtemps ; deux jours plus tard il s'en allait pour *être avec Christ, ce qui est de beaucoup meilleur*. Comme il s'endormait, sa tante lui murmura : *Au-dessous sont les bras éternels* (Deut. *33*, 27). Le Sauveur l'avait recueilli dans ses bras d'amour ; il était entré dans le repos éternel.

Le matin de son départ, le verset de son calendrier portait : *Nous le verrons comme il est*, et deux vers au-dessous :

Je le verrai, lui, tel qu'il est,
Jésus, mon Rédempteur parfait !

Oui, bientôt, le Seigneur viendra chercher les siens ; alors *les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air*. Nous le verrons alors, tel qu'il est. *Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles* (1 Thess. *4*, 16-18).

Une foule nombreuse assista aux funérailles. Un ami parla au cimetière sur 2 Cor. *4*, 15-18, et fit un touchant appel aux jeunes en insistant sur ce verset : *Car toutes choses sont pour vous*. Il dit combien les voies de Dieu sont mystérieuses : si, pour le monde, le départ prématuré de cette jeune et brillante intelligence est incompréhensible, pour la foi tout est clair : Dieu sait ce qu'il fait ; il fait concourir toutes choses à sa

propre gloire. Il peut se servir de la mort de ce jeune croyant pour en attirer un grand nombre d'autres au Sauveur. Il l'a déjà fait, de sorte que Jackie n'est pas parti, comme il le redoutait, les mains vides. Plusieurs de ses jeunes amis ont déjà été touchés par cette parole ; ils se sont tournés vers Jésus pour le suivre ; ils ont résolu *de ne plus vivre pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité*. Puisse le Seigneur accomplir son œuvre en beaucoup d'autres cœurs encore, pour que, dans le jour prochain des récompenses, aucun des auditeurs ne se présente devant lui les mains vides. Ainsi le vivant témoignage des derniers jours de Jackie portera des fruits éternels pour lui-même et pour eux.

Ne voulez-vous pas aussi connaître cette bénédiction ? Vous pouvez être intelligents comme Jackie ; la vie dans ce monde s'ouvre devant vous pleine de promesses et d'illusions ; mais que vous donnera-t-elle pour l'éternité ? — Sans doute, pouvez-vous dire, avec Jackie, que votre passé est tout à fait en règle, votre avenir éternel assuré par la mort de Jésus en qui vous avez cru pour le salut de votre âme. Mais qu'en est-il du présent ? Quelle place y donnez-vous à celui qui, pour vous sauver, a quitté la gloire, a souffert ici-bas, a donné sa vie sur la croix du Calvaire ? N'est-il pas digne de votre dévouement complet, de l'attachement de tout votre cœur ? Ne voulez-vous pas vous consacrer tout entiers, corps, âme et esprit, à son service ? — Alors vous n'irez pas à lui les mains vides

quand l'heure du départ sonnera, vous n'aurez pas l'amer regret d'avoir vécu seulement pour vous-mêmes dans ce monde. Dans le resplendissement de la lumière éternelle, vous paraîtrez devant lui *avec chants de joie, portant vos gerbes* (Ps. *126*, 6). Il aura la joie de vous dire, et vous celle d'entendre : *Bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de chose... Entre dans la joie de ton maître*.

T. C. Mc. C.

L'AMOUR DE L'ARGENT

On annonçait il y a bien des années de New York la mort de la dernière représentante d'une famille qui comptait un frère et six sœurs. Depuis 1856 ils habitaient la vieille maison familiale, située à la Cinquième Avenue, restée telle quelle alors que s'élevaient tout à l'entour des gratte-ciel qui l'avaient, pour ainsi dire, étouffée. Entre eux tous ils possédaient une fortune évaluée à plus de 600 millions de francs nouveaux, gagnée dans le commerce des fourrures. Ils avaient pour principe de ne placer leur argent que sur des biens-fonds et de ne jamais revendre ce qu'ils avaient une fois acquis. L'aîné de la famille, Jean, dirigeait ses sœurs d'une main de fer et leur avait interdit de se marier par crainte de voir se disperser la fortune amassée.

Qu'adviendra-t-il maintenant de la vieille demeure et des millions accumulés ? Combien sont

vraies ces paroles du Seigneur : *Que profitera-t-il à un homme s'il gagne le monde entier, et qu'il fasse la perte de son âme ; ou que donnera un homme en échange de son âme* (Marc *8*, 36-37) ?

Sur une pierre funéraire dans un cimetière de Pennsylvanie, on lit l'épitaphe que voici :

ENOCH ADDIS

Mort le 5 août 1830, à l'âge de 73 ans

Toute son existence, qui fut longue et active, il la passa à acquérir des propriétés ; maintenant il ne possède plus que ce petit coin de terre. Ceux qu'il a laissés après lui se disputent ce qu'il leur a légué, mais ils ne le posséderont pas longtemps.

Il en est beaucoup qui, comme Enoch Addis, n'ont pas d'autre but dans leur vie que de gagner de l'argent. Ils ont pour ambition de faire leur chemin dans ce monde, d'accumuler des richesses. Leur unique devise c'est de « faire flèche de tout bois tant que le soleil se trouve au-dessus de l'horizon ». Du matin au soir, et souvent du soir au matin, ils peinent pour découvrir le moyen de s'enrichir encore davantage, quelques-uns même au péril de leur âme.

Or la Parole de Dieu affirme ceci : *Celui qui aime l'argent n'est point rassasié par l'argent, et celui qui aime les richesses ne l'est pas par le revenu* (Eccl. *5*, 10). Sur tout ce que le monde offre on pourrait inscrire ces mots : *Quiconque*

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

boit de cette eau-ci aura de nouveau soif (Jean *4,* 13). Les eaux de ce monde ne sauraient étancher la soif de l'âme altérée.

En Luc *12,* nous voyons un homme riche qui démolit ses greniers en vue de la moisson prochaine, parce qu'il les trouvait trop exigus. Il dit à son âme : *Mon âme, tu as beaucoup de biens assemblés pour beaucoup d'années ; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère.* Mais Dieu bouleverse ses plans et lui dit : *Insensé ! cette nuit même ton âme te sera redemandée ; et ces choses que tu as préparées à qui seront-elles* (Luc *12,* 18-20) ?

Le Seigneur Jésus, qui mourut pour nous, afin de nous sauver de la perdition éternelle, posa cette question : *Que profitera-t-il à un homme s'il gagne le monde entier, et qu'il fasse la perte de son âme* (Mat. *16,* 26 ; voir plus haut la citation de Marc) ? Où serait en effet le bénéfice que retirerait un homme aussi riche que Rothschild ou Rockefeller, si son âme était perdue ? Ce serait purement et simplement une perte irréparable.

Soyons donc sages et cherchons *premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses nous seront données par-dessus* (Mat. *6,* 33). *En premier lieu les choses essentielles,* c'est là un mot d'ordre excellent. Non seulement le Seigneur sauve de la mort éternelle quiconque met en lui sa confiance, mais il satisfait à tous les besoins de la vie présente, car dans les aspirations les plus intimes du cœur se trouve le péché.

AL. EV.

SI MON CHIEN POUVAIT PARLER

La première créature qui put s'apercevoir que j'étais un nouvel homme, disait un chrétien qui racontait sa conversion, ce fut mon chien !

Je dois dire à ma honte que je passais toutes mes soirées au café, dans la compagnie d'autres « gais lurons », comme ils aiment à s'appeler, qui consacraient là de longues heures aux cartes, au tabac, à la boisson, et parfois à des conversations sans queue ni tête dont, à ma connaissance, il n'est jamais rien sorti d'utile ni même de vraiment intéressant.

Je rentrais chez moi (j'étais célibataire alors) à une heure avancée de la nuit, et mon chien, que j'avais laissé enfermé à la maison, venait régulièrement me sauter aux jambes pour me fêter ; régulièrement aussi, je dois l'avouer avec honte et tristesse, je le chassais à coups de pieds..., ce qui n'empêchait pas, le lendemain, la pauvre bête de me renouveler son accueil empressé..

Ce soir-là, tandis que je me rendais en flânant à l'estaminet, après mon dîner, je pris

comme par hasard, un chemin inaccoutumé et me trouvai à passer devant une salle où se tenaient des réunions évangéliques. Une de ces réunions avait justement lieu, et quelqu'un m'y invita avec tant d'insistance que j'y entrai en désœuvré, pour un moment.

Mais je restai jusqu'à la fin ; et après la fin, j'eus un long entretien avec l'un des dirigeants de l'œuvre, qui avait été l'un des orateurs, et là, en priant, je reçus le pardon de mes péchés et le don de la grâce. Je me sentis instantanément tout changé moralement. J'errai ensuite un long moment le long des rues et des quais, tout à ma joie ; puis, gagné par la fatigue, je me décidai à rentrer.

Mon chien était là, comme d'habitude, me sautant aux jambes ; mais je ne me sentais plus aucun désir de le repousser brutalement ; au contraire, je répondis avec grand plaisir à ses caresses.

J'espère bien avoir, depuis, avec l'aide de Dieu, donné à ceux avec qui j'ai vécu de bonnes raisons de croire que je suis devenu un vrai enfant de Dieu. Mais mon chien, lui, est la première créature qui ait eu affaire avec le nouvel homme que j'étais devenu, en quelques instants, par l'action du Saint-Esprit.

AL. EV.

L'ANNEAU ROMPU

Le soleil entrait à pleins rayons dans mon cabinet de travail. Il éclairait aussi la cage de mon petit canari qui, à pleine voix, célébrait cette belle matinée de printemps. Il m'empêchait même d'écrire, le coquin !

Soudain un bruit de chute, un bruit d'ailes et un parfait silence. J'allai à la fenêtre. La cage gisait par terre. Les graines, l'eau, tout était renversé. L'oiseau n'était pas mort, mais il fut incapable de chanter pendant bien des semaines, tant la secousse avait été forte.

La chaîne qui soutenait la cage s'était cassée. Un anneau s'était rompu. Un seul, mais c'avait été suffisant pour amener la catastrophe. Je ramassai la cage, et examinai les chaînons. Tous étaient bons et solides. On peut vraiment dire qu'une chaîne n'a que la force de son plus faible anneau. Quelle était l'utilité de la solidité de tous les autres chaînons ? — Nulle, absolument, car si un se rompait, la chaîne entière était cassée.

Dieu dit de l'homme : *Celui qui garde toute la loi et cependant la viole en un seul point, est coupable comme s'il l'avait violée toute.* Avez-vous gardé toute la loi sans vous en écarter le moins du monde ? Souvenez-vous que pour un seul chaînon rompu, toute la chaîne est cassée !

G. du V.

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

LA CROIX DU CHRIST ou SAGESSE ET PUISSANCE

(I Cor. *1*, 17-31)

Il n'y a, pour l'homme, rien de plus important que la croix du Christ. C'est à la croix qu'aboutissent tous les conseils de la grâce de Dieu envers une race coupable ; là sont déployées de la manière la plus merveilleuse sa sagesse et sa puissance ; l'œuvre qui y fut accomplie est la base de toute bénédiction ; elle est et elle demeurera dans l'éternité le monument indestructible de l'amour de notre Dieu Sauveur.

L'apôtre Paul avait un sentiment profond de la valeur de la croix du Christ. Son cœur en était rempli ; son ardent désir était de la faire connaître, il avait reçu une mission pour cela ; mais pour que l'éclat des grandes et saintes vérités qu'elle proclame ne fût pas amoindri et que la croix de Christ ne fût pas rendue vaine, il n'avait recours ni aux séductions de l'éloquence, ni aux artifices du raisonnement et de la sagesse humaine ; sa parole et sa prédication étaient *en démonstration de l'Esprit et de puissance.*

En effet, la parole de la croix n'a pas cet éclat extérieur qui plaît à l'homme naturel. La sagesse de Dieu ne donne pas une vaine satisfaction à la

curiosité de l'intelligence. Elle s'adresse *à la conscience ;* voilà pourquoi l'homme qui compte sur sa propre justice ou sur sa propre sagesse, traite de folie la prédication de la croix.

Quel triste symptôme de ce qu'est le cœur ! Lecteur ! si telle est votre appréciation de la croix du Christ, si vous estimez que c'est une chose bonne tout au plus à occuper les esprits faibles, écoutez le terrible verdict que Dieu porte sur vous : *Vous êtes de ceux qui périssent.*

Comprenez-le bien : *de ceux qui périssent,* c'est-à-dire qui seront plongés dans un malheur sans fin ! Oh ! puissiez-vous saisir cette vérité que vous avez besoin d'être sauvé, que vos nombreux péchés vous exposent à la condamnation ; que la croix du Christ est votre seul remède, parce que là Christ, s'est chargé des péchés de ceux qui croient en Lui ! Puisse ainsi la parole de la croix devenir pour vous ce qu'elle est en effet, *la puissance de Dieu* pour sauver ceux qui croient.

Quelle puissance n'a-t-il pas fallu pour tirer les mondes du néant ! Dieu l'a fait par Sa parole et voilà pourquoi on Le nomme le Tout-Puissant. Mais pour détruire les œuvres du diable, *le péché,* qui a séparé l'homme de Dieu, *la mort,* juste conséquence du péché, *le jugement* redoutable qui la suit, quelle puissance autrement grande a dû être déployée ! C'est à la croix qu'elle s'est exercée, quand Christ y a été cloué ; là Il a triomphé des principautés et des autorités ; là, par Sa mort, Il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-

dire le diable ; là Il S'est offert pour l'abolition du péché.

C'est ainsi que Christ crucifié est Lui-même la puissance de Dieu. La parole de la croix est celle qui fait connaître et proclame l'œuvre qu'Il a accomplie, et, reçue dans le cœur par la foi, elle fait passer des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, de la puissance de Satan à Dieu.

Quelle œuvre étonnante ! bien autrement merveilleuse que de créer des mondes. Oui, autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant le salut des âmes, création nouvelle et spirituelle, est au-dessus de la création matérielle. Voilà pourquoi la parole de la croix est appelée *la puissance de Dieu.*

L'avez-vous écoutée et reçue, cette parole ? en avez-vous éprouvé dans vos cœurs l'efficace ? Cher lecteur, par elle seule nous obtenons le salut.

C'est aussi par cette parole seulement que Dieu peut être véritablement connu. Par sa sagesse, l'homme sage du monde ne peut connaître Dieu. A cela il y a deux raisons :

D'abord, Dieu est infini, et l'homme est borné. Dieu est le Créateur et l'homme n'est qu'une créature faible et dépendante. L'homme par son intelligence naturelle peut arriver à connaître le domaine des choses créées qui tombent sous ses sens. Mais pour que Dieu soit connu de la créature, il faut que Lui-même daigne Se révéler à elle.

De plus, l'homme a *péché ;* par là s'est élevée entre Dieu et lui une barrière, de sorte qu'il ne

peut dans son état actuel avoir communion avec Dieu et entrer dans Ses pensées.

Voilà pourquoi la parole qui révèle Dieu à l'homme est aussi celle qui le sauve, en le réconciliant avec Lui, et en le rapprochant de Celui qui est la source de la vie et du bonheur.

Mais, pour cela, il faut que l'homme prenne sa vraie place : il doit reconnaître qu'il est pécheur, qu'il a perdu tout droit à connaître Dieu, et à s'approcher de Lui pour jouir de Sa présence ; qu'il est privé de toute puissance pour y parvenir, et qu'il n'a rien à attendre que d'une grâce toute gratuite.

C'est seulement ainsi que l'on connaît Dieu. Le monde, par la sagesse, ne l'a pas connu. Tel a été l'arrêt de la sagesse divine. Je sais bien que, malgré cela, l'homme, dans son orgueil, n'en conserve pas moins les prétentions les plus absolues à connaître et même à juger Dieu. Mais cela est impossible. Sa puissance éternelle et Sa divinité se discernent, il est vrai, par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites, et celui qui nie Dieu est un insensé. Mais le chapitre *1^er^* des Romains vers. 22, 23 nous dit ce qu'ont fait les hommes, bien qu'ayant sous leurs yeux la création qui proclame l'existence de Dieu. *Ils sont devenus vains dans leurs raisonnements, et leur cœur destitué d'intelligence fut rempli de ténèbres : se disant sages, ils sont revenus fous, et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance de l'image d'un homme corruptible et d'oiseaux, et de quadrupèdes, et de reptiles.* Voilà où le péché a conduit l'homme,

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

et les plus grands philosophes de l'antiquité, ceux qui prenaient ou acceptaient le nom de sages, au milieu de la civilisation la plus avancée, n'ont pu ni redresser les erreurs vulgaires de leur temps, ni parvenir pour eux-mêmes à une notion vraie de Dieu.

Et de nos jours, à quoi sont arrivés par leur raison ceux qui, ne voulant pas se courber devant la parole de la croix, prétendent connaître Dieu et la sagesse ? Le panthéisme, pour qui tout est Dieu, le matérialisme qui ne voit rien au-delà de ce qui tombe sous les sens, sont la fin où amènent les vains raisonnements ; à moins que, désespérant de rien connaître, on n'arrive à dire comme Pilate : Qu'est-ce que la vérité ? Quelques-uns, ne pouvant échapper à la conviction qu'il y a un Dieu, au lieu de Le chercher dans Sa parole, se le forgent pour ainsi dire à leur fantaisie.

Non, cher lecteur, c'est en vain que vous vous efforcerez de connaître Dieu par vous-même ; Il restera un Dieu caché et redoutable pour votre conscience. Vous ne pouvez savoir ce qu'Il est que s'Il Se révèle Lui-même. Il l'a fait, et votre affaire maintenant n'est pas de juger cette révélation et Celui qui daigne vous la communiquer, mais, dans l'humilité qui convient à une créature faible et ignorante, vous devez écouter et recevoir ce qu'Il veut bien vous dire.

Combien ne devriez-vous pas être heureux d'avoir une telle révélation ! Que vous dit la raison du plus sage touchant votre avenir éternel, touchant ce qui s'ouvre au-delà de ce mo-

ment mystérieux et solennel qu'on appelle la mort ? Dieu est miséricordieux, dites-vous ; je réponds : Dieu est juste. Ah ! ne vous faites pas un Dieu qui ne serait pas le vrai. Si vous n'étiez pas séparé de Dieu et par conséquent dans un état de péché, ne le connaîtriez-vous pas ? L'ignorance où vous êtes de Lui prouve votre misère. Mais dans Sa grâce Il S'est révélé ; et ce n'est pas pour vous condamner ; non, c'est pour vous *sauver*. N'est-ce pas de la plus haute importance ?

Souvent on veut bien s'occuper de connaître Dieu, mais c'est pour ajouter quelque chose aux connaissances que l'on possède déjà. On fait de Dieu un objet d'étude, comme s'il s'agissait de beaux-arts, de science et de littérature. Et l'on oublie que l'on est devant le *Dieu vivant* qui peut sauver et perdre ! On oublie que l'on n'est qu'un misérable pécheur perdu ; que si Dieu a bien voulu Se révéler, Se faire connaître, c'est qu'Il Lui a plu de *sauver* ce qui était dans un état de ruine absolu, et que la seule attitude qui nous convient est celle de coupables qu'Il veut réconcilier, de mendiants qu'Il consent à enrichir.

Oh ! comprenez-le bien, cher lecteur, ce n'est pas de connaissance intellectuelle que vous avez besoin, mais de *salut* pour votre âme perdue à cause du péché. Et ce salut, *il a plu à Dieu* de l'opérer. C'est pour son cœur une œuvre agréable. C'est l'homme perdu qui a occupé la pensée de Dieu. C'est pour *chercher et sauver* ce qui était perdu qu'Il a envoyé Son Fils dans le monde. Les pécheurs, les misérables, les ma-

lades, voilà ceux qui intéressaient et attiraient le cœur du Fils de Dieu sur la terre. Lui, le possesseur de toutes choses, a laissé Sa gloire pour aller à la recherche de la brebis qui s'était égarée. Et c'est encore l'œuvre précieuse et chère au cœur de Dieu que de faire proclamer qu'Il Lui plaît de *sauver* ceux qui croient.

Mais cette œuvre de l'amour de Dieu s'accomplit par ce qui semble folie à l'homme naturel. C'est par la prédication de *Christ crucifié, aux Juifs occasion de chute, aux nations folie.* Et que pourrait-il y avoir cependant qui réponde mieux aux réels besoins de l'âme ? Elle est perdue ; elle a besoin de délivrance : elle est éloignée de Dieu ; elle a besoin de paix.

Aucune doctrine destinée à l'intelligence ne peut délivrer ni donner la paix avec Dieu. Christ crucifié le peut seul. Il assure, à l'âme qui croit, le pardon des péchés qu'Il a portés en Son corps sur le bois. Il lui donne la paix qu'Il a faite en versant Son sang sur la croix en expiation pour le péché. Voilà pourquoi si une âme est troublée, comme celle du geôlier de Philippes, et s'écrie : Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? la parole de Dieu ne lui présente pas des doctrines, mais une *personne*, Jésus Christ. *Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé.*

Paul avait affaire avec deux classes d'hommes bien distinctes, que rebutait sa prédication. Elles manifestent toutes deux ce qu'est l'homme naturel qui ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu. C'étaient d'une part les Juifs, pleins d'orgueil à cause de leurs privilèges reli-

gieux, et ne voulant reconnaître que ce qui se présentait avec la puissance extérieure des miracles ; d'un autre côté, il y avait les Grecs, qui, fiers de leurs sages et de leurs nombreuses écoles de philosophie, prétendaient n'admettre que ce qui se légitimait à leur raison. Les premiers se scandalisaient quand on leur annonçait que le Christ, le Messie qu'ils attendaient revêtu d'une gloire terrestre, était mort, pendu au bois, entre deux malfaiteurs ; les autres ne voyaient que folie dans un enseignement qui leur présentait dans un homme mort sur la croix le Fils de Dieu, qui pouvait seul leur révéler Dieu. Il fallait, pour les uns comme pour les autres, s'humilier et renoncer à toute prétention de la chair pour arriver à connaître vraiment Dieu. Il en est encore de même, il faut recevoir *Christ la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu.*

Il est la puissance de Dieu. Nous avons déjà vu que par Lui, avant qu'Il S'abaissât sur la terre, toutes choses furent créées, et qu'Il les soutient par Sa parole puissante. Lorsque Sa gloire était voilée par la chair dont Il avait bien voulu Se revêtir, toutes choses Lui obéissaient, mais c'est sur la croix que nous voyons Christ la puissance de Dieu d'une manière plus magnifique et plus profonde.

Dans le fait même de Sa mort, Christ montre une puissance divine. Il avait, disait-Il aux Juifs, le pouvoir de laisser Sa vie et le pouvoir de la reprendre (Jean *10*, 18). Personne ne pouvait la Lui ôter. Aussi est-Il entré dans la mort par cette puissance qui était en Lui. Il est mort

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

volontairement, Sa force étant en son entier. Il pousse en expirant un grand cri pour attester Sa puissance et Sa volonté de donner Sa vie ; et cela est si frappant que le centurion qui Le gardait est obligé de le reconnaître et de dire : *Certainement cet homme était Fils de Dieu* (Marc *15,* 39).

Et par cette mort sur la croix, scandale aux Juifs et folie pour les Grecs, la triomphante puissance de Dieu en Christ rendait impuissant le diable, abolissait le péché, annulait la mort, détruisait la barrière qui empêchait l'homme d'approcher du Dieu juste et saint ; l'œuvre était achevée par laquelle Dieu peut introduire dans le ciel, en Sa présence, des êtres qui ne méritaient que l'enfer.

O mon cher lecteur, connaissez-vous Christ ainsi, Christ, la puissance de Dieu ?

Mais en même temps il est rendu manifeste que Christ est la sagesse de Dieu. La croix nous montre de quelle manière admirable Dieu concilie les exigences de Sa sainteté et de Sa justice avec les désirs de Son amour.

Comment le Dieu juste pardonnera-t-Il au pécheur ? Comment pourra-t-Il l'introduire en Sa sainte présence ? La croix donne la réponse. Là, je vois Christ prenant mes péchés, se chargeant de mes iniquités, et subissant dans Sa sainte personne le châtiment qui m'était dû. La justice de Dieu exerce sur Lui le jugement contre le péché, de sorte que maintenant Dieu est trouvé juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus. Ainsi Il est mort pour nos offenses et par Lui

les croyants sont amenés à Dieu, purifiés par Son sang et pouvant subsister devant le Dieu trois fois saint. La propitiation a été faite.

Telle est la voie admirable de la sagesse de Dieu manifestée en la croix de Christ. Là, se voit, d'un côté, la ruine absolue de l'homme, qui nécessite un semblable remède, et, d'un autre, le déploiement magnifique de la sainteté, de la justice et de l'amour de Dieu. Où est la sagesse humaine dont les profondes conceptions auraient pu découvrir un plan aussi simple et aussi merveilleux pour sauver l'homme ?

Connaître Dieu et l'homme, voilà la fin de la sagesse. La croix seule la présente d'une manière divine. Là j'apprends ce que je suis, là seulement m'est révélé ce qu'est Dieu.

Oh ! combien sont anéanties ainsi toutes les orgueilleuses prétentions de l'homme ! Toute sa force, tout son génie sont impuissants pour le sauver ; toute sa sagesse est incapable de trouver la voie qui conduit à Dieu. Il faut se reconnaître fou, faible, vil, méprisable, n'étant rien devant Dieu qu'un pauvre misérable être ruiné et perdu, il faut se mettre à sa vraie place. Mais alors, voilà Christ, Christ crucifié, en Qui nous trouvons toute grâce, toute richesse, toute gloire. Quel trésor ! *Celui qui se glorifie désormais, ne se glorifie que dans le Seigneur. . .*

Dieu ne veut pas que ceux envers lesquels Il a ainsi montré Sa puissance et Sa sagesse manquent de rien. En Christ, ils trouvent toutes les richesses morales, et c'est non seulement pour les puissants et les nobles ou les sages, mais pour les plus faibles et les plus petits.

Christ est notre *sagesse.* Par Lui nous connaissons Dieu, Son caractère, Ses voies, Ses pensées, Ses conseils. Quelle philosophie nous donnera cela ?

Il est notre *justice.* Nous avons besoin d'une justice parfaite pour nous tenir devant Dieu. Or, ceux qui croient en Christ ont revêtu Christ ; nous sommes rendus agréables à Dieu dans Son Bien-Aimé.

Pour être avec le Dieu saint devant lequel les Séraphins se voilent la face, nous avons besoin de sainteté et d'une sainteté constante. *Christ est toujours notre sainteté ;* nous sommes en Lui devant Dieu.

Christ est aussi notre rédemption. En Lui nous avons déjà la rédemption quant à l'âme ; mais nous attendons l'adoption, savoir la rédemption du corps. Maintenant nous jouissons par la foi du salut de nos âmes ; bientôt Il viendra pour délivrer aussi nos corps en les transformant et les rendant conformes au corps de Sa gloire. Parfait et précieux Sauveur ! O mon cher lecteur, si vous ne pouvez encore dire : *Ce trésor m'appartient aussi,* que Dieu veuille ouvrir vos yeux et toucher votre cœur pour voir et saisir en Christ crucifié, Sa puissance et Sa sagesse, pour que vous ayez part aux richesses de Sa grâce !

JÉSUS

Matthieu (Chapitre 1)

Le Seigneur Jésus est présenté en Matthieu comme l'objet des promesses et des prophéties faites au peuple de Jéhovah (on pense qu'il a été écrit en vue des croyants d'entre les Juifs, afin de fortifier leur foi en la personne de leur Messie que le peuple avait rejeté ; de là viennent les nombreuses citations de l'Ancien Testament, surtout d'Ésaïe, qui a beaucoup parlé du Christ). La généalogie est, comme le premier verset l'indique, celle de Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham, l'héritier des promesses faites à Abraham, et l'héritier du trône de David. Elle part d'Abraham et traverse trois séries de quatorze générations chacune, pour arriver à Joseph, le mari de Marie, mère de Jésus. C'est la généalogie officielle du Seigneur, seule valable pour les Juifs, parce qu'elle devait être la généalogie paternelle ; elle était donc celle de Joseph qui était *estimé* parmi les Juifs être le père de Jésus (Voir Luc *3,* 23). Les trois séries de générations correspondent aux trois grandes phases de l'histoire d'Israël depuis l'appel d'Abraham : d'Abraham à David (v. 2-6) ; de David à la transportation de Babylone (v. 7-11) : et de la transportation à la naissance de Christ (v. 12-16).

Si la venue du Christ au milieu de son peuple répondait aux promesses faites dès longtemps, elle était toutefois en rapport avec la grâce de Dieu envers le peuple ; et le Seigneur naissant

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

dans ce monde ne pouvait pas surgir d'une race d'hommes illustres dont l'histoire sera sans taches, puisqu'il descendait ici-bas comme Sauveur d'une race perdue. Sa gloire ne provenait donc pas de ses pères selon la chair, mais bien de ce qu'il était en lui-même, venu du ciel pour apporter la grâce et la vérité. Ainsi c'est sur le pied de la pure grâce qu'il est en rapport avec son peuple. Aussi voyons-nous dans cette généalogie glorieuse pour le Juif orgueilleux de descendre d'Abraham et de David, des noms qui nous rappellent de tristes choses ; car à côté d'hommes d'heureuse mémoire, tels qu'Abraham, David, Ezéchias, Josias, nous voyons des rois impies tels que Joram, Achaz, Manassé.

En outre, l'Esprit de Dieu a trouvé bon de mentionner des personnes faciles à omettre dans une généalogie officielle, si Dieu n'avait pas eu des raisons spéciales pour les citer ; ce sont quatre femmes au souvenir desquelles se rattachent des faits humiliants dans l'histoire des ancêtres. *Tamar* (v. 3) rappelle l'immoralité de Juda. *Rachab* (v. 5), une prostituée cananéenne, reçut les espions envoyés par Josué à Jéricho. *Ruth* (v. 5), n'a rien de deshonorant dans sa vie, sauf qu'elle était une Moabite, peuple dont l'Éternel avait dit qu'ils n'entreraient jamais dans la congrégation d'Israël. Puis le nom de la mère de Salomon (v. 6) rappelle le grave péché de David, qui avait fait mourir Urie à la guerre pour prendre sa femme.

Mais si ces noms font honte au cœur naturel qui cherche des sujets de gloire dans l'homme,

les péchés qu'ils rappellent font ressortir l'immense grâce de Dieu qui s'est occupé de tels êtres en leur donnant un Sauveur. Nous ne pouvons entrer dans l'histoire de chacune de ces femmes ; nous y verrions l'activité de leur foi, car là où la grâce de Dieu opère, il y a aussi des œuvres qui en sont le fruit. Puis Dieu leur a accordé l'honneur de figurer dans la généalogie du Messie. Combien il est vrai que *là où le péché abondait, la grâce a surabondé* (Rom. 5, 20) !

Le récit de la naissance du Christ, très court dans cet évangile, est raconté de manière à établir par les Écritures que Jésus, méconnu et rejeté par son peuple, était bien le Messie promis. L'évangéliste montre que sa naissance eut lieu conformément à cette prophétie : *Voici, la vierge concevra et elle enfantera un fils, et appellera son nom Emmanuel* (Esaïe 7, 14) ; (Emmanuel veut dire : Dieu avec nous). Un ange annonça à Joseph qu'il ne devait pas craindre de prendre la vierge Marie pour sa femme, car elle mettrait au monde un fils, qui, tout en étant bien fils de Marie, serait d'origine divine, ainsi que son nom l'indiquait. L'ange lui dit : *Tu appelleras son nom Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés.* Jésus signifie : Jéhovah Sauveur. Ce nom nous dit que le Christ est bien l'Éternel, mais l'Éternel Sauveur, entrant dans ce monde par la naissance comme un homme, afin de sauver les pécheurs du milieu de son peuple et du monde entier.

La personne du Seigneur Jésus est merveilleuse et insondable. Il est homme tout en étant

Dieu. Il fallait qu'il en fût ainsi pour que nous eussions un Sauveur. Il fallait qu'il fût homme pour pouvoir mourir ; mais il fallait qu'il fût Dieu afin de triompher de la mort, ressusciter et entrer dans la gloire, frayant ainsi au croyant le chemin qui délivre du jugement et amène jusque dans la sainte présence de Dieu. Aussi l'union de la divinité et de l'humanité de Christ est-elle un mystère insondable, que Dieu seul connaît et qui fait le sujet de notre adoration et de nos louanges dès maintenant et pour l'éternité. La personne du Seigneur est si glorieuse qu'il dit lui-même : *Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père.* Mais il dit aussi : *Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler* (Mat. 11, 27). Puissent ceux de nos lecteurs qui ne sont pas encore sauvés, ne pas méconnaître plus longtemps un tel Sauveur ; car : *Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut* (Héb. 2, 3) ?

S. P.

QUE LIS-TU ?

Sur le chemin désert qui va de Jérusalem à Gaza s'avançait un convoi comme on n'en voit pas tous les jours. C'étaient des étrangers ; à leur tête, l'eunuque de Candace, reine d'Ethiopie. Habitant d'un pays éloigné, cet homme était venu adorer à Jérusalem. Dix siècles auparavant, une reine du même pays avait aussi fait ce voyage, attirée par la gloire et la sagesse du roi

Salomon. A cette époque, Israël avait atteint l'apogée de son histoire, mais maintenant, la splendeur et la prospérité de jadis n'étaient plus qu'un souvenir. Cependant Jérusalem restait le seul lieu où l'on pût adorer Jéhovah, et cela suffisait à l'eunuque pour vaincre les difficultés d'un long voyage, pour trouver aussi une réponse aux besoins de son cœur. Puis si la gloire d'autrefois était passée, une autre gloire avait été manifestée, gloire de celui que les prophètes annonçaient, mais dont les Juifs n'avaient rien voulu. De celui-là, personne n'avait parlé à l'eunuque, et tout en ayant accompli ses devoirs religieux, il s'en retournait le cœur vide sans avoir trouvé de quoi le satisfaire. Seul le Seigneur le pouvait par le moyen de sa Parole ; c'était précisément ce que l'Ethiopien lisait. Il n'aurait pu mieux employer le temps si long du voyage qu'en étudiant le prophète Esaïe, celui qui présente le plus la personne du Seigneur. S'il n'avait pas lu cette Parole, jamais il n'aurait eu le désir de connaître celui qu'elle révèle. On voit aussi qu'il n'est pas nécessaire d'être bien installé chez soi pour lire la Parole ou les écrits qui l'expliquent. Nous savons si bien utiliser nos voyages pour la lecture, ce que Satan n'ignore pas ; aussi a-t-il eu soin de mettre à portée des voyageurs des livres ou des journaux répondant à leurs goûts naturels, et qui détournent les âmes des choses d'en haut. Au lieu de la question de Philippe à l'eunuque : « Comprends-tu ce que tu lis ? », que de fois, dans nos voyages ou à d'autres occasions, le Seigneur ne pourrait-il pas nous de-

Le Salut de Dieu 82 (1961)

Le Salut de Dieu 82 (1961)

mander, comme en tête de cet article : « Que lis-tu ? » Aujourd'hui, bien des jeunes, n'aimant pas penser et réfléchir, donnent leur préférence aux lectures faciles et superficielles. Nous serions peut-être très ennuyés si nous avions à montrer tout ce que nous avons lu depuis trois semaines. Ne voudrions-nous pas tout d'abord cacher certaines choses parce que nous sentons instinctivement que nos lectures manifestent notre état spirituel ? « Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es. »

Bien des livres soi-disant religieux, malgré leur vernis chrétien, se distinguent à peine de romans ordinaires. Il y a certainement beaucoup d'excellente littérature, des récits qui peuvent faire du bien à nos âmes, mais ne devrions-nous pas prendre garde qu'ils n'occupent le peu de temps libre dont nous disposons ? Que penserions-nous d'un jeune homme de vingt ans que l'on nourrirait encore au biberon ? Nous en voyons aussitôt l'absurdité et le ridicule, mais, hélas ! n'est-ce pas souvent le cas quant à la nourriture spirituelle ? N'oublions pas non plus que nous avons besoin d'être nourris *chaque jour* et non pas une fois par semaine ou les soirs de réunions seulement. N'avez-vous pas remarqué comment les lectures ordinaires affaiblissent si facilement notre intérêt pour des choses plus sérieuses ou même pour la Parole de Dieu ? Cela ne se fait pas en un jour ou en un semaine, bien sûr ; mais petit à petit, de mois en mois, d'année en année, au lieu de faire des progrès et d'avancer, de *croître dans la grâce et la connaissance du Seigneur Jésus*, le cœur se rétrécit, la Parole a moins de saveur et n'est plus lue que par devoir.

Pourquoi lit-on si peu les écrits qui nous font mieux comprendre la Parole, qui ouvrent et développent notre intelligence pour l'œuvre et la personne du Seigneur ? Ne disons pas qu'ils sont trop difficiles ; ou que nous n'en pouvons suivre les pensées ; la vérité est que *les besoins* nous font défaut, que le désir de Le connaître mieux ne se trouve pas dans nos cœurs. L'eunuque, lui non plus, ne comprenait pas ce qu'il lisait, tout d'abord. A-t-il mis son livre de côté pour en prendre un plus simple et plus facile ? Non, parce que son cœur avait des besoins, et nous voyons comment Dieu y a merveilleusement répondu.

Oh ! étudions la Bible pendant que nous sommes encore jeunes, que nous en avons le temps et la mémoire. Prenons à cœur de le faire chaque jour avec sérieux et *persévérance ;* servons-nous aussi pour cela de tant d'écrits excellents que nous avons à notre disposition, et qui, avec l'aide du Seigneur, développeront notre compréhension pour la Parole. Elle nous dit : *Acquiers la sagesse, acquiers l'intelligence... achète la vérité et ne la vends point* (Prov. 4. 5 ; 23, 23).

Puissions-nous l'écouter et nous souvenir que ce trésor devenu familier et précieux à nos cœurs, demeurera notre part personnelle *pendant l'éternité.*

LE SALUT DE DIEU

Abandonne ça camarade 93
Âme (Une) 197
Amour (L') de l'argent 214
Amour (L') de Christ 4
Après la fête 56
Attendez-vous ? 140
Au-dessous de toi sont les bras éternels .. 54
Bagage (Le) à la frontière 95
Bonne (Une) preuve 24
Brebis (La) 10
Chien (Si mon) pouvait parler 217
Confier (Se) en Christ 60
Conversions soudaines 34
Croix (La) du Christ, ou sagesse et puissance 221
Derniers (Les) seront les premiers 180
Dette (La) payée 158
Deux amies 88
Don (Le) de Dieu 114, 139
Donne-moi à boire 141
Droit (Un) merveilleux 41
Etes-vous athée ? 176
Fait (Il) si noir 199
Fait (Un) solennel 120
Fils (Mon), donne-moi ton cœur 61
Grand (Un) sujet de joie 146, 161
Grande (Une) question 66
Homme (L') de douleurs . 44, 63, 83, 101 126
Homme (Un) insensé 135
Incident (Un) de la guerre de Sécession .. 178
Jésus 232

Libère (Il) les captifs 52
Loi (La) et la grâce 21
Lumière... Amour 81
Lutte (La) pour la vie 80
Mains vides (Les) 204
Mort (La) de Christ 14, 25
Né deux fois 118
Où mendier ? 58
Paix (La) avec Dieu 79
Parlez de Jésus à vos enfants 181
Peur (La) 121
Que lis-tu ? 235
Qui est du côté de Dieu ? 106
Reine (La) de Sheba 128
Salut (Le) de Dieu et les compromis 182
Seigneur (Le) Lui-même 1
Seigneur (Le) Jésus Lui-même 119
Sème (L'un), l'autre moissonnera 38
Seule (Une) chose manque 160
Simplicité de l'Evangile 200
Témoignages silencieux 87
Viens avec nous et nous te ferons du bien 170
Vieux (Le) Jean 195
Vingt années perdues 157
Voici, nous n'en savions rien 109

Le Salut de Dieu 82 (1961)